

Critique Communiste

revue de la Ligue Communiste Révolutionnaire
(section française de la IV^e Internationale)

Numéro 32 spécial 1984

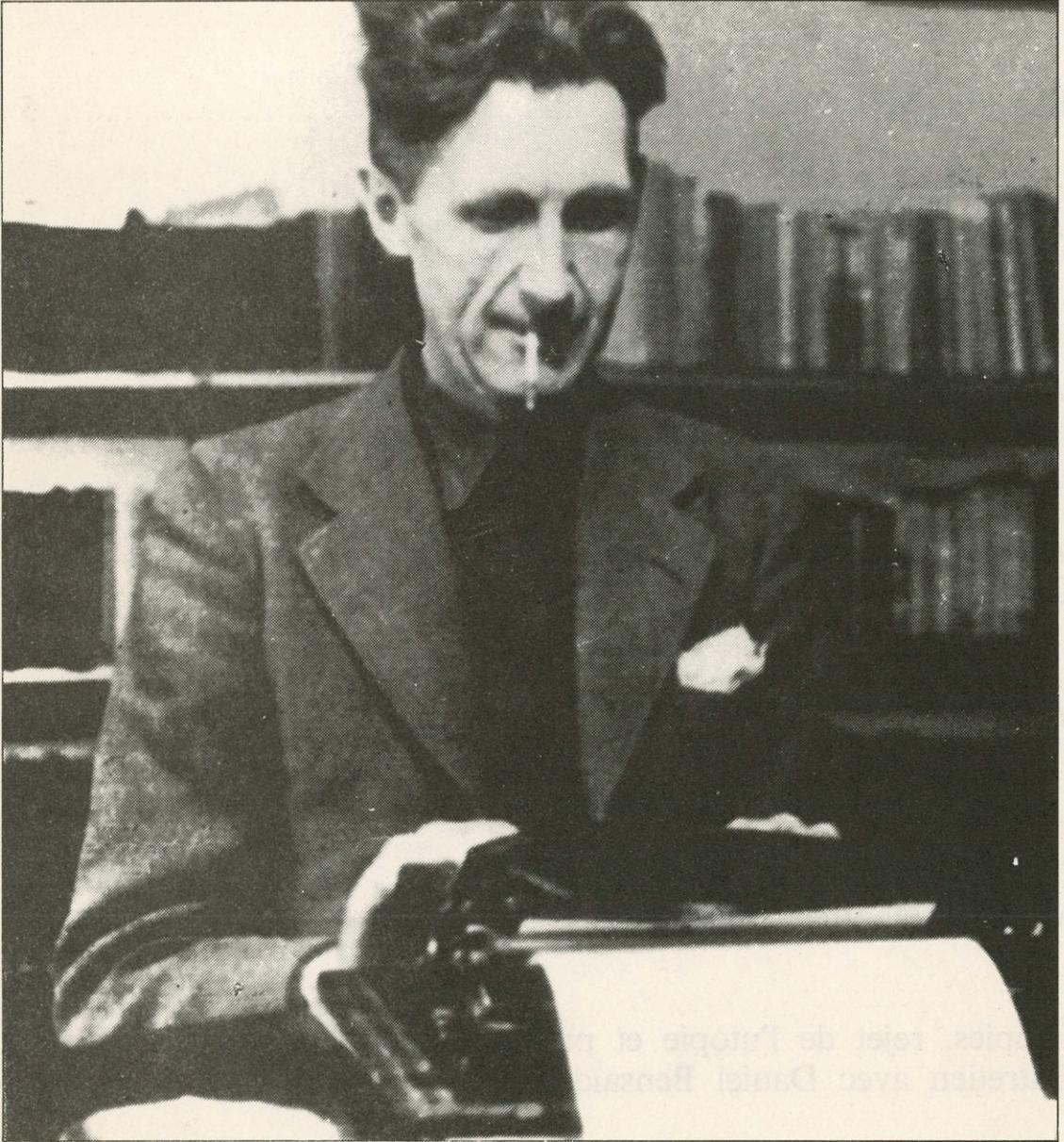
30 F

1984



Sommaire

Bonjour M ^r Orwell	5
<i>1984</i> , contre-utopies, utopies et marxisme Michel Lequenne	7
<i>1984</i> , le mysticisme de la cruauté Isaac Deutscher	25
<i>1984</i> et la Hongrie György Dalos	35
<i>1984</i> en 1984 : variations sur un crépuscule très orwellien Alain Brossat	39
L'avenir radieux de la technique Maxime Durand	45
Utopies, rejet de l'utopie et projet révolutionnaire Entretien avec Daniel Bensaïd	55
Marxisme et utopie révolutionnaire chez Ernst Bloch Carlos Rossi	63



George Orwell.

Bonjour Mr Orwell !



ATIDIQUE,
l'année 1984, grâce aux hasards de l'écriture et au talent d'Orwell.

En 1948, alors qu'il était toujours minuit dans le siècle, Orwell avait vu les horreurs de la guerre d'Espagne en combattant dans les rangs du POUM. Il savait la barbarie nazie, il éprouva au plus profond de lui les trahisons stalinienne. Avec ce roman d'anticipation politique, *1984*, il acheva son œuvre.

1984 n'est que l'inversion des derniers chiffres de l'année où le roman fut écrit. N'empêche ! Pas question de laisser passer l'année 1984 sans saluer ce livre météore dont la présence, familière, inquiète et interroge.

Extrapolant quelques-unes des tendances fondamentales du siècle, Orwell nous précipite dans une société que la barbarie a engloutie. Il nous décrit un totalitarisme bureaucratique qui a extirpé jusqu'au souvenir de la liberté, s'insinue jusqu'au plus intime de la vie individuelle pour y étouffer toute dignité humaine.

On a dit, à juste titre, qu'il ne s'agissait pas pour Orwell d'une prophétie, mais d'un avertissement. Cet avertissement nous appelle, nous trotskystes, à rendre un solennel hommage à la sombre lucidité d'Orwell, à son courage. Nous serions impardonnables de laisser à d'autres le soin de fêter le *1984* d'Orwell. Car leurs soucis sont loin d'être toujours les nôtres.

Ainsi de ceux qui saluent en Orwell un précurseur des apostats de la révolution et dans son livre une dénonciation du goulag. En oubliant, bien sûr, que pour dire son effroi du totalitarisme Orwell a délibérément mêlé des éléments empruntés au fascisme et au stalinisme, mais aussi des traits qu'il a perçus dans les sociétés « démocratiques ». Parce que

la menace nauséabonde qu'il sentait planer sur l'humanité, il la comprenait comme le fruit empoisonné de la double décomposition du capitalisme et du stalinisme.

Ces faux amis d'Orwell refusent surtout cette évidence que tant qu'un homme se saisit d'une arme, fût-ce une plume, parce que, même rongé par l'impuissance, il veut combattre l'oppression, au cœur même de l'obscurité la plus profonde tremble l'espoir.

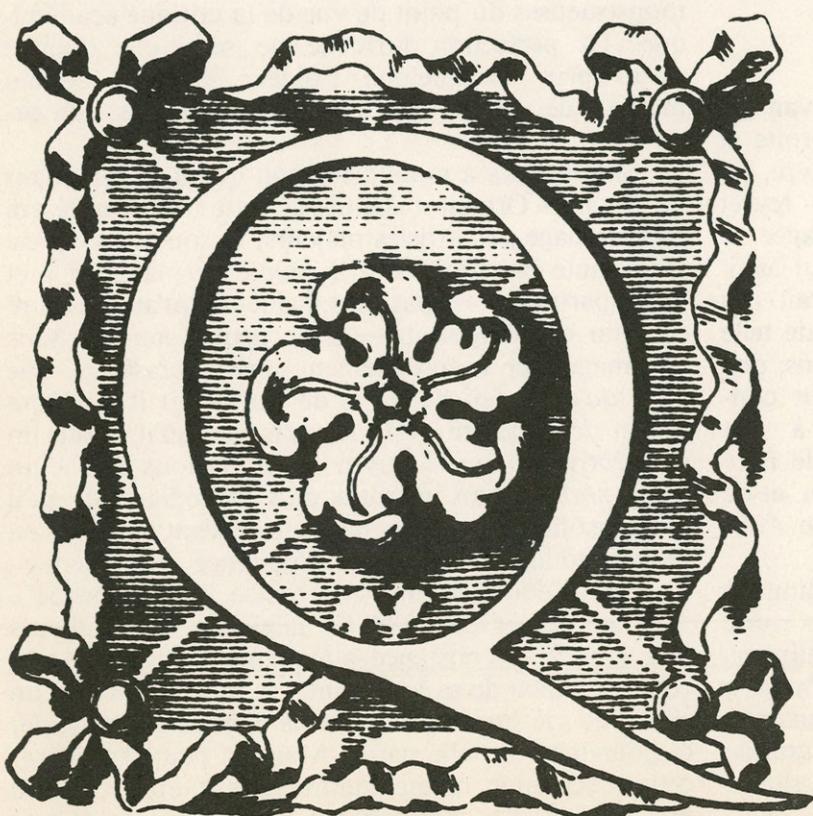
Ainsi, on ne saurait écouter ceux qui reprochent à l'œuvre d'Orwell son pessimisme, l'impuissance morbide qui sourd de son roman. Car c'est parce qu'Orwell n'avait pas désespéré du prolétariat et du socialisme qu'il fut capable de percevoir avec une si douloureuse lucidité les terribles obstacles qui se dressent.

La force — et l'actualité ! — de son avertissement est là : Orwell voyait qu'il n'y a pas de voie royale, de progrès univoque vers la libération de l'humanité. Plus tarde à sonner l'heure de la révolution et plus la contre-révolution infecte l'humanité entière ! Orwell, qui regarde en face la vérité, est, dans son pessimisme même, moins désespérant que les réformistes de tout poil, chantres des illusions mortelles, qui voudraient nous faire croire à la perspective d'un progrès continu de la démocratie, à l'épanouissement naturel des potentialités de la société moderne.

Loin des mensonges travestis en roses artificielles, le sombre roman d'Orwell, à sa place, sur le terrain littéraire, est irremplaçable pour tous ceux qui comprennent que, plus que jamais, l'humanité est confrontée au dilemme socialisme ou barbarie !

Michel LEQUENNE

«1984», contre-utopies,
utopies et marxisme



UAND 1984

parut en France en 1950, trois livres d'Orwell avaient déjà été publiés en

français ; *la Vache enragée* (*Down and out in Paris and London*, devenu dans la réédition *Dans la dèche à Paris et Londres*), *Et vive l'Aspidistra*, les deux ouvrages chez Gallimard en 1935, et *la Tragédie birmane*, en 1946 chez Nagel. Néanmoins leur auteur, déjà célèbre en Angleterre, restait chez nous un inconnu. La parution de *1984* fut une découverte en forme de coup de foudre. Le livre fit grand bruit. Mais quand Simon Leys écrit aujourd'hui (1) : « Quand les Français lisent Orwell, c'est généralement dans une optique digne du *Reader's Digest* : son œuvre est alors réduite au seul *1984* privé de son contexte et arbitrairement réduit aux dimensions d'une machine de guerre anticommuniste », il serait plus exact de rejeter la phrase au passé, et en précisant de quels lecteurs français on parle : ceux qui s'expriment et tentent de faire l'opinion avec plus ou moins de chance. Ceux d'alors — beaucoup plus que ceux d'aujourd'hui —, d'optique si défaillante, n'étaient pas des lecteurs très innocents, mais cette intelligentsia de l'ère de la guerre froide qui se partageait équitablement en réactionnaires de droite et pro et crypto-staliniens.

Sans lunettes contradictoirement colorées, même un lecteur du seul *1984* pouvait en faire une lecture correcte. Nous nous permettons d'en donner pour preuve, en annexe, l'article que nous écrivions (sous le pseudonyme de Pierre Géraume) à chaud dans un petit journal syndical aussi unitaire qu'éphémère. Sa lecture permet de vérifier que le seul *1984* était susceptible de parler sans équivoque.

L'éclair de « 1984 »

A vrai dire, si Orwell avait eu le temps, avant de mourir, d'être stupéfait des admirations de droite et d'extrême droite suscitées par sa dernière œuvre, les critiques de gauche — de la réserve et du regret jusqu'à la dénonciation fielleuse ou enragée — n'avaient plus rien pour le surprendre, lui qui avait écrit : « L'argument selon lequel il ne faudrait pas dire certaines vérités, car cela "ferait le jeu" de telle ou telle force sinistre est malhonnête, en ce sens, que les gens n'y ont recours que lorsque cela leur convient personnellement (...). Sous-jacent à cet argument, se trouve habituellement le désir de faire de la propagande pour quelque intérêt partisan, et de museler les critiques en les accusant d'être "objectivement" réactionnaires (2). »

En 1950, dire la vérité sur l'URSS et le stalinisme n'était que le fait de deux groupes très inégaux : une droite où se laissaient glisser nombre d'antistaliniens à œillères (voir les collaborateurs de la revue *Preuve* à l'époque) et quelques poignées de révolutionnaires, mis au ban, injuriés, exclus de toute grande publication, écrasés de mépris par l'intelligentsia de gauche.

La polémique qui eut lieu alors sur les camps

staliniens fut caractéristique de ce climat, où s'opposèrent en particulier les deux ex-partenaires de l'éphémère RDR (Rassemblement démocratique et révolutionnaire) : David Rousset, fondateur du comité sur les camps, et Jean-Paul Sartre, trop occupé pour se donner les moyens de vérifier l'existence et le régime de ceux de l'URSS.

Le roman d'Orwell était très gênant pour les aveugles volontaires — à qui il fallait attendre le rapport Khrouchtchev pour entrouvrir un œil —, très cuisant pour les épidermes dont il dérangeait la moustiquaire. Ceux qui ne pouvaient s'en tenir à la conspiration du silence (3), ou le dénoncer, comme c'était le cas en Angleterre comme œuvre « insultant l'Union soviétique » et destinée à « attiser la haine contre ce pays(4) », se réfugiaient dans l'accumulation de reproches d'insuffisance littéraire, de vices de construction romanesque, d'excès grand-guignolesques, de failles de l'achèvement, etc.

« 1984 » : un chef-d'œuvre

Certes, la critique littéraire la plus exigeante peut trouver nombre de défauts à *1984*. Mais, curieusement, c'est le cas de maints chefs-d'œuvre de tous les temps, des poèmes homériques aux textes quasi tous inachevés de Kafka, en passant par les pièces de Shakespeare ou de Molière, par *Jacques le fataliste* de Diderot et *Lucien Leuwen* de Stendhal. Peu d'œuvres géniales qui ne soient de quelque façon monstrueuses du point de vue de la critique académique. La perfection formelle ne serait-elle atteinte qu'au prix de quelque froideur et d'un certain manque de vie, de cette vie qui n'est jamais « en ordre ».

Simon Leys a toutefois raison quand il écrit dans son essai : « Orwell n'atteint pas cette universalité qui est l'apanage des artistes majeurs, et son œuvre n'est sans doute pas promise à la même permanence », et qu'en particulier — pas plus d'ailleurs qu'aucun autre écrivain contemporain — il ne peut « soutenir sans dommage [le] rapprochement aussi écrasant » que celui qu'on a fait de lui et de Kafka. Et il a encore raison de conclure : « Je ne vois pas qu'il existe un seul écrivain dont l'œuvre pourrait nous être d'un usage *pratique* plus urgent et plus immédiat », ce qu'il avait justifié un peu plus haut en écrivant : « Vivre en régime totalitaire est une expérience orwellienne ; vivre tout court est une expérience kafkaïenne (5). »

Dans le cas de *1984*, les faiblesses ont d'ailleurs une grande circonstance atténuante : son auteur l'a écrit au milieu de sa lutte contre la mort. Peut-être un sursis de vie lui aurait-il permis d'en mieux modeler et polir telle ou telle partie. Mais on peut considérer cette spéculation même comme sans intérêt. Tel qu'il est, *1984* est un chef-d'œuvre en cela que ce roman opère une transposition projection du stalinisme dont

la parfaite cohérence de l'art fantastique assure le dévoilement total.

Les meilleurs romans réalistes inspirés par la monstrueuse dégénérescence de l'URSS, tel, par exemple, *l'Affaire Toulav* de Victor Serge (paru en France deux ans avant 1984), ou beaucoup plus tard, *le Pavillon des cancéreux* de Soljenitsyne, démasquent le phénomène à partir d'un point de vue partiel, historiquement situé. Il s'agit de ce qu'on pourrait appeler des « romans chroniques », dont la valeur politique et morale ne déborde leurs limites de temps et de lieu que par leur valeur artistique propre. Orwell ne se situe pas dans son dernier livre comme romancier historien mais comme poète, et donc comme moraliste. Pour faire comprendre en quoi la menace incluse dans le phénomène stalinien échappe au conjoncturel et nous concerne tous, il l'a transposée dans le temps et dans l'espace, en a poussé la logique à son extrême limite illogique, et ainsi a pu

mensongère, et donc sur la responsabilité des éducateurs et la fragilité des éduqués. C'est sans doute cette crainte de l'histoire réécrite qui lui a fait donner la forme d'une fable à sa *Révolution trahie*, et donc d'un livre destiné à la jeunesse.

Dans les masses, l'inversion des valeurs, pour peu qu'elle soit graduelle, peut réussir à s'imposer sur la base du conservatisme organisationnel, mais à deux conditions : que cela s'effectue dans un cours de déclin, de recul de la classe travailleuse ; que l'opposition qui porte les valeurs en voie d'inversion soit bâillonnée, voire exterminée. Bien que ces conditions n'aient pas échappé à Orwell (il les décrit dans *la Ferme*), il a sans cesse tendance à glisser de celles-ci à la notion d'incapacité intellectuelle des masses prolétariennes. Cela l'amènera à surestimer le rôle de la petite bourgeoisie éclairée dans le processus de la révolution, mais aussi à forcer le trait pour le rendre plus net (7). Ces traits accentués sont ce qui font de



Pieter Bruegel. L'Été. Hambourg.

favoriser les phénomènes d'identification au point de nous plonger nous-mêmes dans la peur, la nausée et le désespoir de ses héros alors que nous restons des spectateurs des témoignages les plus vrais et les plus beaux des romans réalistes. Et c'est sans doute cela qui a déclenché la réaction de haine féroce contre ce livre.

Orwell était frappé par le fait que c'est l'intelligentsia de gauche qui avait été la meilleure couverture du stalinisme, son garant devant les masses : « Ce qui est sinistre, c'est que les ennemis conscients de liberté sont ceux pour qui la liberté devrait signifier le plus (...) L'attaque consciente et délibérée contre l'honnêteté intellectuelle vient des intellectuels eux-mêmes », écrivait-il (6). N'est-ce pas eux qui ont la charge et le devoir de porter la mémoire, y compris celle du mouvement ouvrier ? *La Ferme des animaux* souligne ce péril de la perte de la mémoire. Orwell y insiste sur la brièveté de la vie, sur l'incertitude des souvenirs, sur les risques d'une éducation

1984 une satire comparable en férocité à celle de Swift, ce que virent bien les meilleurs critiques anglais, dès la parution du livre (8). Mais le moyen littéraire de cette satire est neuf, et c'est ce qui égare les classificateurs, lesquels n'aiment pas le mélange des genres. Admirateur de Wells et de Jack London — et bien entendu lecteur du *Meilleur des mondes* de Huxley qui fut son professeur à Eton (9) — Orwell a donné à sa satire une forme d'anticipation, le liant des deux éléments étant le plus noir de l'humour noir, cet humour spécifique de notre temps, qui prend là une de ses formes extrêmes, au point de disparaître finalement dans la noirceur.

Rien de la combinaison de ces divers éléments n'est cependant arbitraire. La satire *devait* prendre la forme de l'anticipation parce que le phénomène visé était à l'état naissant et en développement. Non pas comme celui auquel s'attaque Swift : un état social venu de si loin qu'il pouvait sembler naturel au public des lecteurs de la satire, mais au contraire un

surgissement déroutant dont le danger était que ses traits pouvaient aussi bien sembler aberration passagère que forme embryonnaire. L'anticipation s'imposait parce que l'évolution même qui avait donné naissance à ce qu'Orwell baptise « le totalitarisme » avait été à la fois si rapide et si invraisemblable qu'il fallait bien s'interroger sur les capacités de son devenir. Ses manifestations avaient représenté un tel défi à la raison et à la rationalité, entraînant dans le même mouvement l'horreur et la bouffonnerie, que sa satire ne pouvait que hoqueter son rire en tremblant de peur.

Toute contre-utopie est une satire, et donc une mise en garde, ce qui semble avoir échappé aux critiques qui crurent voir en Orwell un simple anticipateur pessimiste.

1984 est un chef-d'œuvre en cela que c'est à la fois une œuvre de combat pour l'homme, une contre-utopie qui dessine en creux l'utopie positive du socialisme démocratique, et une transposition littéraire fantastique de la réalité sociale la plus importante de notre temps qui l'arrache à la contingence historique pour l'élever au niveau d'une réflexion morale sur le destin de notre espèce.

Car Orwell n'était pas un politique, mais un écrivain politique. Un écrivain, révolutionnaire certes, mais un écrivain d'abord, c'est-à-dire un homme dont l'expérience et le sentiment politiques se transmutaient en œuvre littéraire, en art.

Orwell n'avait qu'une médiocre formation théorique. Sa connaissance du marxisme était visiblement sommaire et superficielle. A l'égard de la théorie, il manifestait beaucoup d'indifférence, voire de répulsion et de mépris. C'est qu'il ne la considérait que sous l'éclairage des élucubrations des sectes ou des justifications *a posteriori* des appareils bureaucratiques (11). Mais comme écrivain, il change cette faiblesse en force, élevant le débat au niveau de l'interrogation sur les possibilités de la barbarie.

Et qui oserait maintenant assurer que ces possibilités sont nulles.

« 1984 » comme analyse du stalinisme

Nous parlons de 1984 comme d'une satire-anticipation du stalinisme. Ses critiques, comme Orwell lui-même, ont insisté sur ce qu'il y amalgamait des traits du stalinisme et du fascisme. Il est vrai que les ressemblances des manifestations politiques des deux systèmes avaient frappé tous les observateurs politiques — à commencer par Trotsky — et avaient fait naître plusieurs théories postulant leur identité profonde, parmi lesquelles celle de James Burnham qui influença profondément Orwell, bien que celui-ci en rejetait les conclusions d'acceptation de l'« Ere des Organiseurs ». Mais les traits qu'il emprunta au fascisme pour son 1984 (ainsi l'organisation des

espions qui ressemble plus aux Jeunesses hitlériennes qu'aux Komsomol) sont secondaires par rapport à ceux qui sont tirés du régime stalinien, et cela pour une raison beaucoup plus profonde que le fait des régimes d'Hitler et Mussolini étaient détruits au moment où Orwell écrivait son dernier roman, à savoir que la contradiction entre le réel et l'idéologie n'atteint à l'absolu que là où le régime est la négation totale des principes de base dont il se réclame et dont il ne peut pas ne pas se réclamer sans saper ses propres fondations. L'axe de 1984, c'est précisément l'organisation épurée et la projection au paroxysme de cette contradiction. Le trait de génie par lequel Orwell exprime l'essence de ce non-sens, c'est l'invention du *novlangue*, dont chaque mot signifie en même temps une chose et son contraire, et avec lequel, par conséquent, l'interprétation du discours dépend de celui qui le tient, ce qu'il peut faire en changeant son contenu selon le temps et l'auditoire, ayant toujours raison puisqu'il a toujours dit à la fois le pour et le contre.

Du principe du *novlangue* découle le fonctionnement de l'Etat avec ses ministères de la Vérité, de l'Amour, et de la Paix. Orwell avait été frappé, en Espagne, par l'existence d'un ministère de la Propagande (12). Ce qui va de soi n'a pas besoin d'être organisé, mais il faut toujours des poètes pour dire les évidences (chez nous, c'est Jacques Prévert qui aura été le grand décapeur de l'absurdité des formules toutes faites). La mise en forme de la vérité s'appelle en clair le mensonge ; l'organisation de l'amour ne peut être que la répression de l'amour, et la préparation de la guerre ne mène pas à la paix. Le *novlangue* commande donc la correction constante de l'histoire réelle, rebelle aux mots. C'est la fonction du ministère de la Vérité (le Miniver).

Homme de lettres, et bien avant la grande vogue de la linguistique, Orwell a remarquablement démontré avec son « Appendice » sur les principes du *novlangue* — et bien que ce soit sous forme métaphorique — comment la sclérose d'une langue, son appauvrissement-rétrécissement, change le contenu même des mots et des concepts qu'ils portent. C'est par ce traitement littéraire qu'Orwell met en pleine lumière la nature de la « langue de bois » dans ses fonctions de brouillage des notions et d'inversion des valeurs. Le *novlangue*, dont le mot clef est *noir-blanc* est l'instrument de la *doublepensée*. Le livre d'Emmanuel Goldstein (le Trotsky d'Orwell) en explicite la nécessité pour le régime de 1984.

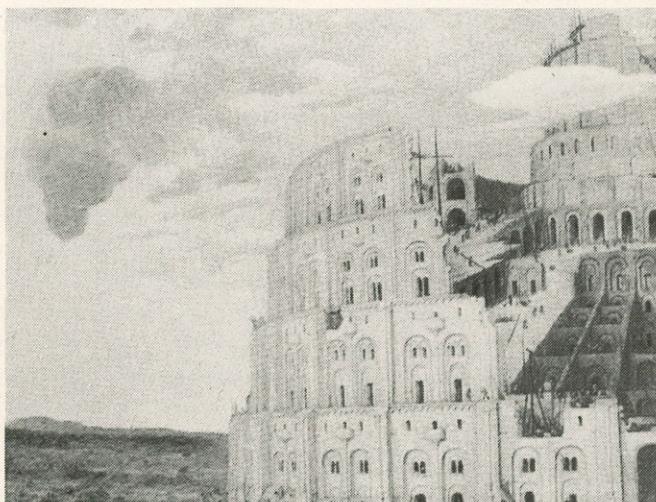
Il n'existe pas de description plus succincte, plus limpide et plus exacte du fonctionnement du stalinisme (et qui vaut, bien entendu pour la période post-stalinienne). La fureur stalinienne déclenchée par et contre ce livre tient précisément à ce qu'il démasque brutalement ce fonctionnement du système, ce qui est le pire *crimepensée*, celui dont la conscience fera s'écrouler tout l'édifice. On ne doit

pas savoir que le système est le contraire de ce qu'il prétend être. Ce secret est si fondamental que le système ne peut même pas tolérer qu'on en entreprenne la justification cynique, comme, par exemple, Sartre le tenta avec sa pièce *les Mains sales* et plusieurs écrits théoriques.

Puisque *novlangue* et *doublepensée* retournent toutes les réalités, « la guerre, c'est la paix », « l'ignorance, c'est la force », « la liberté, c'est l'esclavage » (ce dernier adage, rappelant le *Léviathan* de Hobbes qu'Orwell connaissait évidemment fort bien), il est clair que toute l'histoire de l'URSS se traduit aisément en *novlangue* : « les contre-révolutionnaires sont les révolutionnaires », « les juges sont les bourreaux », « le paradis, c'est l'enfer », « les pères des peuples sont les tyrans » et « les chefs géniaux sont les bureaucrates bornés ». C'est pourquoi le *novlangue* et la *doublepensée* doivent être

ficielle. D'abord parce que la solidité apparente du régime de l'URSS est encore plus douteuse qu'en 1950 ; ensuite que son extension — ou ce que l'on considère comme tel — n'a rien à voir avec celle qui, en deçà d'Orwell, était pronostiquée par Rizzi ou Burnham.

Dès 1950, il était aisé de contredire cette accusation de défaitisme — toujours à condition de savoir lire. En effet, qui sont les personnages centraux du livre ? Tous des « bureaucrates », des petits et des grands. Winston Smith est le frère jumeau de Roubatchoff, du *Zéro et l'Infini* d'Arthur Koestler, publié dix ans avant 1984. Comme Roubatchoff, Winston Smith est un *capitulard*, c'est à dire un homme dont l'effondrement dernier est inscrit dans la lente et progressive usure de la fibre morale, dans la longue acceptation du système de la *doublepensée*. Son mobile de révolte est trop personnel, manque trop de racines profondes pour aller au-delà de la



Pieter Bruegel. *La Tour de Babel* (détail). Vienne.

admis sans jamais être analysés ; ils fonctionnent tout seuls, et seul Dante Orwell dit leur nom.

Cette analyse du stalinisme par Orwell n'est pas marxiste. C'est une description de sa mécanique, une phénoménologie. Il n'empêche que cette critique est faite de la gauche. Car la critique de droite du stalinisme identifie toujours marxisme-communisme et stalinisme. Orwell au contraire montre, *comme les trotskystes*, que le stalinisme est l'inversion et la perversion du communisme.

Le monde de « 1984 » dessine-t-il l'avenir ?

L'accusation de défaitisme portée contre 1984 tenait à ce que cette fiction semblait accorder au système bureaucratique à la fois pérennité et extension. Trente ans après, on peut faire remarquer qu'il est toujours là en URSS et qu'il s'est étendu ou est en voie d'extension à une zone importante du monde. Mais cette réponse serait doublement super-

vellité. Son espoir est extérieur : « S'il y a un espoir, il est chez les prolétaires (15). » Or, les prolétaires ne bougent pas.

On a là « le point » de la situation d'Orwell au moment où, malade, il écrit son roman. Orwell espère encore en le prolétariat. Mais il ne le voit pas bouger. Il bouge moins que jamais en ces années cinquante, la décennie la plus noire de l'après-guerre qui est celle des guerres du Vietnam, de Corée puis d'Algérie, sans que cela provoque aucun de ces grands mouvements de masse prolétariens qu'avait connu l'Entre-deux-guerres mondiales. Trois ans avant la mort de Staline, le climat général était au pessimisme. *Avant le déluge* titrait un cinéaste. Comment Orwell aurait-il été optimiste, lui que la tuberculose rongait, après tant de déconvenues, parmi lesquelles les dérobades et les reculs des éditeurs, y compris certains « de gauche », devant ses livres ?

Pourtant il regardait encore, toujours, du côté du prolétariat. Un prolétariat qui n'avait jamais cessé de

lui être étranger malgré la vive sympathie qu'il lui inspirait. D'origine bourgeoise, Orwell était un cas type de ces intellectuels dont l'attitude à l'égard de la classe ouvrière est ambivalente : tendu vers elle par un mélange difficilement analysable de mauvaise conscience et de soif de justice sociale ainsi que de fascination par sa force obscure, mais incapable de s'assimiler à elle et oscillant entre méfiance et idéalisation. Selon l'état des forces et de la conscience de la classe prolétarienne en chaque pays, l'oscillation de ce type d'intellectuels en amena de nombreux à tomber de façon masochiste dans le stalinisme, crypto ou non, tandis qu'ailleurs le repli dans le marécage de l'humano-libéralisme l'emportait. Orwell ne sombra dans aucune de ces deux ornières. En Angleterre, la pression dominante dans le mouvement ouvrier était réformiste, et la gauche la plus importante était encore centriste. Orwell sympathisa avec l'Independent Labour Party, l'ILP (c'est sous l'égide de cette organisation qu'il alla se battre en Espagne dans les brigades du POUM qui, comme l'ILP, était membre du bureau de Londres) (16). Cet ILP ne cessa d'osciller entre le philo-stalinisme (ses dirigeants refusèrent de participer à la Commission Dewey qui jugeait les Procès de Moscou) (17) et l'anticommunisme. L'étonnant, chez Orwell, c'est qu'avec un sûr instinct et une grande indépendance de jugement — malgré son entourage centriste — ses sympathies allaient vers l'aile gauche de l'ILP et, bien qu'il ne cessât de manifester un éloignement dédaigneux pour ceux qu'il considérait comme des extrémistes révolutionnaires, dépourvus de tout réalisme, les conclusions dernières de son expérience espagnole furent identiques à celle de la IV^e Internationale, en particulier et surtout qu'il ne pouvait y avoir de victoire dans la guerre sans extension de la révolution. Il est d'autant plus louable qu'il ait tiré cette conclusion qu'il était parti du point de vue contraire, apparemment logique et réaliste, et que c'était le point de vue dominant des « politiciens » de gauche (18).

En 1950, sans horizon visible de révolution, et le stalinisme continuant à empoisonner la conscience des masses décisives de la classe ouvrière, traumatisé comme il l'était par son expérience désastreuse de la guerre d'Espagne — et peut-être aussi de ce qu'il avait pu voir en Allemagne, où il se rendit comme correspondant de guerre — comment Orwell n'aurait-il pas considéré la bureaucratisation du monde comme une hypothèse vraisemblable ?

A la différence de Burnham, il ne pouvait envisager un accommodement avec elle. En conséquence, la seule façon pour lui de contribuer à la lutte contre cette éventualité, c'était de l'imaginer dans toute son horreur barbare et de dresser cette image devant les yeux brouillés avec assez d'éclat pour les déciller.

C'était se battre sur son lit de mort. Qui mène un

tel combat n'est pas défaitiste. Selon le mot de Guillaume le Taciturne, c'est entreprendre même sans espérer, et persévérer quoique n'ayant pas réussi, jusque-là.

« 1984 » et « la Ferme des animaux »

Tous les critiques qui ont étudié Orwell ont insisté sur la supériorité de *la Ferme des animaux* sur *1984*. Il est vrai que *la Ferme des animaux* est un petit bijou littéraire d'imagination et d'humour. Nous avons dit plus haut que *1984* était une œuvre achevée fébrilement par un mourant qui livrait avec elle son dernier combat et qui n'avait plus ni la force ni le temps du raffinement. Il ne croyait pas qu'il allait mourir, dit Crick, et il faisait d'autres projets. Cet argument accorde trop à la conscience claire dans le rapport de l'homme à son œuvre. Orwell travaillait *1984* avec soin, mais il s'y acharna avec un sens très profond de l'urgence où l'on sent un instinct du temps compté. Même sans atteindre ses facultés mentales, le travail de destruction de la maladie ne pouvait pas ne pas limiter ses grandes facultés créatrices. Il n'empêche que c'est ce dernier roman que l'on doit considérer comme son chef-d'œuvre, à moins d'esthétisme superficiel.

Quant au fond, la comparaison souvent faite entre les deux livres est d'ailleurs non pertinente. A la rigueur, pourrait-on dire que le second prolonge dans l'imaginaire ce que le premier traitait comme travestissement du réel. En effet, *la Ferme des animaux* est la transposition de l'histoire de l'URSS — avec comme préambule l'apport de Marx-Sage l'ancien —, depuis la révolution jusqu'aux maquignonnages de compères entre bureaucrates et impérialistes. L'humoristique déguisement animal n'a, bien évidemment, de sens que dans la mesure où les masques sont transparents. Une anticipation, au contraire, ne puise son efficacité que dans une transposition presque inverse : celle de l'hypohétique en fantomale réalité.

La fonction même de ces deux livres n'est pas la même. *La Ferme des animaux* dit, en quelque sorte : voyez donc la réalité de ce qui s'est passé en URSS. *1984* : voyez ce qui vous menace. Et il est évident que la satire est, comme genre, plus aisée que la prophétie. Même si Horace ou Lucien de Samosate ont plus de talent littéraire que les prophètes de la Bible, leur œuvre a moins de portée. L'étonnant, dans le cas d'Orwell, c'est qu'il ait pu être à la fois Lucien et Jérémie.

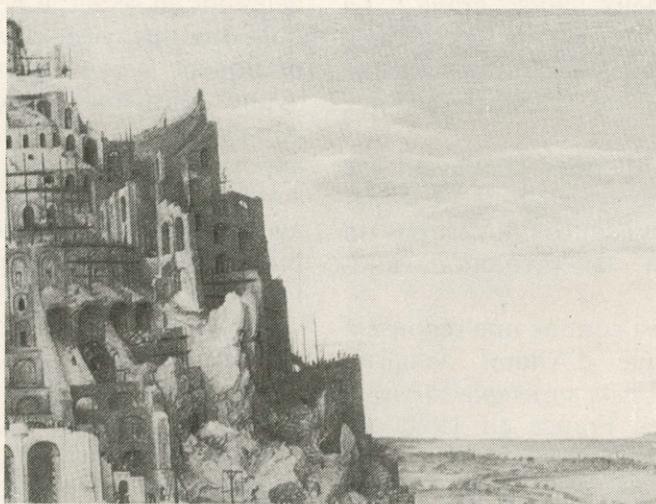
« 1984 vu d'Eurasia »

Curieusement, si *1984* n'est pas une « suite » factuelle de *la Ferme des animaux*, cette « suite » a été

écrite récemment par un Hongrois, György Dalos, sous le titre *1985* (19). En effet, bien que ce petit roman reprenne les personnages — Winston Smith, O'Brien et Julia Miller — ainsi que la structure géopolitique du monde, telle qu'elle est imaginée dans *1984*, il n'est pas traité comme une contre-utopie, corrigeant Orwell à la lumière des quelque trente-cinq années écoulées entre les deux livres, mais n'est qu'une satire de la période dite de « déstalinisation » et de « normalisation » des régimes bureaucratiques, une « farce bouffonne », comme l'écrit son traducteur-introducteur Emile Noiraut, fine et amusante et d'un bon connaisseur du post-stalinisme, mais qui ne s'élève jamais au niveau tragique de son modèle.

Il n'empêche que ce roman présente, au-delà de ses qualités proprement littéraires, un double intérêt. D'abord celui de manifester l'importance de l'influence qu'a eue l'œuvre d'Orwell à l'Est où, comme on peut l'imaginer, son entrée était purement clan-

impitoyable à l'égard de l'ensemble de ses personnages qui représentent tous les types politiques des générations précédentes et avec lesquels, visiblement, il règle ses comptes. Pas de problème, pour O'Brien, guépéoutiste de haut rang qui se comporte comme Béria, mais, lui, finit simplement dans un asile psychiatrique. Plus étonnante est déjà la sévérité de Dalos à l'égard de Winston et de Julia. Certes, il les voit — comme nous-mêmes — en tant que capitulards et velléitaires, mais sans avoir pour eux le réflexe de pitié identificatrice que nous inspire leur amour chez et pour Orwell et ses lecteurs d'Occident que nous sommes. Winston, devenu une sorte de Nagy-Luckacs, est, après la mini-révolution de 1985, condamné à mort, puis gracié. Julia, comme un Kadar, de contestataire se transforme en bureaucrate libéral new-look. On sent là tout le mépris que la jeune génération a pour ses aînés incapables de sortir de leur enlèvement. Mais cela va



Pieter Bruegel. *La Tour de Babel* (détail). Vienne.

destine. Simon Leys cite dans son essai (20) l'opinion d'Alexandre Nekrich qui a écrit : « George Orwell fut peut-être *le seul* auteur occidental à avoir compris la nature profonde du monde soviétique », et celle de Czeslaw Milosz qui, parlant des intellectuels d'Europe de l'Est, et même de membres du Parti qui lisent *1984* écrit : « Ils sont stupéfaits de voir un écrivain qui n'a jamais vécu en Russie capable de percevoir avec tant d'acuité les réalités de la vie russe. Le fait qu'il puisse exister en Occident des écrivains à même de comprendre les mécanismes de la bizarre machine dont ils font eux-mêmes partie les plonge dans l'étonnement et semble réfuter cette réputation de stupidité qu'on prête généralement à l'Occident. »

En second lieu, la manière dont ce petit roman « reflète » la pensée orwellienne est pleine d'intérêt. Dalos est un membre typique de la génération actuelle de contestataires littéraires lucides mais dominés par le scepticisme qui s'expriment dans l'adoucissement de la dictature bureaucratique. Il est

plus loin encore : la même ironie méprisante s'étend jusqu'aux rescapés des camps et des prisons — peints comme sortant de l'enfer en bon état physique. Et là l'injustice est criante alors que nous savons qu'il y avait parmi ces derniers des hommes et des femmes, certes vaincus, mais qui n'avaient pu que l'être, et qui restaient capables d'un dernier combat, le seul qui leur était possible, en écrivant des livres de lucidité et de flamme, tels Chalamov, Evguenia Guinzbourg, Zimine et d'autres. Le nihilisme de Dalos se manifeste encore plus nettement par l'histoire de cette révolution de 1985, qui combine des traits de notre 1968, du printemps de Prague et de la révolution hongroise de 1956, mais avec une ironie dépréciative qui insulte au moins la magnifique révolution de son propre peuple ; non seulement des poètes peut-être bavards et coupeurs de cheveux en quatre — dont il se peut que certains étaient tenus et manipulés, comme il les peint, par la police secrète — et qui eurent tout de même le mérite d'initier le

soulèvement, mais aussi — et c'est un peu trop — les masses et leurs leaders naturels — devenus ici un immigré musulman analphabète — ce qui, à la rigueur, passerait comme caricature de nos soixante-huitards, mais révolte projetée sur ceux qui donnèrent leur sang à flot à Budapest.

Enfin, ce pessimisme purement négatif éclate dans la perspective du roman. Les documents, sensés être rassemblés en 2035, soit quarante ans après la révolution avortée de 1985, décrivent la continuité du monde bureaucratique, avec comme seul soupirail l'enclave capitaliste de Hong-Kong, Eldorado de l'abondance, tel qu'on imagine les pays bourgeois à l'Est. Une défaite militaire — donc, une cause extérieure — a amené la chute de Big Brother, mais cela n'a été qu'un répit (la « déstalinisation ») avant l'adaptation du système. Pas d'issue ! Dalos ne semble pas, comme Orwell, attendre quoi que ce soit du prolétariat. Est-ce parce que la nature satirique de son livre — qui frappe souvent si féroce-ment juste — interdit un propos aussi sérieux, aussi grave ? La réponse doit retourner la problématique : c'est parce que la perspective du romancier est d'un pessimisme total qu'il a donné à son œuvre le caractère d'une bouffonnerie ravageuse.

Ce livre, comme les plaisanteries à la Schveik que l'on échange dans les rues des capitales de l'Est, exprime le scepticisme de l'impuissance ; il n'est pas un élément de préparation à la révolution anti-bureaucratique.

Ce pessimisme de Dalos est comme une réponse à l'optimisme antibureaucratique d'Andreï Amalrik. C'est le livre de ce dernier, *l'Union soviétique survivra-t-elle en 1984 ?* (21), paru en France en 1970 qui ranima le souvenir du roman d'Orwell, alors un peu oublié ici, mais visiblement pas en URSS. La date choisie pour le pronostic d'un effondrement de l'URSS était purement littéraire et, lors de la réédition du livre en 1977, Amalrik étant alors expulsé d'URSS, il nota qu'il avait trop rapproché les échéances. A vrai dire on ne pouvait qu'en être sûr à bien suivre son analyse et ses raisonnements.

On sait que ce livre n'est pas un roman, mais un petit essai de « soviétologie », prolongé par une futurologie de l'URSS. « Mes pronostics doivent plus à l'intuition poétique qu'à autre chose », écrit-il dans sa préface de 1976. Mais c'est une pirouette pour couvrir un changement de perspective, le doute succédant aux certitudes de naguère.

La cause de ce changement n'est pas dans son analyse. Celle-ci est remarquable et recoupe d'ailleurs aussi bien celle de Roy Medvedev, à sa gauche (22), que celle de Voslensky, à sa droite (23). Libéral, à la façon soviétique de Sakharov, par dégoût de toutes les idéologies, toutes compromises à ses yeux, on ne peut reprocher à Amalrik aucune malhonnêteté dans sa description : elle est lucide et sereine, quoi qu'elle sonne terriblement orwellienne : en bas, une masse

polétarisée et « désidéologisée » et cette « classe étrange » de la paysannerie prolétarisée mais sans conscience, masse globale dont personne ne sait quel est l'état d'esprit, sinon qu'elle vit dans le « mécontentement passif » ; en haut les *apparatchiki* pour qui l'idéologie, fut-elle « marxiste », est « une vieille savate » dont la vision des choses est mécaniquement « démonologique » (24) et qui vivent sur « le capital d'épouvante » du règne de Staline, dans la peur de toute pensée critique et de tout changement, de tout ce qui bouge ; entre les deux la « classe moyenne » des « spécialistes », à l'égard de laquelle Amalrik nourrit des sentiments ambivalents. Il met en elle ses espoirs sans s'en cacher les graves faiblesses, la mentalité de fonctionnaires, l'incompréhension des notions de libertés individuelles, du droit, de l'autogestion. En annexe de son livre, dans une lettre à Anatole Kouznetsov, il fustige le destinataire et ses pareils, « les gens habitués à penser une chose, à en dire une autre et à en faire une troisième [...] qui détestent en secret le pouvoir, mais exécutent tout ce qu'il ordonne, voire davantage », c'est-à-dire ceux qui pratiquent la *doublepensée* et la vivent. Kouznetsov ayant lui-même parlé de « monde orwellien », Amalrik lui dit : « Mais s'il en est ainsi, vous lui avez apporté votre obole, sous la forme de votre soumission au KGB et de vos relations mystiques avec lui. » A l'autre extrémité de l'« intelligentsia », le mouvement démocratique a toute sa sympathie, mais il ne peut se cacher son effrayante faiblesse : quelques dizaines de militants actifs, quelques centaines de sympathisants.

Amalrik, en 1970, avait donné un tableau des idéologies soviétiques qu'il perfectionna en « roue » en 1976, manière de montrer comment les marges de chacune se fondent avec celles des voisins dans un continuum que seule pourrait sans doute briser la lutte ouverte des idées. L'opposition intellectuelle elle-même se partage en trois idéologies principales que l'on peut circonscrire comme un arc du cercle de la roue : le « marxisme authentique », l'« idéologie chrétienne », l'« idéologie libérale » et qui s'opposent respectivement au pseudo marxisme néo-stalinien, à la néo-slavophilie et au nationalisme néo-stalinien. Tout cela confirme le connu.

Ce qui fait l'originalité d'Amalrik, c'est sa démonstration de l'usure du régime qu'il compare à celle de l'autocratie russe du début du siècle. Pour lui, l'URSS est « ce colosse qui se meurt lentement », et il écrit : « Tout régime totalitaire tombe en décrépitude sans s'en apercevoir. » Il dévoile « l'illusion de toute puissance créée par l'écrasement de la résistance intérieure », alors même qu'il « ne peut réprimer toutes choses avec son ardeur d'antan ». Et il rappelle que l'impossibilité de la réforme est la condition de la révolution. Si l'on ajoute à cela qu'Amalrik mentionne que, de tous les courants contestataires, aucun ne remet en cause le principe de la

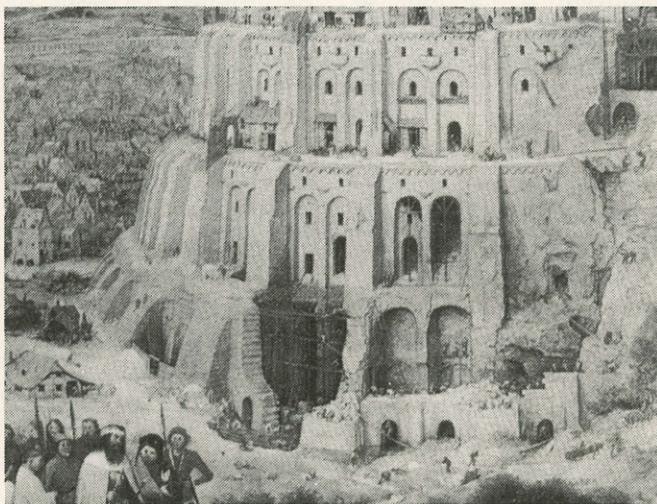
propriété collective des moyens de production, on voit que ce libéral n'a rien d'un réactionnaire et qu'il est un adversaire aussi tranquille qu'optimiste de la bureaucratie.

Pourtant, comme le maître mot de son analyse et de la société soviétique est « passivité », du haut en bas, Amalrik — toujours sur le précédent de l'empire tsariste — penchait en 1970 vers l'hypothèse que l'URSS, elle aussi, recevrait de la guerre le coup de boutoir qui la ferait s'effondrer comme un édifice vermoulu. Et cette guerre — c'est là son « anticipation » que l'on pourrait croire inspirée par l'affrontement entre l'Eurasia et l'Estasia de 1984 — c'est avec la Chine qu'il l'attendait. Avec la Chine dont il comparait avec pertinence l'évolution post-révolution culturelle avec celle de l'URSS des années trente, et dont il voit l'évolution vers un social-nationalisme parallèle — et donc ennemi — de celui de l'URSS.

qu'Orwell le mouvement d'usure de ce monde apparemment immobile. Mais il sait qu'il va mourir sans pouvoir distinguer comment.

Utopies et contre-utopies

Les utopies proprement dites sont dans un rapport constant avec la révolution. Elles sont des projets littéraires — futurologiques — de sociétés harmonieuses, projets édifiés quand les conditions sociales et économiques de la révolution ne sont pas mûres ou qu'elles ne sont pas saisies par la conscience sociale. Lorsque la révolution déferle, les écrits utopiques disparaissent et leurs projets font place à des programmes. Etant dégagées des contingences historiques et sociales, les utopies supposent résolues toutes les contradictions du réel, surmontés tous les conflits du vivant, entre autres ceux de classes. Elles se meuvent dans la vertu et l'angélisme, même quand



Pieter Bruegel. *La Tour de Babel* (détail). Vienne.

En 1976, cette hypothèse futurologique perdait sa probabilité — et combien plus huit ans plus tard ! — et Amalrik semblait pencher davantage vers l'hypothèse — moins facilement datable — d'un effondrement intérieur provoqué par une crise entraînant en chaîne la rupture de tous les équilibres instables de la société avec, au terme, l'alternative d'une dictature militaire (26) ou de chaos anarchique, dont il prévoit qu'après « les horreurs des révolutions russes de 1905-1907 et 1917-1920 paraîtront alors des tableaux tout simplement idylliques ». Face à cette révolution tout de même désirée, Amalrik se situe pourtant déjà en « Girondin », et met à nouveau ses espoirs dans « l'organisation de la classe moyenne ».

Orwell, lui, mettait son espoir messianique dans le prolétariat, au fond de la peinture d'une société bureaucratique statique. Amalrik, que son éloignement du marxisme rend aveugle et méfiant à l'égard des forces prolétariennes, voit pourtant mieux

c'est Sade qui en écrit une (27). Mais qui fait l'ange fait le robot, et la critique moderne, échaudée par les pratiques des idéalistes, a beau jeu de déceler l'enfer dans ces paradis trop bien organisés. De là à conclure que le stalinisme est de l'utopisme en chair et en os (en chair sanglante et en os broyés), il n'y a qu'un pas, vite franchi, qui, en même temps et inversement, suppose le stalinisme légitime filiation du marxisme, et calomnie la générosité des grands utopistes.

Huxley, dans cet esprit, place en épigraphe de son *Meilleur des mondes* cette citation de Nicolas Berdiaeff : « Les utopies apparaissent comme bien plus réalisables qu'on ne le croyait autrefois. Et nous nous trouvons actuellement devant une question bien autrement angoissante : comment éviter leur réalisation définitive ?... Les utopies sont réalisables. La vie marche vers les utopies. Et peut-être un siècle nouveau commence-t-il, un siècle où les intellectuels de la classe cultivée rêveront aux moyens d'éviter les utopies et de retourner à une société non utopique,

moins 'parfaite' et plus libre. » Portique convenable à un tel roman, comme nous le verrons : c'est bien là le cri d'angoisse de la petite bourgeoisie qui se tourne vers le passé parce qu'elle prend le dévoiement du rêve humain pour sa réalisation.

Rendre l'utopie responsable, pêle-mêle, des explosions de la violence révolutionnaire et de celles des reflux contre-révolutionnaires, c'est, soit de la stupidité, soit de la canaillerie. C'est, en tout cas, tenter aux utopistes, dont tout l'effort tendait à découvrir la perspective d'un monde enfin humain, un procès qui, au-delà d'eux, atteint la possibilité même de transformer le monde et de changer la vie.

Mais la fameuse ironie dialectique jette les contre-utopistes dans un travers parallèle, de sens inverse, à celui qu'ils dénoncent dans l'utopie. Contre-épreuve de l'angélisme utopien, le catastrophisme des contre-utopies est tout aussi unilatéral. Celles-ci suppriment pareillement les contradictions. Mais si les utopies suscitent des rêves qui conduisent à l'action, le cauchemar des contre-utopies « classiques » tend à susciter la peur, à paralyser l'action, voire à rechercher un sauveur suprême contre les apocalypses des apprentis sorciers.

Dans la littérature, les contre-utopies sont trop rares pour qu'on puisse les considérer comme un genre. Mais si elles abondent en notre temps, c'est qu'en parallèle aux utopies, elles expriment la perte ou l'éclipse de l'espoir révolutionnaire, voire le désespoir au compte de toute transformation du monde. Ce cadre laisse place à des contre-utopies révolutionnaires et à des contre-utopies réactionnaires.

Nous avons vu que celle d'Orwell était du premier type. Elle n'est pas seule du genre, ni la première. Orwell connaissait et admirait *le Talon de fer* de Jack London, paru en 1908 (28), roman de politique fiction dont la seconde partie est une anticipation de révolution écrasée avec une sauvagerie méthodique et que suit une longue période — trop longue, plus de six cents ans — de domination mondiale de l'Oligarchie, dictature du grand capital avec des méthodes où le fascisme est deviné. Dans ce grand livre, les naïvetés, les simplismes, les simplifications quelque peu enfantines même, ne manquent pas, mais elles sont emportées par la puissance de la vision d'ensemble et par les prévisions stupéfiantes télescopées dans le temps, depuis celles des dates (1912 pour l'éclatement de la guerre mondiale, le 27 octobre 1917 pour le déclenchement de la Commune... de Chicago) jusqu'à l'évolution des Etats, en passant par l'organisation des révolutionnaires professionnels (dont Jack London ignorait l'existence réelle), la réaction du terrorisme dans le mouvement ouvrier quand la révolution reflue, les escadrons de la mort, et l'infiltration d'agents

révolutionnaires dans les sommets ennemis comme le fera le Komintern, on en passe.

Au *Talon de fer*, comme cela sera le cas pour 1984, sera fait le procès en « pessimisme ». Trotsky devait, dans une lettre du 16 octobre 1937 à Joan London, fille du romancier mort en 1916, régler le compte de cette accusation : « L'important, ici, ce n'est d'ailleurs pas le pessimisme de Jack London, mais sa tendance passionnée à secouer ceux qui se laissent bernier par la routine, à les contraindre à ouvrir les yeux, à voir ce qui est et ce qui est en devenir. [...] On peut affirmer avec certitude qu'en 1907 il n'était pas un marxiste révolutionnaire, sans excepter Lénine et Rosa Luxemburg, qui ne représentât avec une telle plénitude la perspective funeste de l'union entre le capital financier et l'aristocratie ouvrière. Cela suffit à définir la valeur spécifique du roman. [...] parler du pessimisme de l'artiste ! Non, London est un optimiste au regard aigu et perspicace. "Voilà dans quel abîme la bourgeoisie va nous précipiter si vous ne la mettez pas à la raison" — telle est sa pensée, et cette pensée a aujourd'hui une résonance incomparablement plus actuelle et plus vive qu'il y a trente ans. »

Ce texte est à relire tout entier (29). Qu'on nous permette d'y ajouter une remarque générale : en littérature, l'optimisme ne consiste jamais à peindre la réalité en rose et à cacher les périls, mais dans l'indication, fût-elle un seul point lumineux à l'horizon du livre, de la capacité de changer cette réalité et de surmonter ces périls.

Parmi les œuvres postérieures à 1984 que l'on peut caractériser comme contre-utopies révolutionnaires, il nous faut signaler une œuvre curieuse dérobée sous un titre absurde, c'est *Planète à gogos*, de Pohl et Kornbluth, qui fait subir au monde capitaliste le traitement effectué par Orwell sur le monde bureaucratique. Dans ce roman, le prolétariat est réduit au servage dans d'immenses usines-dortoirs-cantines souterraines dont il ne peut sortir, les innombrables sans-travail couchent dans les escaliers des immeubles, se disputant au couteau une place sur les marches. La dictature, parfaitement anonyme, est celle des magnats de la publicité. Tableau atroce et cependant optimiste en cela que les auteurs ont retenu cette leçon de l'Histoire que, contre toute forme d'oppression, les opprimés ont toujours fini par trouver la voie de la lutte. Et l'on voit apparaître finalement, surgissant de la clandestinité, le parti révolutionnaire adapté au type de barbarie oligarchique que notre monde actuel peut nous faire entrevoir.

En revanche, d'autres contre-utopies sont totalement négatives, voire réactionnaires. Nous n'en prendrons que trois exemples. Le premier est bien oublié et c'est dommage, car le cynisme de son thème le rend particulièrement saisissant : il s'agit des *Condamnés à mort*, de Claude Farrère (30).

L'épigraphe de ce roman, emprunté à Darwin, explicite le titre. Sont condamnées à mort les espèces dont les conditions de vie disparaissent, et tel est le cas, pour Claude Farrère, du... prolétariat. Le monde de son anticipation a vu l'achèvement de la polarisation des classes. En bas, les masses de prolétaires vivent dans des « blocs » (le mot n'a-t-il pas été inventé par Farrère ?), en haut, il n'y a plus aux Etats-Unis qu'un seul capitaliste aidé du « savant » qui met au point les usines totalement automatiques. Plus besoin de prolétaires. Le « savant » n'a plus qu'à inventer aussi le rayon de la mort qui règlera le sort de l'« espèce » vouée à disparaître.

Un peu plus connu est le *Nous autres* d'Eugène Zamiatine, écrit en 1920, refusé par la censure en URSS en 1923, et paru d'abord en français en 1929 (30 bis).

Orwell connaissait ce roman et, en janvier 1946,

grossières qu'elles ne doivent, un jour, par quelque biais, apparaître prophétiques. » Il en va de même en littérature. La contre-utopie de Zamiatine est, dans son fond, une satire vulgaire de la perspective communiste, comprise comme un univers de robots. Ses traits de ressemblance avec la société stalinienne (ou un autre système totalitaire) sont fortuits, ne tiennent qu'à l'omniprésence d'un Bienfaiteur tout-puissant, et à la volonté étatique de contraindre les contradictions de la vie et de la pensée, traits communs à tous les absolutismes.

Ce qui en revanche contredit à un quelconque prophétisme du livre, c'est que ce communisme de marionnettes est donné comme ayant tout de même réussi à atteindre un très haut degré de développement scientifique et technique, voire réalisé une sorte d'harmonie sociale. Et que l'on n'objecte pas que ce monde se situe à mille ans en avant de nous. Ceci, au contraire, ne fait qu'aggraver la con-



Pieter Bruegel. *La Tour de Babel* (détail). Vienne.

lui consacra un article dans *Tribune*. Nombreux sont les critiques qui ont voulu voir en 1984 un pur et simple plagiat de *Nous autres*. Une telle accusation révèle plus d'hostilité envers Orwell que de pertinence critique. Orwell lui-même voyait beaucoup mieux les choses en y découvrant une des sources du *Meilleur des mondes* de Huxley. Certes, il a plus tard emprunté à son devancier des personnages, des péripéties, des situations et des décors, mais en une refonte et transmutation du tout, en transformant une œuvre assez médiocre pour la forme comme pour le fond en chef-d'œuvre : de l'avenir de mille ans, pessimiste au compte de l'humanité, transporté à un danger tout proche ; du monde unifié, donc sans danger de guerre, à une opposition de puissances expliquant la terreur ; du progrès matériel, vu comme cause de déshumanisation, au blocage des forces productives, etc.

Jean Rostand écrivait, dans ses *Pensées d'un biologiste* : « Il n'est guère, en science, d'erreurs si

tradition entre la régression psychique et le progrès matériel (ce dernier, d'ailleurs, vu de façon très timide — comme ce sera toujours le cas de la science-fiction — et déjà en partie dépassé quarante ans après le livre). Seuls des réactionnaires, spiritualistes impénitents, ont pu et peuvent imaginer dissociation et contradiction entre les développements matériels et culturels de l'humanité. Le fait que cette espèce de penseurs soit toujours très nombreuse aujourd'hui n'enlève rien à l'absurdité de leurs thèses. Zamiatine précise son rousseauisme décadent en faisant du gros des adversaires de l'Etat unique de tels « retournés à l'état de nature » qu'ils sont velus comme les animaux parmi lesquels ils vivent dans la jungle. Quant à leurs chefs, c'est une « élite naturelle », non déterminée par des intérêts de groupe ou des caractères de classe particuliers, mais seulement par des qualités personnelles. Et si cette opposition n'a aucun autre programme que la « liberté » abstraite, sa victoire, qui reste possible à la fin de l'œuvre, ne peut

annoncer qu'une spire d'un « éternel retour », caractéristique du septicisme petit-bourgeois, et dont son dernier préfacier, J. Semprun, préfère la révolution infinie à la révolution permanente.

Dira-t-on que le « biais » par lequel ce roman finit par apparaître un tant soit peu prophétique ne peut être un accident, et qu'il a fallu que Zamyatine trouve dans la réalité soviétique des années vingt au moins les germes de sa dénonciation du collectivisme comme élément de l'uniformisation de l'espèce jusqu'à la rendre inhumaine, ce qu'aux yeux de certains le stalinisme réalise comme une épouvantable esquisse de l'avenir, socialisme *et* barbarie étant une seule et même chose ? Aucun moment de l'évolution de l'humanité n'est chargé de potentialités univoques, puisqu'ils ne sont tous que des étapes dans la lutte de l'humanité comme antinature contre l'humanité comme nature. Tout adversaire d'un régime est capable de découvrir en lui des virtualités régressives. Tout le problème est de savoir quel est le degré de probabilité de la réalisation de ces virtualités. En écrivant *Nous autres*, Zamyatine n'exerçait pas une extralucidité sur le bureaucratisme à l'état naissant. Il ne faisait qu'actualiser l'anticommunisme classique, à base de mysanthropie, qu'exprimait autrement au même moment, le fabien Wells, son maître et pair en science-fiction sociale (lequel Wells pourtant, saura montrer plus d'optimisme au compte de l'avenir humain dans *M^r Barnastaple chez les Hommes-dieux*), avant de passer le flambeau à Huxley.

Le livre de Zamyatine était bien, en URSS, celui d'un émigré de l'intérieur (important que cet ex-bolchevik ait quitté le parti en... 1917 !). Chez lui, l'absence d'issue positive aux problèmes de l'humanité est celle de la petite bourgeoisie timorée qui n'ose prendre le chemin du franchissement des abîmes et regarde par-dessus son épaule le paradis perdu illusoire du passé champêtre.

Mais, nous dira-t-on, *Nous autres* fut interdit de publication en URSS. N'est-ce pas la preuve que dans cette contre-utopie, déjà les bureaucrates se sentaient dénoncés ? Pas de doute que le primitivisme des censeurs n'ait été plus perspicace que la dénonciation littéraire. Pas de doute non plus que cette censure était encore plus contre-révolutionnaire que le livre. Car — on ne le dira jamais assez — toute œuvre d'art qui s'oppose *révèle un danger* qui, sans cette dénonciation, grandira souterrainement, et, de ce fait, sera pire. Si *Nous autres* avait été publié en URSS, il eut pu être l'occasion de mises au point des écrivains, voire des théoriciens communistes, sur l'avenir à construire et ses voies, et, bien que négativement, il eut joué son rôle dans la lutte sur le front culturel. Il n'eut, en revanche, bien entendu, garanti de rien, car son abstraction et ses absurdités n'en faisaient qu'une médiocre arme antibureaucratique, et il était si peu de nature à empêcher Staline de dormir que celui-ci permit à son auteur de sortir d'URSS à l'heure où les op-

posants trotskystes remplissaient les isolateurs, et où les Pilniak, les Babel commençaient leur marche vers la mort.

Cet exil permit à Zamyatine de faire éditer son œuvre, à Huxley et à Orwell de la connaître et d'en donner des prolongements, l'un « de droite », l'autre « de gauche », mais tous deux littérairement supérieurs.

Naturellement, la plus connue des contre-utopies réactionnaires, c'est ce fameux *Meilleur des mondes* (31) de Huxley, déjà cité ; Huxley qui comme nous l'avons dit plus haut, a été le professeur d'Orwell à Eton. Son *Meilleur des mondes* a été publié en 1932. Mais Huxley a survécu à son élève et, en 1959, il a pu écrire un *Retour au meilleur des mondes* qui établit le bilan parallèle de sa propre anticipation et de celle d'Orwell.

Le Meilleur des mondes dont le succès fut énorme ne supporte pas la comparaison avec *1984* et le *Retour* ne réussit pas à dissimuler cette évidence en nous en livrant, sans s'en rendre compte, les raisons. En 1959, quatre ans avant sa mort, Huxley constatait que ses prévisions pessimistes pour l'an 2 500 étaient déjà largement en voie de réalisation. Cet étonnement, mêlant la satisfaction pour sa perspicacité et l'effroi pour le sort de la civilisation, ne manque pas de naïveté. En effet, ce qu'Huxley envisageait comme le cauchemar de la réalisation de l'utopie collectiviste, ce n'était en réalité que la caricature du monde capitaliste dans son développement sans entrave.

C'est le monde bourgeois qui tend à robotiser les travailleurs par le travail non qualifié, à leur enlever le goût de vivre par l'alimentation insipide, la sexualité mécanique compensée par des drogues euphorisantes ; c'est lui qui avachit les classes moyennes par la primauté des valeurs productivistes et le gavage de leurs loisirs par un dosage plus abondant mais aussi médiocre d'excitations superficielles et d'euphories chimiques ; c'est lui, enfin, qui tend à réduire à une minorité de plus en plus étroite le savoir décisif et les décisions essentielles.

La fourmilière de Huxley n'a rien à voir avec l'utopie communiste. Elle est *déjà* ce contre quoi nous combattons.

S'efforçant de définir les lois de l'anticipation, Huxley, dans la préface du *Retour*, note que la simplification qu'impose le genre ne doit pas être omission de facteurs essentiels. A vrai dire, le problème est surtout que la simplification conserve l'essentiel du mouvement global de la société, donc que l'axe de la prévision soit correct, que l'analyse préalable ait été faite du bon point de vue. Or, la méthode même de vérification des prévisions du *Meilleur des mondes* révèle son vice. Le roman s'efforce d'intégrer des éléments *choisis*, au lieu de partir au contraire, comme l'a fait Orwell, du nœud social dont découlent les différentes conséquences, les structures et... les contradictions spécifiques.

Toujours aussi naïvement, Huxley explique qu'il a écarté la guerre de sa problématique. C'était en ex-clure un de ces éléments sans lequel les déconvenues de l'utopie ne peuvent plus s'expliquer comme des déviations sociales mais permettent d'être attribuées à l'essence de l'homme.

L'autocritique du *Retour* ne corrige pas cette incompréhension, mais l'accroît. Huxley voyait le monde des années trente (celui qui suit le krach de 1929) comme le monde du « désordre » menacé par l'« ordre » collectiviste inhumain. Mais ce sont les solutions des gérants du désordre qu'il a extrapolées et qui, loin de le réduire, l'accroissent à un point fantastique, et plus encore aujourd'hui qu'en 1959 (car alors le boom de l'après-guerre battait encore son plein et l'après-Staline voyait fleurir les illusions sur la « déstalinisation »). Huxley, toujours fasciné par le moment de façon impressionniste, alors même qu'il croyait survoler les siècles futurs d'un œil d'aigle,

sociaux. Il n'a pas vu que ce qu'il peignait, c'était les phénomènes de décomposition de la bourgeoisie, sont des éléments dispersés, contradictoires, créant des réactions formidables, et qui, comme tels, ne peuvent se développer jusqu'au bout. Ce qu'il ne voyait pas, c'était le foyer d'où émanent ces phénomènes. Aveuglement classique de celui qui « participe » à la « cause ».

Mais surtout, ce qu'il a ignoré, c'est cette bricole qu'est la lutte des classes. Il a écrit : « Les anciens dictateurs sont tombés parce qu'ils n'ont jamais pu fournir assez de pain, de jeux, de miracles et de mystères à leurs sujets. » Mettant, comme toujours, les problèmes sur la tête, il ne voit pas, précisément, qu'il y a encore des dictateurs parce qu'il n'est pas possible de donner à tous le pain et les jeux, et que si une amélioration, même lente, mais régulière, du niveau de vie assure la docilité au pouvoir qui l'accorde, elle crée, en même temps que le besoin, la conscience



Pieter Bruegel. *La Tour de Babel*. Vienne.

pense alors que le noir avenir du monde ressemblera plus à son *Meilleur des mondes* qu'à 1984, c'est-à-dire que ce qui menace, selon lui, n'est pas le recul dans une nouvelle barbarie (Amalrik évoque l'altière Rome impériale du V^e siècle ne prévoyant pas que, cent ans plus tard, les chèvres paîtraient sur le Forum), mais la fourmilière où le progrès technique permet à un pouvoir de plus en plus complexe et de moins en moins ébranlable de robotiser la masse de l'humanité. On reconnaît là la frayeur classique de la petite bourgeoisie devant le progrès matériel qui détruit son confort douillet et ses tièdes privilèges.

Huxley s'effraie de tout : de la surpopulation, de la concentration du pouvoir, de la manipulation des consciences surtout : propagande qui nous transforme en « chair à radio et à télévision », persuasions pavloviennes, chimique et hypnothique. Il ignore les effets en retour. Il est dommage qu'il n'ait pas vécu jusqu'en 1968 pour assister à la révolte contre la standardisation et le « soma » des euphorisants

d'un *droit* sur lequel il est de plus en plus difficile de revenir (ce qu'Almarik rappelle fort bien comme un grave danger qui menace la bureaucratie de l'URSS) et, *en même temps*, l'exigence toujours accrue de la poursuite du progrès.

La fourmilière suppose à la fois des structures sociales stables et, par conséquent, une humanité immobile. Transformer les hommes en machines n'est pas un dessein neuf des dominants. Les Romains appelaient l'esclave un *instrumentum vocale* (un instrument parlant); les serfs du Moyen-Age et les prolétaires du XIX^e siècle peints par Marx dans *le Capital* étaient plus déshumanisés que ceux des métropoles capitalistes d'aujourd'hui. Erich Fromm, que cite Huxley sans tirer toutes les conséquences de sa citation, explique que la névrose répond comme refus et *possibilité de révolte* aux « normaux de l'anormal ». Dans l'importance énorme qu'il donne aux effets des propagandes et des publicités, Huxley oublie sans cesse le facteur de leur conformité ou non avec

les intérêts des sujets de cette intoxication. La meilleure pub n'imposera jamais un bas qui file s'il y a sur le marché à un prix comparable un bas qui ne file pas ; la propagande la plus subtile des Pinochet sera toujours sans effet parce qu'elle s'oppose aux intérêts vitaux de ceux à qui elle s'adresse.

Huxley, en son aristocratique et méprisante contre-utopie, met au compte de la volonté d'organisation harmonieuse du monde — par la mise de la science et de la technique au service des hommes — ce qui est en réalité la tentative d'asservissement pratiquée par sa propre classe dont il n'est qu'un critique myope et fondamentalement respectueux.

Humaniste, Huxley nourrit — à y bien regarder — un grand mépris pour la masse des hommes. Son roman est sans espoir, même pas au compte de sa « réserve-ghetto » de l'élite. Dans son essai, trente ans plus tard, il conclut misérablement à la lutte pour l'instruction, pour l'*habeas corpus*, la contraception généralisée, la décentralisation, le syndicalisme et les communautés Marcel Barbu ! Après le tableau du pouvoir effrayant des oligarchies impitoyables et des hypermonopoles, on prie celles-ci de bien vouloir mettre une limite à leurs abus, et on dresse devant le talon de fer de celles-là un formidable... château de sable.

Notons pour finir qu'il avouait, en 1959, n'avoir rien su du stalinisme naissant en 1931. De même qu'Alain Besançon, préfacier d'Amalrik qu'il s'efforce de tirer à droite, avoue de son côté n'avoir pas lu Kravchenko quand il publia son *J'ai choisi la liberté* en 1948, et, notant que ses révélations n'en étaient pas pour ceux qui avaient lu Ciliga, Victor Serge, Souvarine et Koestler avant la guerre, oublie avec constance... Trotsky. Ces sociologues et soviétologues ont ainsi de bien curieuses ignorances.

Réactionnaire, *le Meilleur des mondes* l'est en ce que le danger — d'ailleurs largement illusoire — qu'il dénonce en le projetant dans l'avenir, laisse sans autre possibilité réelle de défense que de réformer nos âmes, au contraire de *1984* qui peint un risque réel en dessinant en creux les moyens d'y parer.

Utopie et marxisme

Pour les innombrables anti-utopistes d'aujourd'hui, et pour les contre-utopies littéraires réactionnaires, l'utopie par excellence de notre temps, c'est le communisme marxiste.

Chacun sait que le marxisme s'est situé en s'opposant comme « socialisme scientifique » aux socialismes utopiques des théoriciens qui les précédaient. Si les sciences humaines ne sauraient être des sciences exactes, pour la bonne raison que les phénomènes qu'elles traitent ne sont pas répétitifs mais en constant développement et mutation, elles sont cependant sciences par leurs méthodes d'ap-

proche des phénomènes « actuels ». Aucun marxiste véritable n'a jamais pris l'apport scientifique de Marx et Engels comme un absolu que n'ont ni la physique de Newton ni la chimie de Lavoisier. Ce caractère scientifique tient essentiellement dans leur théorie matérialiste de l'histoire et dans leur analyse de l'économie capitaliste et, en particulier, des contradictions mortelles qui apparaissent dans son développement. Au-delà, les travaux de Marx et Engels relevaient de la première futurologie : scientifique, au sens que cet adjectif prend, non plus du fait de la certitude démontrable des résultats, mais de l'utilisation méthodique des instruments théoriques dégagés.

A la différence de leurs devanciers, Marx et Engels se refusaient à une description de la société future et se limitaient à en fixer les objectifs. Cependant, il est vrai, toute futurologie comporte sa part d'utopie, au sens premier de « royaume de nulle part », en ce que nul projet social ne peut tenir compte des multiples facteurs qui interfèrent dans le réel, ne peut coïncider avec ce que la vie foisonnante en fera. Le seul choix devant l'avenir est donc entre l'abandon aveugle au flux du monde comme il va, ou tentative de le comprendre pour le guider. La première attitude est naturellement celle des dominants pour qui la société doit continuer à être ce qu'elle est et qui, pour cette raison, tendent à la donner pour un ordre naturel, voire divin, et comme diabolique et contre-nature toute tentative d'en contester l'ordre.

Longtemps, l'humanité n'a pas eu de conscience de sa capacité à transformer le monde social, parce qu'elle ne le transformait pratiquement que lentement. Toutefois, dans toutes les sociétés de classes, l'idée d'un paradis perdu s'est imposée aux dominés qui l'ont projeté en avant comme Cité du soleil ou Royaume millénaire à retrouver par leur lutte de classe.

Marx et Engels étaient bien loin de partager le mépris manifesté par leurs épigones et singes à l'égard des vieux utopistes. Ceux qu'ils critiquèrent violemment étaient leurs contemporains qu'ils combattaient parce qu'ils enlisaient la lutte de classe. Ils avaient en revanche le plus grand respect pour ceux qu'ils considéraient comme ayant frayé leur route, entre autres ceux du XVIII^e siècle et le grand Charles Fourier (32). Eux savaient reconnaître que l'utopie, bien loin d'être une fantasmagorie de maniaques, était le tâtonnement progressif vers la réalisation de l'homme.

Il faut donc remettre sur ses pieds le raisonnement à l'envers des contre-utopistes et anti-utopistes qui dénoncent un utopisme dans le marxisme : le marxisme en tant qu'il est aussi une théorie de la nécessaire révolution sociale n'est pas une utopie, ce sont les utopies qui étaient des ébauches de plans sociaux à potentiel révolutionnaire.

Méprisée avec le notable renfort des anti-marxistes que sont les pseudo-marxistes stalinien, l'utopie, au contraire, a été relevée dans sa dignité par un des plus grands marxistes du siècle, Ernst Bloch, surtout en sa somme, *le Principe espérance* (33).

Oui, en dernier ressort, le marxisme comporte aussi une *dimension* utopique, au sens blochien, positif, en cela que sans *polarisation* utopique, l'humanité serait vouée au désespoir et à l'abandon au cours des sociétés actuelles d'exploitation de l'homme par l'homme, de robotisation, de répression

sexuelle, de drogue, d'infantilisation, de torture et de massacres, celle que *le Meilleur des mondes* regarde à la loupe, celle que *1984* montre à l'horizon comme un mirage négatif.

L'utopie se réalisera, hélas ! disait Huxley, ne songeant sans doute qu'aux pauvretés qui limitaient toutes celles du passé. Nous répliquons : l'utopie se réalisera, heureusement ! Car l'utopie ne cesse de s'enrichir au rythme de la marche de l'humanité, et de se corriger contre ses caricatures concrètes, jusqu'à se fondre en un réel monde enfin humain.

1. Simon Leys, *Orwell, ou l'Horreur de la politique*, Hermann, édit. Ce titre se réfère à un mot d'Orwell qu'il cite, p. 59 de son livre. Il n'en n'est pas moins une petite « trahison » d'Orwell dont l'œuvre est entièrement baignée de politique, au meilleur sens de ce sens. La politique dont Orwell avait horreur, c'était la politique au sens péjoratif du mot, la politique politicienne, non pas la lutte pour l'homme, contre son exploitation, son mépris. Orwell était un politique au sens où les révolutionnaires authentiques le sont. Il n'a rien d'un homme au-dessus de la politique.

2. Cité par S. Leys, p. 65, *op. cit.*

3. In *Magazine littéraire*, n° 202, déc. 83, l'article de Jean Pluyène, « Mort d'Orwell : RAS » consacré à « Comment la presse française a-t-elle traité, en 1950, la mort d'Orwell et la publication de *1984* chez Gallimard ? ». Un dépouillement édifiant de *l'Humanité*, des *Lettres françaises*, du *Figaro* et du *Monde*.

4. Cf. Bernard Crick, *George Orwell, une vie*, éd. Balland, et coll. Points-Le Seuil. C'est la meilleure biographie d'Orwell. Cf. p. 482.

5. *Op. cit.*, p. 55.

6. *Op. cit.*, p. 70.

7. S. Leys, à ce propos, cite le mot de Chesterton : « Il est juste d'exagérer ce qui est juste », p. 20.

8. B. Crick, de la page 481 à la page 487.

9. B. Crick, *op. cit.*, pp. 94 et 104 en particulier.

10. Cf. note n°1, et B. Crick, p. 353, citant Connolly : « Orwell était un animal politique. Il réduisait tout à la politique », etc.

11. Cf. Crick, en part. p. 275 sur la faiblesse des connaissances d'Orwell en fait de marxisme.

12. Cf. *Hommage à la Catalogne*, éd. Champ libre.

13. *1984*, coll. Folio, pp. 302 et 303.

14. Cf. Crick, pp. 403-404 et 434.

15. *Op. cit.* en part. p. 472.

16. Cf. *Hommage à la Catalogne*, et Crick, pp. 282 et suiv., p. 328.

17. Cf. Trotsky, *Oeuvres*, t. 14, en part. p. 373 et suiv. « Le Bureau de Londres au secours des impostures staliniennes (une fois de plus sur Fenner Brockway). »

18. *Hommage à la Catalogne*, Appendices I et II, et Crick, en part. pp. 314 et 315.

19. György Dalos, *1985, un récit historique*, Voix-La Découverte-Maspero.

20. S. Leys, pp. 55 et 56, d'après M. Heller et A. Nekrich, *l'Utopie au pouvoir*, Paris 1982, et C. Milosz, *The Captive Mind*, Penguin, 1982.

21. Andreï Amalrik, *l'Union soviétique survivra-t-elle en 1984 ?* Nouvelle édition le Livre de poche, série Pluriel, 1977.

22. R. Medvedev, *De la démocratie socialiste*, Grasset éd.

23. Michael Voslensky, *la Nomenklatura*, le Livre de poche.

24. Amalrik explique en note qu'il doit au peintre et sculpteur E.I. Neizvestnyi cette notion de la « démonologie chez les apparatchiki ».

25. *Op. cit.*, pp. 176 et 177.

26. Amalrik insiste énormément sur la prépondérance croissante des militaires au sein de la bureaucratie.

27. Sade, *Aline et Valcour*, roman qui contient en même temps une utopie et une contre-utopie. Ce roman paraît en pleine Révolution française, mais cela ne nous semble pas infirmer notre théorie des rapports des utopies à la révolution en raison de la manière très particulière dont Sade se situe par rapport à la révolution en cours.

28. *Le Talon de fer* a été réédité en 10/18. Parmi les dates qui parsèment ce roman, relevons que 1984 est celle choisie par London pour la fin de la construction de la métropole oligarchique d'Asgard, construite en cinquante-deux ans par une armée d'un demi-million de serfs.

29. Cette lettre est reproduite dans *le Talon de fer*, pp. 20 à 26 ; elle figure dans les *Oeuvres* de Trotsky, t. 15, pp. 183 à 186 et dans *Littérature et Révolution*.

30. Ce roman n'a pas été réédité depuis longtemps, nous n'avons pas pu le retrouver et nous le citons ici de mémoire.

31. *Le Meilleur des mondes* et *le Retour au meilleur des mondes*, éd. Plon.

31 bis. E. Zamyatine, *Nous autres*, éd. Gallimard, réédité en 1971, avec une préface de J. Semprun, et, récemment dans la collection L'imaginaire. Cf. notre article dans la revue *Quatrième Internationale*, n° 50 de juillet 1971.

32. Friedrich Engels et Karl Marx, *Utopisme et communautés de l'avenir* et *les Utopistes*, textes rassemblés (dont de nombreux inédits en français) par Roger Dangeville, Petite collection Maspero.

33. E. Bloch, *le Principe espérance*, éd. Gallimard, 2 vol. parus.

Rectificatif

Dans mon article « Stendhal et Kafka », n° 24 de décembre 1983 de *Critique communiste*, j'ai cité le livre de Fernand Rude, *Stendhal et la pensée sociale de son temps*, comme n'ayant « malheureusement pas été réédité en cette année Stendhal ». Un lecteur me signale que ce livre a fait l'objet d'une réédition par un petit éditeur, Gérard Monfort, *Saint-Pierre de Salerne*, 27800 Brionne, dans sa collection « Imago Mundi », au prix de 118 francs. C'est une courageuse initiative qui valait d'être signalée.

Annexe

Quand il n'est pas un récit d'aventures fantastiques, le roman d'anticipation est une satire sociale. *1984*, de George Orwell, est une satire féroce, profonde et lucide. C'est aussi l'œuvre d'un compatriote de Wells qu'elle rappelle par son intensité dramatique et son cheminement d'un pessimisme implacable. Mais le pessimisme n'est pas ici un moyen d'émotion littéraire.

Nulle époque plus que la nôtre n'a donné autant d'œuvres noires dont le désespoir n'est pas gratuit mais le résultat d'élan brisés. *1984* pourrait s'intituler *la Fin de l'espoir*, comme le livre espagnol dont nous rendions compte la quinzaine dernière. C'est que le miroir de l'humanité qu'est la littérature nous renvoie aujourd'hui les images des défaits d'hier. Orwell a vécu l'écrasement de la révolution espagnole, et sa mort, il y a un an, a été celle d'un vaincu. Son pessimisme, c'est celui des hommes qui, en combattant pour la victoire du socialisme, ont rencontré devant eux un obstacle imprévu, gigantesque et monstrueux : la bureaucratisation de l'Etat et du mouvement ouvrier, l'invraisemblable transmutation, opérée sous les yeux même d'une génération de la révolution en contre-révolution. Le plus grand drame de notre époque est là.

Beaucoup d'étrangers à la cause ouvrière ont traité le problème de l'extérieur en ennemis de toujours ou en renégats. Orwell n'est pas de ceux-là. Son livre n'est pas une désertion mais un prolongement du combat : il est la limite de son pessimisme. Il prend le problème à bras-le-corps, et si son roman frappe sans pitié, c'est qu'il sait le monstre vivace et qu'il faut non pas cultiver l'espoir de le dompter, mais le détruire, cellule par cellule. Si les travailleurs ne surmontent pas, à chaque instant de leur combat, la bureaucratisation pourrissante, la variante « barbarie » du dilemme qui y oppose le socialisme, ne se réalisera-t-elle pas par cette voie ? *1984*, c'est un microscope qui grossit les dangers pour permettre de les combattre.

Le héros, Winston Smith, est un homme quelconque, d'âge moyen, ni beau ni laid, et qui souffre d'un ulcère variqueux au-dessus de la cheville. Mais c'est un homme, le dernier peut-être, comme sa compagne Julia est peut-être la dernière femme. Leur humanité est en révolte contre le nouveau monde en marche vers l'idéal sans pensée de la termitière. « S'il y a un espoir, écrit Winston dans son journal, il est chez les prolétaires », mais le slogan du « parti » dit : « Les prolétaires, comme les animaux, sont libres », libres de cette liberté qu'un autre slogan affirme être l'esclavage. Le « parti », ce n'est plus l'avant-garde de la classe ouvrière, il lui est complètement étranger, et il est double : parti intérieur séparé par un fossé de classe du parti extérieur auquel appartiennent Winston et Julia. Orwell, qui n'a pas de préoccupations de sociologue, met en gros plan un trait de la bureaucratie telle qu'elle existe en URSS et qui révèle à lui seul qu'il ne s'agit pas là d'une classe bien assise sur sa propre nécessité historique : la vie terrorisée des bureaucrates que les privilèges ne peuvent rendre inoffensifs parce que le régime dont ils sont les

pilliers tente de renverser le cours de l'histoire. Le romancier, pour rendre plus sensible l'horreur de la tyrannie policière, a imaginé le télécran, qui émet la propagande télévisée et capte en même temps les gestes et jusqu'aux murmures dans le champ de son obsédante omniprésence.

Toutes les autres monstruosité bureaucratiques que nous avons vu naître et industrialiser avec stupeur, mais que nous risquons d'accepter, comme la Julia du livre, parce qu'on s'habitue à tout, Orwell, avec ses moyens de romancier, nous en révèle le sens. En *1984*, la littérature est faite à la machine ; la falsification de l'histoire, scientifiquement organisée, annule le passé qui condamnerait le présent ; le plus grand des crimes est la pensée hétérodoxe et, par conséquent, l'espionnage est le premier devoir enseigné aux enfants. Tout le livre est, en fin de compte, l'histoire d'une sadique provocation qui mène les héros à la déchéance totale. La logique de cet enfer, reflux du développement humain en deçà de la préhistoire, veut qu'il soit antinaturel. Et c'est pourquoi l'amour de Julia et de Winson apparaît, dans la fraîcheur de sa rareté, émouvant, parce que traqué, parce qu'il est un crime.

Le climat de *1984* est étouffant. L'atmosphère est obtenue pourtant par le dépouillement de phénomènes trop familiers. On ne peut pas ne pas croire possible la terrible scène du meeting où l'orateur, prévenu au milieu de son discours du renversement des alliances, poursuit en ne changeant que le nom du pays voué à la haine nationale sans que vacille l'enthousiasme organisé de la foule. Orwell s'est penché avec attention sur les phénomènes de la duplicité de pensée (de la *doublepensée* en novlangue) et son explication de la psychologie d'un O'Brien va plus loin qu'à une portée de roman. Nous connaissons déjà le principe du novlangue, dont le mot clef est *noirblanc* et dont le vocable *canelangue* est injure à l'adversaire et louange au fidèle.

La faiblesse de *1984* est dans sa partie pseudo-théorique, les chapitres du livre de Goldstein (spectre de Trotsky), qui alourdissent l'ouvrage des redites de ce que l'action montre suffisamment et mieux. C'est peut-être aussi que, là, l'auteur trébuche en voulant dépasser son rôle de moraliste. Pour écrire *1984*, il lui a fallu y croire plus qu'un peu. Orwell s'est laissé entraîner par sa démonstration romanesque. Un grain d'esprit prophétique irrite par l'assurance solennelle plutôt risible du genre. Le réalisme de l'Océania, il faut y songer en fermant le livre, est celui de l'île de Lilliput. Mais le livre a le souffle ardent, et l'on pourrait se prendre à son mirage. Un bon livre, comme une bonne épée, peut avoir deux tranchants : pour ne pas s'y blesser, il suffit de s'en bien servir.

(Article paru dans *l'Unité*, n° 11 du 24 décembre 1950, sous la signature pseudonyme de Pierre Géraume.)

I SAAC DEUTSCHER est une figure éminente du mouvement ouvrier. Militant communiste en Pologne sous la dictature de Pilsudsky, dirigeant à Varsovie d'une organisation ouvrière liée à l'Opposition de gauche internationale, il s'opposera pourtant à la création de la Quatrième Internationale en 1938. Il considérait en effet sa proclamation comme une erreur.

Etabli à Londres, journaliste et écrivain, il est l'auteur d'un *Staline* et surtout d'une extraordinaire biographie de Trotsky en trois gros livres, le *Prophète armé*, le *Prophète désarmé*, le *Prophète hors la loi* (réédité en six volumes, 10/18). Le mouvement ouvrier et notre courant en particulier lui sont redevables de cette œuvre historique monumentale, en dépit du fait que son désaccord avec l'activité de Trotsky dans ses dernières années nuise à l'objectivité du dernier ouvrage.

Isaac Deutscher préparait un travail d'égale ambition, une biographie de Lénine, quand la mort le frappa subitement en 1967.

L'article sur Orwell que nous avons traduit et reproduit ci-dessous fut écrit en 1954 et publié l'année suivante dans un livre intitulé *Heretics and renegades* (*Hérétiques et renégats*). Le parti pris par Isaac Deutscher n'est certes pas compréhensible hors du climat de guerre froide qui dominait alors, mais il renvoie également à une conception de l'auteur, perceptible notamment dans son *Staline*, selon laquelle la dictature bureaucratique en URSS constituait d'une certaine façon un passage inévitable.

Isaac DEUTSCHER

«1984»,
le mysticisme de la cruauté



EU

de romans écrits par la génération à laquelle appartient Orwell ont été aussi

populaires que *1984*. Peu, s'il y en eut, ont eu le même impact politique. Le titre du livre d'Orwell est devenu un slogan politique. Les termes utilisés par lui comme *novlangue*, *ancilangue*, *contrôle du passé*, *Big Brother*, *Ministère de la vérité*, *police de la pensée*, *crimepensée*, *doublepensée*, *semaine de la Haine*, etc. sont entrés dans le vocabulaire politique ; on les retrouve dans de multiples articles et discours dénonçant la Russie et le communisme. Des deux côtés de l'Atlantique, la télévision, le cinéma ont familiarisé des millions de spectateurs avec le visage menaçant de Big Brother, avec le cauchemar de l'Océania, supposée être communiste. Le roman a été utilisé comme une sorte de super-arme idéologique dans la guerre froide. La peur instinctive du communisme, qui a submergé l'Ouest après la Seconde Guerre mondiale, a été reflétée et concentrée dans *1984* comme dans aucun autre roman ou document.

La guerre froide a créé une « demande sociale » pour de telles armes idéologiques, comme elle a créé une demande de super-armes au sens propre. Mais les super-armes sont les résultats sans tricherie de la technologie : il n'y a pas d'écart entre leur utilisation éventuelle et les intentions de ceux qui les ont produites. Ce sont des moyens pour répandre la mort ou tout au moins pour semer la terreur d'une destruction absolue. En revanche, un livre comme *1984* peut être utilisé indépendamment des intentions de son auteur. Des épisodes peuvent être sortis de leur contexte ; d'autres, qui ne correspondent pas à l'objectif qui est censé être celui du livre, sont ignorés, voire virtuellement supprimés. Il n'est pas besoin qu'un roman comme *1984* soit un chef-d'œuvre littéraire, ni même un travail important, original, pour qu'il puisse avoir un impact. En fait, un travail d'une importance littéraire est généralement trop riche dans sa complexité, trop subtil dans sa pensée et dans sa forme pour pouvoir faire l'objet d'une exploitation accessoire. D'une manière générale ses symboles ne sont pas facilement transformables en épouvantails, ni ses idées en slogans. Les mots d'un grand poète entrent dans le vocabulaire politique par un lent processus, presque imperceptible, par un mouvement d'infiltration, et non par une franche incursion. Les chefs-d'œuvre littéraires influencent la pensée politique en la fertilisant, en l'enrichissant de l'intérieur, pas par effraction.

1984 est le fruit d'une imagination intense et concentrée, mais en même temps limitée et motivée par la peur. Un critique hostile l'a condamné comme étant un « comique politique de l'horreur ». C'est injuste : il y a dans le roman d'Orwell des passages où la pensée et les sentiments s'élèvent bien au-dessus de ce niveau. Mais il est vrai que le symbolisme de *1984* est grossier, et que la figure la plus importante, Big Brother, a l'air d'un fantôme sorti d'un conte d'enfants, sans valeur artistique. Il est vrai que l'histoire se déroule comme une intrigue de film de science-

fiction de qualité médiocre, où l'horreur succède mécaniquement à l'horreur, si bien qu'à la fin les idées les plus subtiles d'Orwell, la pitié qu'il a pour ses personnages, sa satire de la société, n'arrivent pas à atteindre le lecteur. *1984* ne semble pas justifier la caractérisation d'Orwell comme un Swift moderne, ce qui pourrait paraître justifié avec son roman *la Ferme des animaux*. Orwell n'a ni la richesse et la subtilité de pensée, ni le détachement philosophique du grand satiriste. Il a une imagination féroce, pénétrante, mais elle manque de profondeur, de souplesse et d'originalité.

Cette absence d'originalité apparaît dans le fait qu'Orwell a emprunté l'idée de *1984*, celle du complot, les principaux personnages, les symboles, l'ensemble de l'atmosphère, à un écrivain russe resté presque inconnu à l'Ouest. Il s'agit d'Eugène Zamiatine, et le titre de son livre dont Orwell s'est inspiré est *Nous autres*. Comme *1984*, *Nous autres* est une « anti-utopie », une vision cauchemardesque des temps à venir et un cri de Cassandra. Le travail d'Orwell est une variation à la mode anglaise, sur le thème de Zamiatine ; et c'est peut-être seulement la minutie de l'approche anglaise d'Orwell qui donne à son livre son originalité.

Il n'est pas inutile de dire quelques mots de Zamiatine car il y a des points de ressemblance entre les deux écrivains. Zamiatine est de la génération précédente : il est né en 1884 et est mort en 1937. Ses premiers écrits, à l'instar d'Orwell, étaient des descriptions réalistes des couches défavorisées de la petite bourgeoisie. La révolution de 1905 a joué à peu près le même rôle dans sa vie que la guerre civile espagnole dans celle d'Orwell. Il a participé au mouvement révolutionnaire, fut membre du Parti social-démocrate russe (qui rassemblait encore bolcheviks et mencheviks) et fut persécuté par la police tsariste. A l'aube de la révolution, il fut pris d'un « pessimisme cosmique » et rompit avec le parti socialiste, ce qu'Orwell, à cet égard moins cohérent, et d'une loyauté languissante au socialisme jusqu'au bout, ne fit pas. En 1917, Zamiatine voit la révolution d'un œil froid et désillusionné, convaincu que rien de bon ne pouvait en sortir. Il fait un séjour en prison, puis est autorisé par le gouvernement bolchevique à émigrer et c'est à Paris, au début des années vingt, qu'il écrit *Nous autres*.

Dire qu'Orwell a emprunté les principaux éléments de son roman à Zamiatine n'est pas une conjecture de critique recherchant les influences littéraires. Orwell connaissait le roman de Zamiatine et était fasciné. Il en fit la critique dans le journal socialiste de gauche *Tribune*, dont il dirigeait la rubrique littéraire, le 4 janvier 1946, juste après avoir publié *la Ferme des animaux* et avant de se mettre à la rédaction de *1984*. Cet article est remarquable, non pas comme pièce à conviction fournie par Orwell lui-même sur les origines de *1984*, mais comme com-

mentaire sur les idées essentielles qu'on trouve dans *Nous autres* et dans *1984*.

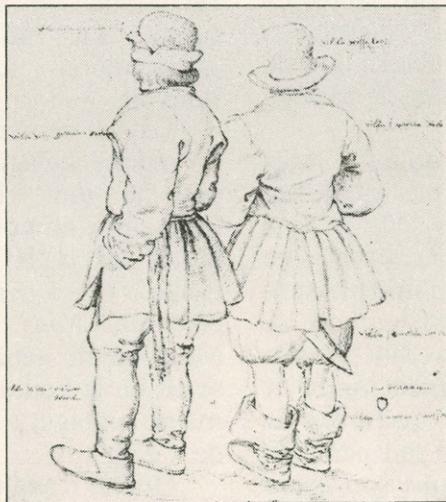
Il écrit d'abord avoir cherché en vain pendant des années le roman de Zamyatine avant de le trouver finalement dans une édition française. Il exprime sa surprise de sa non-édition en Angleterre, même si une édition est parue aux USA, sans susciter d'intérêt. « Autant que je peux en juger, poursuit-il, ce n'est pas un livre de premier plan, mais c'est un livre original et il est étonnant qu'aucun éditeur anglais n'ait été motivé. » (Il conclut avec ces mots : « C'est un livre qu'il faut se procurer dès qu'il paraîtra en Angleterre. »)

Orwell note que *le Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley « a été sans doute partiellement inspiré » du roman de Zamyatine et s'étonne que « personne n'en ait fait la remarque ». Le livre de Zamyatine est, selon lui, bien supérieur et « plus proche de notre situation actuelle » que celui de Huxley. Il traite « de

font penser aux « prolétaires ». Dans la société décrite par Zamyatine, comme dans *1984*, l'amour est interdit : l'activité sexuelle est strictement rationnée et n'est autorisée que comme un acte sans émotion. « L'ensemble de l'Etat est dirigé par une personne appelée le Bienfaiteur », prototype évident de Big Brother.

« Le principe directeur de l'Etat est que bonheur et liberté sont inconciliables. L'Etat a établi le bonheur des hommes en supprimant la liberté. » Orwell décrit le personnage principal du livre de Zamyatine comme une sorte de « Billy Brown londonien, utopiste (...) constamment horrifié par les pulsions ataviques qui s'emparent de lui. » Dans son propre roman l'utopiste Billy Brown prendra les formes de Winston Smith, qui a les mêmes problèmes.

Le motif principal du complot raconté par Orwell est emprunté de la même manière à l'écrivain russe. Voilà ce qu'en dit Orwell : « En dépit de l'éducation



Pieter Bruegel. *Deux bourgeois*. Bruxelles.

la révolte de l'esprit humain contre un monde insensible, mécanisé et rationalisé ».

« Insensible » n'est pas le bon qualificatif : dans la vision de Zamyatine, le monde est plein d'horreurs, comme dans *1984*. Orwell lui-même dans son article dresse la liste de toutes ces horreurs, si bien qu'on croit lire un synopsis de *1984*. Les membres de la société décrite par Zamyatine, dit Orwell, « ont perdu à tel point toute individualité, qu'ils ne sont plus connus que par un numéro. Ils vivent dans les maisons de verre... ce qui permet à la police politique, les « gardiens » de surveiller plus facilement. Ils portent tous des uniformes semblables, et on ne fait référence à un être humain que comme à « un numéro » ou un « unif » (uniforme) ». Orwell remarque, entre parenthèses, que Zamyatine a écrit avant « l'invention de la télévision ». Dans *1984*, ce raffinement technologique est introduit, tout comme les hélicoptères qui permettent à la police de superviser les habitations des citoyens d'Océania. Les « unifs »

et de la vigilance des gardiens, les instincts humains primitifs sont toujours là. » Le personnage principal de Zamyatine « tombe amoureux [ce qui est évidemment un crime] d'une certaine I-330 », exactement comme Winston Smith commet le crime de tomber amoureux de Julia. Chez Zamyatine comme chez Orwell, cette histoire d'amour s'intrique à la participation du héros à « un mouvement clandestin de résistance ». Les rebelles de Zamyatine « en plus de comploter le renversement de l'Etat, une fois les rideaux baissés, s'adonnent à leurs vices : fumer, boire ». Winston Smith et Julia boivent « du vrai café avec du vrai sucre », dans une cachette au-dessus du magasin de M. Charrington. Dans les deux romans, le crime et la conspiration sont évidemment découverts, par les « gardiens » dans un cas, par la police de la pensée dans l'autre, et dans les deux cas le héros « est finalement sauvé des conséquences de sa propre folie ».

Chez Orwell, comme chez Zamyatine, les rebelles

sont libérés de leurs pulsions ataviques par des soins médicaux et par la torture, pour qu'ils se mettent à aimer le Bienfaiteur (ou Big Brother). Dans le roman de Zamyatine, « le pouvoir annonce qu'il a découvert la cause des désordres récents : certains humains souffrent d'une maladie particulière, l'imagination. Le centre nerveux à l'origine de l'imagination a été localisé et peut être traité par des rayons X. D-503 subit le traitement, qui lui permet de remplir son devoir : trahir ses associés à la police ». Dans les deux romans l'acte de confession et la trahison de la femme aimée sont des chocs curatifs. Orwell cite la scène de torture suivante de Zamyatine :

« Elle me regarda, les mains crispées sur les bras du fauteuil, jusqu'à ce que ses yeux se ferment complètement. Ils la tirèrent de là et la ranimèrent au moyen d'une décharge électrique, avant de la remettre sous la cloche. L'opération fut répétée trois fois de suite, mais elle ne prononça pas un mot. »

Dans les scènes de torture décrites par Orwell, les « décharges électriques », les « bras du fauteuil » reviennent à plusieurs reprises. Mais il se montre plus intense, plus sado-masochiste, dans sa description de la cruauté et de la souffrance, comme dans le passage suivant :

« Sans aucun avertissement qu'un léger mouvement de la main d'O. Brien, une vague de douleur envahit le corps de Winston. C'était une souffrance effrayante parce qu'il ne pouvait voir ce qui lui arrivait et il avait l'impression qu'une blessure mortelle lui était infligée. Il ne savait si la chose se passait réellement ou si l'effet était produit électriquement. Mais son corps était violemment tordu et déformé, ses articulations lentement déchirées et séparées. Bien que la souffrance lui eût fait perler la sueur au front, le pire était la crainte que son épine dorsale ne se casse. Il serra les dents et respira profondément par le nez, en essayant de rester silencieux aussi longtemps que possible. »

Cette liste des emprunts n'est pas exhaustive, et il faut maintenant se pencher sur l'intrigue des deux romans pour en dégager les principales idées.

Reprenant sa comparaison entre Zamyatine et Huxley, Orwell écrit : « C'est cette appréhension intuitive du côté irrationnel du totalitarisme — sacrifice humain, cruauté comme fin en soi, culte du dirigeant ayant des attributs divins — qui fait la supériorité de Zamyatine sur Huxley. » Et c'est en cela, pouvons-nous ajouter, qu'il est un modèle pour Orwell.

Critiquant Huxley, Orwell écrit ne pas arriver à comprendre pourquoi la société décrite dans *le Meilleur des mondes* est aussi rigide et stratifiée de manière aussi élaborée : « L'objectif n'est pas l'exploitation économique... *Le pouvoir ne repose pas sur la faim, le sadisme, la violence sans limite.* Ceux d'en haut n'ont aucune raison importante de rester à leur place et bien que chacun soit heureux dans cet univers clos, la vie est devenue si monotone qu'il est

difficile de croire qu'une telle société puisse se perpétuer. » (C'est moi qui souligne. I. D.). Au contraire, la société anti-utopique de Zamyatine peut durer, selon Orwell, parce que sa raison suprême d'agir, la raison de sa stratification sociale, ne relèvent pas de l'exploitation économique, devenue inutile, mais « le pouvoir repose sur la faim, le sadisme, la violence » pratiqués par ceux qui sont au sommet. Il est facile de reconnaître là le leitmotiv de 1984.

En Océania, le développement technologique a atteint un tel niveau que la société eut pu satisfaire les besoins matériels et établir l'égalité. Mais inégalité et pauvreté sont maintenus pour préserver la toute puissance de Big Brother. Dans le passé, dit Orwell, la dictature maintenait l'inégalité, désormais c'est l'inégalité qui préserve la dictature. Mais quel est son but ? « Le parti exerce le pouvoir dans son propre intérêt... Le pouvoir n'est pas un moyen mais une fin. On n'établit pas une dictature pour sauvegarder une révolution ; on fait une révolution pour établir la dictature. La raison de la persécution, c'est la persécution... La raison du pouvoir, c'est le pouvoir. »

Orwell se demande si Zamyatine « a voulu faire du régime soviétique le sujet de sa satire ». Il n'en est pas du tout certain : « Il ne semble pas que Zamyatine ait voulu décrire un pays particulier, mais plutôt les traits généraux de la civilisation industrielle... Il est évident que *Nous autres* est fortement passéiste. *Nous autres* est en effet l'étude de la Machine, du génie que l'homme a étourdiment laissé sortir de la bouteille et qui refuse d'y retourner. » La même ambiguïté existe sur les intentions de l'auteur de 1984.

Orwell avait raison en ce qui concerne Zamyatine. Bien que celui-ci fut opposé au régime soviétique, ce n'est pas lui en particulier, ou principalement, dont il fait la satire. Comme Orwell le remarque, à juste raison, l'Union soviétique à ses débuts avait peu de traits communs avec l'Etat de l'anti-utopie de Zamyatine. L'inclinaison passéiste de l'auteur s'inscrit dans une tradition russe, slavophile, hostile à la bourgeoisie occidentale, faisant l'apologie du moujik et de la vieille Russie patriarcale, avec Tolstoï et Dostoïevsky. Même comme émigré, Zamyatine avait perdu ses illusions sur l'Ouest, à la manière caractéristique des Russes. A un moment il semble même s'être à moitié réconcilié avec le régime soviétique quand celui-ci eut produit son Bienfaiteur en la personne de Staline. Et s'il a dirigé sa satire contre le bolchevisme, c'est parce que celui-ci voulait remplacer la vieille Russie primitive par une société moderne, mécanisée. Il est assez curieux de constater qu'il place son histoire en l'an 2 600 et semble dire ainsi aux bolcheviks : voilà ce qu'il adviendra de la Russie si vous réussissez à fonder votre régime sur l'arrière-fond technologique occidental. Chez

Zamyatine comme chez d'autres intellectuels russes désillusionnés par rapport au socialisme, les modes de pensée et le désir de vie passésistes sont habituels et ce passésisme est très fortement vivant en Russie même.

Chez Orwell il n'y avait pas et ne pouvait y avoir une telle nostalgie sincère de la société préindustrielle. Le passésisme ne fait pas partie de son expérience, de ses références, si l'on excepte un voyage qui le fascine en Birmanie. Mais il était terrifié devant l'utilisation possible de la technologie par des hommes déterminés à se soumettre la société ; c'est ainsi que lui aussi en est venu à se questionner et à faire la satire des « buts de la civilisation industrielle ».

Bien que son propre livre soit plus clairement dirigé contre la Russie soviétique, Orwell voyait des éléments de l'Océania dans l'Angleterre où il vivait, sans parler des USA. En fait, la société de *1984* symbolise tout ce qu'il haïssait, ne pouvait supporter dans son propre environnement : la monotonie et l'ennui

décrire, s'il avait voulu parler du stalinisme. Ses « prolétaires » végètent : « Travail pénible, querelles sans intérêt, cinéma, jeux de hasard... constituent tout leur horizon. » Comme la presse à scandale et les films pornographiques, les jeux de hasard ne font pas partie de l'univers russe. Le ministère de la Vérité est une caricature transparente du ministère de l'Information anglais des temps de guerre. Le caractère monstrueux de la vision d'Orwell, comme tous les cauchemars, a plusieurs facettes, possède une multitude de traits familiers et d'autres inconnus. L'originalité et le talent de l'auteur sont évidents dans le caractère domestique de sa critique. Mais dans la vogue qu'a connue ce livre, c'est cet aspect-là qui a été le plus oublié.

1984 traduit une désillusion pas seulement d'avec le stalinisme, mais aussi d'avec toutes les formes du socialisme. C'est un cri venant d'un abîme de désespoir. Pourquoi Orwell était-il dans cette situation ?



Pieter Bruegel. *Le Pays de cocagne* (détail). Monaco.

des banlieues industrielles anglaises, « l'immonde, le sale, le puant », la laideur qu'il a essayé de décrire avec son style naturaliste, répétitif, oppressif ; le rationnement alimentaire et les contrôles gouvernementaux qu'il a connus dans la Grande-Bretagne en guerre ; les « journaux immondes qui ne parlent que de sport, de crimes, d'astrologie, de nouvelles sensationnelles à cinq sous, de films pornographiques », etc.

Orwell savait très bien que de tels journaux n'existaient pas en URSS, et que les défauts de la presse stalinienne étaient tout différents. Le novlangue est moins une satire de la langue de bois stalinienne que du jargon journalistique anglo-américain qu'il détestait, mais avec lequel son travail de journaliste l'avait familiarisé. Il est aisé de voir les traits du parti, décrit dans *1984*, qui sont une satire du Parti travailliste, et non pas du PC soviétique. Big Brother et ses partisans n'essaient pas d'endoctriner la classe ouvrière, ce qu'Orwell n'aurait pas manqué de

C'est sans aucun doute le spectacle des grandes purges staliniennes de 1936-1938 et leurs répercussions qu'il a connues en Catalogne. Comme homme tout de sensibilité et d'intégrité, il ne pouvait réagir qu'avec colère et horreur. Sa conscience ne pouvait être apaisée par les justifications staliniennes et les sophismes qui suffisaient parfaitement à un Koestler, écrivain de grand talent, très sophistiqué, mais ne possédant pas la même résolution morale. Les sophismes et arguments staliniens étaient à la fois au-dessus et en dessous du niveau de raisonnement d'Orwell. Ils étaient au-dessus et en dessous du sens commun et de l'empirisme borné de Billy Brown de Londres, avec qui Orwell s'identifiait dans ses moments les plus révoltés, les plus révolutionnaires. Il était secoué, choqué, outragé dans ses convictions. Orwell n'a jamais appartenu au PC, mais comme membre du POUM, organisation semi-trotskyiste, il avait indépendamment de toutes ses réserves une certaine communauté d'objectifs et une certaine solidarité,

assumées tacitement, avec le régime soviétique, quelles que soient ses vicissitudes et transformations, qui pouvaient lui paraître obscures et même exotiques.

Les purges et leurs répercussions en Espagne n'ont pas seulement détruit cette communauté. Il n'a pas seulement vu soudainement un fossé s'ouvrir entre staliniens et antistaliniens dans l'Espagne républicaine en guerre. Il vit tout cela recouvert par « le côté irrationnel du totalitarisme — le sacrifice humain, la cruauté comme fin en soi, le culte du leader » et il vit aussi « le parfum des anciennes civilisations esclavagistes » couvrant la société contemporaine.

Comme la plupart des socialistes britanniques, Orwell n'a jamais été marxiste. Le matérialisme dialectique est toujours resté obscur pour lui. D'instinct plus que de raison, il était un ferme rationaliste. La distinction entre rationalisme et marxisme est importante. Contrairement à une illusion largement répandue dans les pays anglo-saxons, le marxisme n'est pas du tout un rationalisme : il ne prétend pas que les hommes soient, en règle générale, guidés par des raisons rationnelles et qu'ils puissent être amenés au socialisme par la raison. Marx lui-même commence *le Capital* par l'examen approfondi, historique et philosophique, des modes de pensée et de comportement « fétichistes » induits par « la production marchande », c'est-à-dire par la dépendance des hommes, de leur travail, à l'égard du marché. La lutte des classes chez Marx est tout sauf un processus rationnel. Cela n'empêche pas les socialistes rationalistes de se prétendre parfois marxistes. Mais le marxisme authentique peut prétendre être mieux à même de comprendre les manifestations irrationnelles dans les affaires humaines, comme les grandes purges staliniennes. Il peut être dérangé ou mortifié par elles, mais il n'est pas atteint dans sa *Weltanschauung*, alors que le rationaliste est perdu et sans espoir quand l'irrationnel de l'existence humaine surgit brutalement. S'il s'accroche à son rationalisme, la réalité le fuit. S'il poursuit cette dernière et tente de l'agripper, il peut dire adieu à son rationalisme.

Orwell tente de saisir la réalité, mais n'arrive pas à distinguer entre conscient et inconscient au sujet de la vie. Il n'a jamais réussi à oublier les purges staliniennes. Directement ou indirectement, elles ont constitué le sujet principal de tous ses écrits après son expérience espagnole. Il s'agit sans doute d'une obsession qui lui fait honneur : elle montre qu'il n'était pas de ces esprits cherchant le confort moral et faisant tout pour oublier un problème dérangeant. Mais fasciné par les purges, son esprit s'embrouille dans l'irrationnel. Il s'est trouvé incapable d'expliquer ce qui s'était passé avec des termes qui lui soient familiers, dans le cadre de l'empirisme ordinaire. Abandonnant le rationalisme, il se réfugie derrière les lunettes noires d'un pessimisme quasi mystique.

On a dit que *1984* était le fruit de l'imagination d'un homme en train de mourir. Il y a quelque chose de vrai dans cette affirmation, même si elle est partielle. C'est dans un souffle de vie vacillant et fiévreux qu'Orwell écrit son livre. En conséquence son imagination créatrice lui imposa, au sens propre, la souffrance des tortures, avec toute leur réalité physique, qui constituait sa vision extraordinaire et d'une intensité lugubre. Il identifia sa propre existence physique avec le corps torturé et affaibli de Winston Smith, auquel il communiqua, et sur lequel il investit, ses propres angoisses mortelles. Il projeta les derniers soubresauts de sa souffrance dans les dernières pages de son dernier livre. Mais l'explication fondamentale de la logique interne des désillusions et du pessimisme d'Orwell ne sont pas à chercher dans l'agonie mortelle de l'écrivain, sinon dans son expérience et dans sa pensée d'homme vivant et dans sa réaction passionnelle à la défaite de son rationalisme.

« Je comprends *comment* mais je ne comprends pas *pourquoi* », tel est le refrain de *1984*. Winston Smith sait comment l'Océania fonctionne, comment marche son mécanisme tyrannique élaboré, mais il ignore sa cause et son but ultimes. Cherchant une réponse, il se tourne vers « le Livre », mystérieux classique de la crimepensée, dont l'auteur serait Emmanuel Goldstein, inspirateur de la conspiration. Mais il n'a lu que les chapitres portant sur le *comment*. La police de la pensée est arrivée chez lui avant qu'il ne commence à lire les chapitres promettant d'expliquer le *pourquoi* ; sa question reste donc sans réponse.

C'est dans cette situation difficile qu'était aussi Orwell. Il recherchait le *pourquoi*, pas tant au sujet de l'Océania, qu'à celui du stalinisme et des grandes purges. Il s'est sans doute tourné vers la réponse de Trotsky : les quelques épisodes biographiques, la physionomie et le nom juif d'Emmanuel Goldstein viennent de Trotsky-Bronstein ; les fragments du « Livre », qui prennent tant de pages de *1984* sont de manière évidente, et pas toujours heureuse, une paraphrase du livre de Trotsky *la Révolution trahie*. Orwell était à la fois impressionné par la grandeur morale de Trotsky et en même temps n'avait pas confiance en lui, doutait de son authenticité. Cette ambivalence se retrouve dans l'attitude de Winston Smith envers Goldstein. Jusqu'à la fin Winston Smith n'est pas convaincu de son existence, et la possibilité existe que « le Livre » ait été écrit par la police de la pensée. La barrière qui séparait la pensée de Trotsky de la sienne, une barrière qu'Orwell ne put jamais faire tomber, s'appelle marxisme et matérialisme dialectique. Il a trouvé dans Trotsky la réponse au comment et non au pourquoi.

Mais Orwell ne pouvait se contenter d'un agnosticisme historique. Il est tout sauf sceptique : plutôt du genre fanatique, déterminé à obtenir une réponse,

rapide et totale, à sa question. Il était désormais méfiant, suspicieux, à la recherche des noirs complots tramés par eux contre Billy Brown de Londres. Eux, c'étaient les nazis, les staliniens mais aussi Churchill, Roosevelt, et finalement tous ceux qui défendaient la raison d'Etat ; au fond Orwell était un anarchiste et, à ses yeux, tout mouvement politique trahissait sa *raison d'être* quand il devenait en position d'avoir une *raison d'Etat*. Analyser un arrière-fond social complexe, débrouiller l'écheveau des raisons politiques, des peurs, des suspicions et discerner l'impact des circonstances sur leur action, était au-dessus de ses forces. Les généralisations sur les forces sociales, les courants sociaux, les faits inévitables de l'Histoire, le faisaient se hérissier de suspicion.

Pourtant sans de telles généralisations, argumentées et utilisées avec prudence, aucune réponse réaliste ne pouvait être donnée à la question qui préoccupait Orwell. Il regardait fixement les arbres,

La société totalitaire est réglée par un sadisme désincarné. Orwell s'imagine qu'il a « transcendé » les concepts de classe sociale et d'intérêt de classe, qui seraient totalement non pertinents. Mais dans le marxisme, l'intérêt d'une classe sociale explique, en dernière instance, les intérêts individuels selon la position sociale des individus, même si l'intérêt de classe n'est pas la simple addition des intérêts individuels. Dans la conception du parti, chez Orwell, le tout et les parties n'ont aucun rapport. Le parti n'est pas un corps social agissant en fonction d'un but ou d'intérêts. C'est l'émanation fantasmagorique de tout ce qui est caché dans la nature humaine. C'est le spectre du mal, métaphysique, fou, triomphant.

Naturellement, Orwell voulait faire de *1984* un avertissement. Mais cet avertissement n'en est plus un parce qu'il est sous-tendu par un désespoir sans bornes. Pour Orwell, le totalitarisme mène l'Histoire à un point de non-retour. Big Brother est invincible :



Pieter Bruegel. Paysan au panier. Vienne.

et même un seul d'entre eux, qui lui cachait toute la forêt. Sa méfiance des généralisations historiques l'a finalement amené à se tourner vers les généralisations les plus vieilles, les plus banales, les plus abstraites, les plus métaphysiques et stériles : leurs conspirations, complots, purges, marchés diplomatiques, n'ont qu'une source et une seule, l'« ambition sadique pour le pouvoir ». C'est ainsi qu'il fit le saut du sens commun rationaliste au mysticisme de la cruauté qui inspire *1984* (1).

Dans son *1984*, la maîtrise des hommes sur les machines a atteint un tel degré que la société pourrait produire en abondance et supprimer l'inégalité. La pauvreté et l'inégalité ne sont maintenues que pour satisfaire les besoins sadiques de Big Brother. Nous ne savons d'ailleurs pas si Big Brother existe vraiment, peut-être n'est-il qu'un mythe. Il est la cruauté collective du parti (pas nécessairement de chacun de ses membres qui peuvent être intelligents et vouloir le bien du peuple) qui tourmente l'Océania.

« Si vous voulez une image du futur, imaginez une botte écrasant un visage — à jamais. » Il a projeté le spectacle des purges staliniennes sur le futur, existant pour toujours, car il était incapable de saisir les événements de manière réaliste dans leur contexte historique complexe. Il est certain que les événements en question étaient hautement « irrationnels » ; mais à les avoir traités de manière irrationnelle, il est devenu comme le psychiatre dont l'esprit, à trop se pencher sur la maladie mentale, se dérange également. *1984* n'est finalement pas tant un avertissement, mais un cri perçant annonçant la venue d'un millénaire noir, le millénaire de la damnation.

Ce cri, amplifié par tous les mass media de notre époque, a effrayé des millions de gens. Mais il ne les a pas aidés à voir plus clairement les issues possibles pour ce monde ; il n'a pas fait avancer leur compréhension. Il a seulement augmenté, amplifié la vague de panique et de haine à travers le monde, et trompé des esprits innocents. *1984* a appris à des

millions de personnes à voir le conflit Est-Ouest comme un conflit entre noir et blanc. Il leur a donné un bouc émissaire monstrueux sur lequel reporter tous les maux qui assaillent l'humanité.

A l'ère atomique, le monde vit avec, suspendu au-dessus de lui, l'horreur de l'apocalypse. C'est pourquoi des millions de gens ont été passionnés par la vision d'apocalypse d'un écrivain. Néanmoins, les monstres à hydrogène de l'apocalypse atomique n'ont pas été lancés sur le monde par Big Brother. Le trait principal de la société contemporaine est qu'elle n'a pas encore adopté un mode de vie, des institutions politiques et sociales correspondant à la prodigieuse avancée des connaissances technologiques. Nous ne savons pas ce qu'a été l'impact des bombes atomiques et à hydrogène sur l'esprit des millions de gens vivant à l'Est, où l'angoisse et la peur peuvent se cacher derrière la façade d'un optimisme officiel un peu

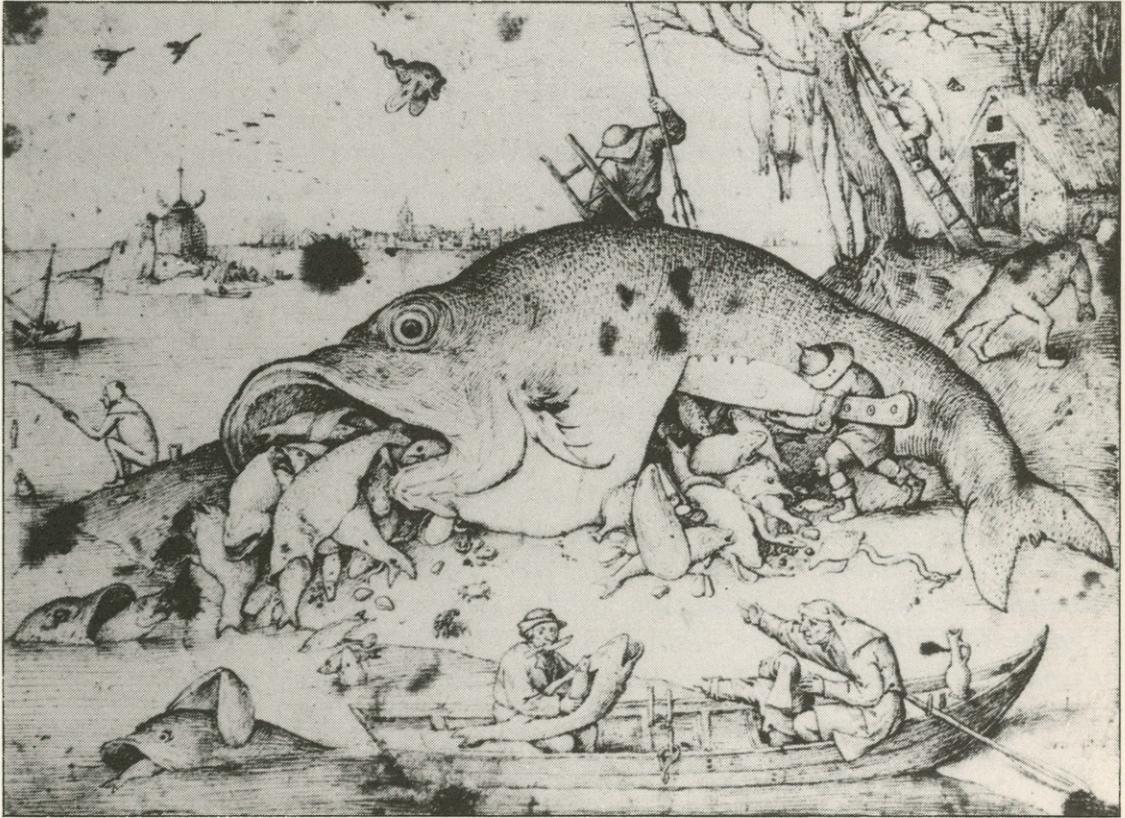
facile (ou peut-être embarrassé?). Mais il serait dangereux de ne pas voir qu'à l'Ouest des millions de gens peuvent être inclinés, à cause de leur angoisse et de leur peur, à fuir leurs responsabilités concernant l'avenir du genre humain et à laisser éclater leur colère et leur désespoir sur le bouc émissaire que le roman d'Orwell a tant fait pour mettre devant leurs yeux.

« Avez-vous lu ce livre ? Il faut le lire, monsieur. Après, vous apprendrez pourquoi il faut lancer une bombe atomique sur les bolchos ! » Avec ces mots, un vendeur de journaux aveuglé et misérable me recommandait 1984 à New York, quelques semaines après la mort d'Orwell.

Pauvre Orwell, pouvait-il imaginer que son propre livre deviendrait un thème aussi important du programme de la semaine de la Haine ?

1. Cette opinion est fondée sur des souvenirs personnels et sur l'analyse des travaux d'Orwell. Pendant la dernière guerre, Orwell semble intéressé par mes commentaires critiques, quoique inhabituels, sur la Russie publiés par *The Economist*, *The Observer*, et *Tribune* (Plus tard nous fûmes tous les deux correspondants de l'*Observer* en Allemagne et avons occasionnellement partagé la même chambre.) Néanmoins il me fallut peu de temps pour comprendre les différences d'approche qu'il y avait entre nous, derrière un accord apparent. Je me rappelle avoir été déconcerté par son entêtement à voir partout des « conspirations », et son raisonnement politique me parut s'assimiler à la sublimation freudienne de la manie de la persécution. Il était par exemple absolument convaincu que Staline, Churchill, Roosevelt complotaient consciemment pour diviser le monde, se le partager pour de bon, afin de le soumet-

tre d'un commun accord (on retrouve l'idée Océania, d'Estasia et d'Eurasia dès cette époque). « Ils ont soif de pouvoir », avait-il l'habitude de répéter. Quand, une fois, je lui fis remarquer que sous l'apparente solidarité des trois grands, on pouvait clairement voir les conflits qui existaient entre eux, surgissant déjà à la surface, Orwell fut si saisi et incrédule qu'il relata cette conversation dans les colonnes de *Tribune*, ajoutant qu'il ne voyait aucun signe d'approche du conflit dont je lui avais parlé. C'était au temps de la conférence de Yalta, ou juste après, et il n'y avait pas besoin d'être grand prophète pour voir ce qui allait se passer. Ce qui m'a surpris chez Orwell c'est son manque de sens historique et de flair psychologique en politique, combiné à sa capacité à saisir finement certains aspects de la politique et à maintenir avec une fermeté incorruptible ses convictions.



Pieter Bruegel. *Les grands poissons mangent les petits poissons*. Vienne.

L A presse hongroise n'a pas ignoré 1984, en cette année 1984, bien que le livre d'Orwell demeure non publié à Budapest. L'écrivain György Dalos, auteur d'un 1985 publié chez Rotbuch en Allemagne fédérale (et disponible en français aux éditions La Découverte), analyse les articles consacrés à Orwell, et le rapport de 1984 à la société bourgeoise contemporaine.

György Dalos vit aujourd'hui à Budapest. Il a connu les condamnations et la prison dans son pays, en 1968 et 1970. Il a participé aux actions de l'opposition hongroise, notamment en faveur de la Charte 77. Bien qu'édité au compte-gouttes, il a pu publier un recueil de textes, officiellement, en 1983.

Sous une forme satirique, le plus souvent brève, György Dalos met en cause un stalinisme « plus ridicule que tragique ». Son humour et sa causticité révèlent le « socialisme réel » comme un théâtre de l'absurde. Traduit de l'allemand par Alain Brossat, l'article que nous reproduisons ci-dessous est paru dans une revue publiée en République fédérale.

György DALOS

«1984» et la Hongrie



EORGE

Orwell a écrit *1984* en 1948. A cette époque une démocratie pluraliste existait

encore en Hongrie. Une année plus tôt s'étaient tenues les dernières élections auxquelles purent prendre part, à l'abri de toute contrainte, les partis politiques. Le Parti communiste y avait obtenu 22 % des voix, non sans recourir, comme on l'a admis depuis, à diverses manipulations.

Après ces élections, l'emploi de la terreur contre l'opposition se renforça ; mais le système politique monolithique ne faisait alors que se dessiner. Dans le camp de la gauche, nombreux étaient ceux qui considéraient cette évolution comme une authentique révolution, un duel entre le progrès et la réaction : c'est la raison pour laquelle les moyens singuliers qui étaient employés dans la lutte pour le pouvoir ne les inquiétaient pas particulièrement. Par la suite, nombre de communistes ont été ébranlés par la façon dont la pratique des procès soviétiques s'est trouvée transplantée en Hongrie — mais ce n'est qu'en 1956 qu'est véritablement intervenue la catharsis.

Il n'était pas question, dans les années cinquante, que soit publiée en Hongrie l'« anti-utopie » d'Orwell. A l'époque, nombre d'ouvrages bien plus inoffensifs, venus d'Europe de l'Ouest ou d'Amérique, n'étaient pas accessibles à un lecteur que « protégeaient » les barrières de la guerre froide. Mais, à supposer que par l'effet d'un miracle céleste, des exemplaires de *1984* aient été alors accessibles au lecteur hongrois (ce n'est toujours pas le cas aujourd'hui), ce livre serait assurément devenu la lecture favorite de ceux qui auraient reconnu « cinq sur cinq » leur existence quotidienne dans le monde orwellien. Ils se seraient contentés de remplacer *angsoc* par marxisme-léninisme, *doublepensée* par matérialisme dialectique ; sous les dehors de Big Brother, ils auraient reconnu avec effroi Staline, voire son fondé de pouvoir hongrois, Matyas Rakosi ; ils auraient à coup sûr identifié la police de la pensée avec l'AVH (police politique hongroise), ils auraient aisément retrouvé le registre de la *novlangue* dans le style d'une presse mise au pas, les campagnes de Haine leur auraient rappelé l'atmosphère des réunions du Parti où l'on stigmatisait l'ennemi de classe — bref, chaque élément du roman aurait trouvé son équivalent local. En l'occurrence, réalité et fiction auraient parfaitement coïncidé, au-delà même de toute vraisemblance. Pour le lecteur hongrois, la sensation de l'expérience immédiate au contact de l'univers monstrueux imaginé par Orwell aurait effacé tout plaisir esthétique.

Bien des choses ont changé en Hongrie après 1956. Le système (et c'est le seul qui ait connu une telle mésaventure dans les démocraties populaires) avait fait une précieuse expérience : il avait été renversé pendant dix jours. Mais la population elle aussi avait beaucoup appris de l'écrasement de l'insurrection et de la répression qui s'ensuivit. On tenta de guérir l'apathie des masses par des mesures sociales, avant tout en améliorant rapidement l'ap-

visionnement en produits alimentaires. On fit également en sorte d'améliorer l'assortiment en denrées intellectuelles. On vit apparaître sur le marché du livre des auteurs dont la publication eût été inconcevable auparavant — comme Dürrenmatt, Cocteau, voire Kafka. A l'orée des années soixante, on ouvrit un nouveau terrain de chasse à la critique sociale dans la littérature : le début des années cinquante. N'oublions pas qu'une partie de l'actuelle direction hongroise, à commencer par Janos Kadar, se trouvait, à cette époque, en prison. Ce libéralisme culturel exerçait un effet apaisant sur les âmes.

On aurait tort de penser que cette évolution positive n'ait en rien concerné le destin d'Orwell en Hongrie. A cette époque, ce furent essentiellement douaniers et gardes-frontières cultivés qui eurent l'occasion de lire *1984* — après l'avoir confisqué aux touristes hongrois trop curieux qui en rapportaient un exemplaire d'Occident. Le simple fait qu'Arthur Koestler — écrivain d'origine hongroise — en ait écrit la postface suffisait à rendre l'ouvrage suspect. Au demeurant, toute l'œuvre de Koestler, y compris son roman-clé *le Zéro et l'infini* était également interdite en Hongrie. Même si nous ne disposons pas d'une liste officielle des ouvrages qu'il était alors interdit d'importer en Hongrie, nous pouvons estimer que le degré de dangerosité de *1984* était alors considéré comme équivalent à celui du *Docteur Jivago* de Pasternak, ou encore d'une caisse de munitions ou de haschich.

Et pourtant, cette dangereuse denrée de contrebande parvenait à pénétrer dans le pays — fût-ce en quantité limitée. En 1963, un professeur d'ethnographie de Szeged entreprit de traduire *1984* et en transmit quelques exemplaires à des amis. Dénoncé, il fut poursuivi et sanctionné par une mise à la retraite d'office. En un sens, le professeur s'en tira bien, puisqu'on ne lui montra même pas la fameuse cage aux rats qui avait si forte impression sur les héros d'Orwell, Winston Smith et Julia.

Dans les années soixante-dix, tandis que les possibilités de voyager à l'étranger s'accroissaient et que la censure des bibliothèques s'assouplissait (1), bon nombre de livres auparavant interdits devinrent accessibles, du moins aux lecteurs qui connaissaient les langues étrangères. Dans la seconde moitié des années soixante-dix, on assista à l'essor du samizdat hongrois. Fin 1981, la maison d'édition non-officielle « A B » a annoncé la publication d'une édition hongroise de *1984*. Il se peut que le retard intervenu dans la publication de ce texte s'explique pour des raisons techniques.

Au demeurant, les amateurs d'utopies et d'anti-utopies ont reçu un renfort inattendu : celui de la littérature de science fiction soviétique, avant tout celui des frères Strougatski dont les ouvrages sont fortement inspirés par Orwell, ou encore celui du Polonais Stanislas Lem (2). Certes, l'action de ces

livres se passe pour l'essentiel sur d'autres planètes, dans d'autres dimensions ou d'autres temps — mais cela n'enlève rien à la profondeur et la portée de la philosophie critique qu'ils véhiculent. A Noël 1982, une maison d'édition d'Etat fit un cadeau de prix au public en publiant *le Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley. Ce livre avait été publié en Hongrie pour la dernière fois en 1947. On le tenait depuis lors dans les sections fermées des bibliothèques, archivé sous la lettre « Z ».

Dans les journaux hongrois, on vit alors brusquement surgir des phrases, des expressions, des mots empruntés au registre orwellien. Un correspondant de la télé employa l'expression « Big Brother » — à propos des Etats-Unis. On se mit même à recourir à l'adjectif « orwellien » comme synonyme d'inquiétant, d'absurde, quelque chose comme « kafkaïen ». Ce vocabulaire était emprunté aux récentes interprétations occidentales de *1984* faisant référence à tout ce qui touche aux banques de données informatiques, aux procédés de transmission par câble, à la technique militaire moderne, etc. Plus on se rapprochait de l'année Orwell, et plus il devenait évident qu'il valait mieux évoquer ce thème que de se taire. Il s'agissait aussi, en l'occurrence, de faire pièce à la propagande des radios étrangères émettant en direction de la Hongrie et qu'écoutent de nombreux citoyens de ce pays.

C'est alors que se produisit en janvier 1984 une petite sensation : deux articles parurent dans la presse hongroise, dont le thème essentiel était la fameuse année 1984. Dans le magazine *Uj Tükör* (le Nouveau Miroir), le journaliste Sandor Köröspataki Kiss évoquait l'œuvre d'Orwell ; dans le mensuel littéraire *Elet es Irodalom*, un angliciste renommé, Ferenc Takacs, consacrait une page entière à *1984*.

L'article d'*Uj Tükör* (accompagné de photos) apporte d'importants éléments d'information sur la vie d'Orwell, évoque la trame de *1984*, « cette utopie négative qui propose sans doute la vision du futur la plus amère que l'on ait connue depuis Swift ». L'auteur de l'article définit *la Ferme des animaux* comme une satire antisoviétique, notant que ce n'est pas par hasard que les maisons d'édition anglaises ont refusé ce texte pendant la guerre (la Seconde Guerre mondiale). Pourtant, affirme le journaliste, c'est à l'encontre des intentions de l'auteur que *1984* fut utilisé comme arme de guerre et moyen de diffamation contre le socialisme. Il reste, poursuit-il, que le temps qui a passé depuis a démenti la prophétie d'Orwell. « Il n'est pas utile de convoquer un colloque scientifique, dit Köröspataki, pour démontrer que le cours de l'évolution que nous avons connu n'a pas débouché sur la mise en place de coalitions monolithiques d'Etats. Au contraire, les différences n'ont fait que s'accroître, aussi bien à l'Ouest qu'à l'Est ou dans le tiers monde. Nous avons pu constater, au cours des dernières décennies, que

l'influence de l'Eglise, de l'Etat, de l'idéologie a partout diminué. En même temps s'est développée la tendance de l'individu à s'autoréaliser, on a vu apparaître — et parfois prendre des proportions massives — le phénomène du terrorisme anarchiste. »

Ainsi, l'auteur de cet article s'efforce de désamorcer l'anti-utopie d'Orwell en affirmant que sa prophétie ne s'est pas réalisée. Peut-être est-ce là, dans l'esprit de l'auteur, une pierre dans le jardin de la censure : pourquoi, en effet, ne pas publier un livre aussi inoffensif ? La question découle de cette interprétation. Pourtant, Köröspataki ne la pose pas...

Le journaliste qui s'exprime dans *Elet es Irodalom* emploie, quant à lui, un langage beaucoup plus clair ; l'article porte en sous-titre l'indication « note de lecture » (au sens où une maison d'édition demande une note sur un livre à un lecteur professionnel) et il n'est pas exclu que cet article ait été, à l'origine, destiné à un usage interne. Les comités de lecture des maisons d'édition sont, en Hongrie, le premier filtre de la censure informelle. C'est ainsi que les responsables littéraires et politiques s'informent d'abord de la qualité d'un manuscrit ou d'un ouvrage susceptible d'être traduit. La note de lecture doit absolument comporter un jugement de valeur sur la qualité politique et artistique de l'ouvrage, de même qu'une prise de position claire quant à l'opportunité de le publier. L'article de Ferenc Takacs remplit ces deux fonctions.

Il fait mention de *la Ferme des animaux* et définit ce livre comme une satire sans nuances, tout en insistant sur le fait que « le XX^e Congrès du parti a porté un jugement semblable à celui d'Orwell » sur la période tournée en dérision dans ce livre. Et il poursuit : « Et *1984* ? Il ne fait pas de doute que ce livre a été utilisé comme instrument de propagande destiné à susciter une hystérie antisoviétique ; cela ne fait pas davantage de doute : ce sont précisément les milieux conservateurs de droite qui, auparavant, rejetaient Orwell pour ses opinions socialistes, radicales, qui en ont fait cet usage... Orwell(...) n'a pas eu le loisir d'indiquer que son livre ne fait pas seulement référence à un empire super-totalitaire hermétiquement clos, mais à trois empires, selon toute apparence, totalement similaires... et que le pays qui constitue le lieu de l'action du roman évoque, avant tout, l'Angleterre. » « Orwell a touché du doigt des tendances ; et bien qu'il ne fasse pas de doute que nombre de ces tendances étaient davantage perceptibles dans l'Union soviétique de l'époque stalinienne, nous devons à la vérité de dire qu'il ne les a pas perçues dans ce pays seulement. »

Un autre problème préoccupe Takacs : quelle part de l'utopie d'Orwell s'est réalisée ? « En fait, tout ; mais en fait, aussi, rien. Les tendances socio-politiques qu'a pressenties Orwell sont aujourd'hui en nous, elles constituent une part de notre existence... Mais, à les prendre globalement, dans la totalité de la

prédiction orwellienne, ces tendances ne se sont pas imposées totalement, exclusivement. »

Takacs s'efforce de donner du poids à cette affirmation en poursuivant ainsi son argumentation : « Pour prendre les choses au niveau personnel, le simple fait que l'auteur de cette note de lecture puisse lire ce livre et écrire à son propos est déjà, en soi, une preuve de ce qu'il avance ; au reste, l'ascenseur de l'immeuble qu'il habite, dans un nouvel ensemble, fonctionne relativement bien. » (par opposition aux ascenseurs de l'ensemble d'habitation « de la Victoire » dans le livre d'Orwell — G. D.).

Il semble que la tactique consistant à désamorcer le contenu explosif du livre d'Orwell serve, chez Takacs, les mêmes buts que chez Köröspataki ; tout se passe comme s'il voulait réconcilier les responsables de la culture hongrois avec *1984*. Il le dit tout à fait ouvertement : « L'auteur de cette note propose qu'une édition hongroise du *1984* d'Orwell soit publiée. Bien qu'il n'ignore rien de la lenteur avec laquelle se prennent et s'exécutent, pour des raisons éditoriales, typographiques, historiques, ce genre de décisions, il pense néanmoins que cela serait une très bonne chose de publier le livre en 1984. C'est qu'en effet le livre *1984* devient précisément actuel en l'année où il perd, d'un autre point de vue, son actualité. En 1984, donc. »

La question se pose donc inévitablement : *1984* est-il encore dangereux en 1984, en Hongrie ? Il suffit de consulter la liste des best-sellers dans les grands magazines pour se persuader qu'en Occident il ne l'est pas. Mais que ce serait-il passé si une maison d'édition hongroise avait pris le risque (un risque qui n'est en rien économique, bien sûr) de publier cette satire inspirée de Swift ? Une telle chose n'est évidemment pas très vraisemblable, mais elle n'est pas totalement invraisemblable non plus. On aurait obligatoirement pourvu le roman d'une pré ou postface en proposant l'interprétation convenable et on y aurait expliqué que ce n'est pas de nous qu'il est question dans *1984*, mais plutôt de la civilisation industrielle occidentale, même si le livre contient de nombreuses réminiscences de l'époque stalinienne — mais, globalement, aurait-on conclu, *1984* n'est pas un ouvrage hostile au socialisme. On aurait pu s'attendre également à ce que non seulement cette pré ou postface, mais aussi la critique — à laquelle il est si facile de donner des directives — auraient tout fait

pour épurer l'ouvrage d'Orwell de son potentiel subversif.

Il reste que cette publication eût déjà été une bonne chose et une négation systématique de toute similitude entre le socialisme réel et l'Océania aurait, pour le moins, indiqué *l'intention* de se distinguer de ce monde de l'horreur. Mais que se serait-il alors passé concrètement ? Rien. Sans doute la lecture de cet ouvrage aurait-elle suscité indignation, catharsis chez nombre de lecteurs. Le système totalitaire aurait trouvé encore moins de partisans convaincus qu'auparavant. Cela aussi serait une bonne et belle chose. Mais il n'aurait pas été question pour autant d'insurrection ; nos dirigeants n'auraient rien eu à craindre de semblable. Celui qui a ses raisons d'entrer en rébellion trouve toujours le livre qui convient à ces dispositions. L'un trouve dans la Bible le programme des syndicats libres, l'autre cherche dans les œuvres de Marx, Engels et Lénine une inspiration religieuse — pour ne rien dire de ceux qui sont mécontents — et ne savent ni lire ni écrire.

La Hongrie d'aujourd'hui n'est plus identique au monde orwellien, même si elle reste marquée par certains traits des années cinquante (du début, mais aussi de la fin des années cinquante) qui étaient typiques de l'Océania orwellienne. Pour rendre cette différence plus perceptible, examinons quelques concepts de *1984* — tout en sachant qu'en l'occurrence les parallèles boitent toujours un peu.

Il n'y a plus de Big Brother ; ses successeurs chenus et egrotants suscitent davantage la commisération que la peur. *L'angsoc* et la *doublepensée* se sont réduits à un sorte de rituel ; leurs concepts ne sont plus employés que comme une marque de politesse conventionnelle. *L'ex-novlangue* est devenue un objet de blagues dans les cabarets. Pendant les émissions télévisées inspirées des quarts d'heure de la Haine, les téléspectateurs tricotent ou font des mots croisés. Mais qu'en est-il de la police de la pensée ? C'est un vrai problème, la police de la pensée, même si c'est sous un autre nom, sous une autre forme, continue d'exister. Nous ne pouvons pas nous attendre à ce qu'elle disparaisse, tout simplement, d'un jour à l'autre. Plus encore : elle fait tellement partie, si étroitement partie, de notre vie quotidienne, avec ses manières d'agir plus ou moins délicates, que si elle n'était plus là Dieu sait si, peut-être, elle ne viendrait pas à nous manquer...

Berlin, mars 1984

1. En 1970, l'auteur de cet article se fit faire la leçon par un fonctionnaire de la police, au cours d'un interrogatoire, parce qu'il voulait emprunter des livres interdits à la bibliothèque du Parlement de Budapest. Il ne se rappelait plus ce qu'il avait l'intention de lire, sur quoi le fonctionnaire lui demanda : « Schopenhauer, ça vous dire quelque chose ce nom-là ? »

2. Parmi les anti-utopies hongroises, mentionnons le livre

de Sandor Szatmari, *Voyage en Ka:ochine*, qui fait la satire d'une « société achevée » et parut d'abord en 1940, puis fut réédité en 1957. On peut en partie aussi décrire comme anti-utopie le roman de Tibor Dery *Monsieur G. A. à X* qu'il a écrit après 1956 en prison. Et puisque nous en sommes au chapitre des anti-utopies, il nous faut renvoyer à un livre qui demeure inconnu du public hongrois, bien qu'il soit peut-être le plus important dans le genre : *Nous autres*, de Zamiatine (1921).

Alain BROSSAT

«1984» en 1984:
variations sur un crépuscule
très orwellien



ANS

son article intitulé *1984 et la Hongrie*, György Dalos cite un journaliste

hongrois qui affirme en substance : la prophétie d'Orwell de la fin ou de la clôture de l'histoire dans l'avènement du totalitarisme ne s'est pas réalisée ; mais d'un autre côté, nous vivons bel et bien dans un monde orwellien, les tendances qu'a pressenties l'auteur de *1984*, nous les observons quotidiennement en nous, autour de nous.

Cette remarque me paraît frappée du sceau du bon sens — à ceci près que ce livre n'est pas, dans l'esprit de son auteur, une *prédiction*, une *prophétie*, mais bien plutôt une *mise en garde* et une *satire*. Cela ressort à l'évidence d'une déclaration dictée par Orwell au vu de la réaction d'un certain nombre de critiques à la publication de *1984* :

« Il a été suggéré par certains critiques de *1984* que l'opinion de l'auteur est que quelque chose comme cela, ou proche de cela, arrivera dans les quarante prochaines années dans le monde occidental. Ce n'est pas exact. Je pense, tout en n'oubliant pas que le livre est après tout une parodie, que quelque chose comme *1984* pourrait arriver... Plus particulièrement, le danger repose dans la structure imposée aux communautés socialistes et capitalistes libérales par la nécessité de préparer une guerre générale contre l'URSS avec les nouveaux armements, parmi lesquels la bombe atomique est évidemment le plus puissant et le plus connu. Mais le danger repose également dans l'acceptation de la perspective totalitariste par des intellectuels de toutes couleurs. La morale à tirer de cette situation dangereuse et cauchemardesque est simple : *Ne permettez pas que cela arrive. Cela dépend de vous* (1). »

Bernard Crick, le biographe d'Orwell, définit donc très correctement le propos de *1984* en affirmant : « Le livre [n'est] pas une attaque contre le communisme ou le socialisme en général, mais contre tous ces facteurs dans la vie moderne qui pouvaient conduire à une vie de "privation, d'abêtissement et de crainte de la souffrance" (2). »

Il faut noter, à ce propos, qu'aussi bien les idéologies du « monde libre » que les chiens de garde du stalinisme se sont entendus pour tirer *1984* dans le sens de la « prophétie » : pour les premiers, il s'agissait de l'instrumentaliser au service de la dénonciation de l'empire totalitaire soviétique — et de cette seule dénonciation —, pour les seconds de s'en débarrasser en en faisant ce qu'il n'est pas, un simple manifeste d'agitation anticommuniste.

Le dernier homme d'Europe

Nous ne nous attacherons donc pas ici à réfuter les interprétations (dominantes) tendancieuses que l'on a vu refluer en cette année où le calendrier a rattrapé la fiction, celles des Nekritch, Heller, Glucksmann (3). Elles ne font, en fin de compte, que remettre au goût du jour celles qu'Orwell dénonçait en 1949 et qui, déjà, tendaient à faire de son livre une

« bible de l'antitotalitarisme ». Il nous paraît beaucoup plus stimulant de partir d'un *symptôme* : pourquoi, comment l'adjectif « orwellien » est-il devenu un élément banal de notre vocabulaire, pourquoi *1984* est-il devenu une sorte d'emblème culturel, pourquoi la séquence *Big Brother is watching you* est-elle devenue un archicliché qui traîne partout jusque dans les rengaines de David Bowie, une sorte de marchandise transculturelle produite à la chaîne et qui s'achète comptant aussi bien à l'Ouest qu'à l'Est ? Après tout, *1984* ne constituait en rien une date fatidique dans l'esprit d'Orwell, ce n'était que l'anagramme de 1948 — l'année de publication du livre et, à l'origine, il envisageait aussi bien d'intituler son livre *The last man in Europe*...

Cette banalisation absolue de *1984*, à l'Est (où il est essentiellement connu par ouï-dire) comme à l'Ouest constitue une éclatante confirmation *a posteriori* de la mise au point opérée par Orwell en 1949 : ce livre met en garde contre *des tendances générales* qui affectent l'ensemble des sociétés modernes. *1984* n'est pas un remake de *la Ferme des animaux* (4) qui, lui, incrimine explicitement la transformation de la société soviétique en univers totalitaire où « tous les animaux sont égaux entre eux, mais certains sont plus égaux que d'autres ». La banalisation de *1984* renvoie à une couleur et une musique du temps, de l'époque, à un sentiment d'étrangeté menaçante de notre monde que chacun d'entre nous identifie aussi aisément dans sa vie quotidienne à Paris qu'à Budapest, à Moscou qu'à New York — Alexandre Zinoviev est un descendant d'Orwell, mais Stanley Kubrick aussi. *1984* est donc une œuvre ouverte et il est donc parfaitement naturel qu'aussi bien György Dalos — citoyen du « socialisme réel » — que nous-mêmes ne résistions pas au besoin, à l'envie de nous colleter avec ce texte. *1984* constitue une fable, une métaphore, une parabole suffisamment vagues, voire, pour tout dire, un roman suffisamment imparfait, pour que nous y retrouvions les uns et les autres notre vie quotidienne et notre histoire universelle. *1984* adhère à l'époque comme la moule au rocher. Ce n'est plus un roman, c'est une composante de l'air du temps. Nous nous y promenons comme dans la vie de tous les jours.

La liberté, c'est l'esclavage

C'est en partant de ces prémisses que j'ai décidé, au début de l'année 1984, d'amorcer une sorte de journal de bord de l'orwellisme quotidien, tel que je le rencontre au coin de la rue, au détour d'une émission de radio, d'une plongée dans la ville. Voici quelques échantillons de ces relevés de la topographie orwellienne de notre existence :

● Je me rends à la mairie de mon arrondissement dans l'intention d'obtenir un certificat d'hébergement pour une amie étrangère qui entend faire à Paris un

séjour linguistique de quatre mois. « Les certificats ne sont valides que pour trois mois au plus », m'avertit l'employé. Je parlemente, l'affaire semble insoluble, puis il lui vient une idée : « Vous pouvez établir deux certificats successifs de trois mois, ça c'est légal. » D'où il ressort que quatre mois, c'est trop, mais six, ça va. Cette étrange comptabilité me replongeait tout naturellement dans le fameux passage de 1984 où Winston Smith finit par « avouer » que là où il voit quatre doigts il y en a cinq — puisque que c'est ainsi qu'en a décidé l'Autorité.

● 23 janvier 1984. J'entends, sur France-Inter, une interview du P-DG de Hachette, Guy Sabouret. « Personne d'entre nous ne fait du commerce pour faire de l'argent », profère l'homme d'affaires comme une évidence absolue. Je relève la phrase et m'efforce de l'analyser. Ce qui est intéressant ici, au-delà du recours caractéristique au mécanisme de la *double-pensée* (« La guerre, c'est la paix », « La liberté, c'est

termes, « vaporiser » intellectuellement : s'efforcer de demeurer, toujours, rétif et allergique à l'emploi de la *novlangue* et de la *double-pensée* dans notre monde, et décrypter ainsi les rapports vrais qui régissent notre existence, ne pas s'y plier. On aurait tort de dire qu'une telle critique est subsidiaire parce qu'elle s'attache à des détails : c'est en s'accrochant au *détail* où tout est dit, en perforant, à propos d'un détail le monde des apparences qu'Adorno donne l'élan, dans *Minima Moralia* (6), à la critique la plus radicale qui soit du capitalisme du troisième âge.

● Le 6 février 1984, sur France-Inter toujours, j'écoute Bernard Hinault : « Le plus important, c'est la volonté de se faire mal, se dire "moi, j'ai mal, mais les autres plus encore que moi" ! » Banale profession de foi, parfaitement conforme à la mentalité et l'éthique du sportif de compétition. Mais banalité, du même coup, de l'orwellisme qui régit notre vie, nos réactions, des antagonismes mentaux, des cassures de



Pieter Bruegel. Danse nuptiale. Detroit.

l'esclavage...), c'est le sceau de l'*évidence* dont est frappé cet usage de l'antiphrase. En son for intérieur, chacun d'entre nous sait bien, pour peu qu'il s'y arrête, que le P-DG *ment* et que les livres, comme toute autre marchandise, sont d'abord faits pour être *vendus* et que les maisons d'édition s'efforcent de réaliser un *profit* (5). Mais la « beauté » et la force du système, c'est précisément son aptitude à engendrer des effets d'accoutumance et de banalisation en vertu desquels personne, dans des conditions normales, ne relèvera le propos de monsieur Sabouret. A force d'usage, de répétition, le mensonge devient vérité, c'est-à-dire norme. Notre capitulation devant l'usage renvoie en l'occurrence, à la capitulation de Winston Smith qui, à la fin de 1984, « a remporté la victoire sur lui-même » et, comme tout le monde « aime Big Brother ».

Au fond, ce serait peut-être là une bonne façon de répondre à l'injonction d'Orwell de ne pas se laisser « bigbrotheriser » ou, pour continuer dans ses

la pensée sur lesquels est fondée notre existence : sport égale plaisir, égale détente, égale douleur, mal et souffrance. A réduire le livre d'Orwell à une parabole *politique*, on en évacue l'essentiel. Quiconque le lit vraiment y rencontre d'abord de ces déchirures, ces contradictions qui traversent l'existence des héros, bref, la subjectivité et l'épaisseur du social. La leçon de politique que comporte le livre découle de leur exposition. Big Brother n'est qu'un emblème. C'est dans les profondeurs de l'existence sociale, d'un mode de vie qui bannit l'amour (ne pas oublier : 1984 est *aussi* un roman d'amour) que se trame l'éventuel glissement vers les étendues glacées du totalitarisme. Ce va-et-vient incessant entre l'infiniment petit (les ceintures rouges de la Ligue antisexe des jeunes) et l'infiniment grand (la réalisation de la cité totale à l'ombre de l'effigie de Big Brother), entre le social et le politique, le subjectif et l'objectif, est assurément l'une des clés du succès du roman tel qu'il perdure. Ce qui est vrai de Hinault, en termes d'hégémonie, de

la double pensée, l'est aussi pour Reagan pour qui la tenue d'élections bidon au Salvador constitue « une victoire de la liberté sur la tyrannie » ; ou encore pour Mitterrand pour qui, tous comptes faits, un chômeur lorrain peut bien n'être qu'un « travailleur en reconversion ».

Lieux orwelliens

La politique institutionnelle est, on le sait, le terrain d'élection du double langage, le terrain sur lequel les mots s'érodent au plus vite pour se retourner en farce ; essayez de *penser* une seconde la dénomination suivante : Parti révolutionnaire institutionnel, le parti gouvernant au Mexique. Mais le double langage, en politique, va au-delà de la rouerie des politiciens et de l'usure des idéologies, il communique directement avec la double pensée. On ne peut en rêver meilleur exemple que l'actuelle politique du PCF, entièrement gouvernée par cet axiome explosif superbement orwellien : « Le ministre des Transports [Fiterman, donc] rappelle que les communistes sont au gouvernement pour appliquer une politique qui n'est pas la leur » (Patrick Jarreau, dans *le Monde*).

Le roman d'Orwell amorce également la description d'un *espace* où s'étend, dans les représentations et le mode de vie, l'emprise grandissante de la société unidimensionnelle. Espace sans alcôves ni secrets, sans zones d'ombre ou de repli. Sur ce plan, il faut bien dire que sa fiction boîte désespérément dix pas en arrière de la réalité, de notre réalité. Ne brandissons pas ici le spectre trop familier de la computerisation de nos existences, contentons-nous de comparer cet accessoire policier primitif qu'est le *télécran*, tel qu'il l'imagine, et la télévision telle que nous la connaissons. Et avouons donc que, comme instrument de domestication des consciences, de réduction des têtes aux dimensions conformes, l'accessoire orwellien prête à sourire : pourquoi surveiller, terroriser par télécran interposé alors qu'il suffit de *distraindre*, *captiver*, *occuper* sans autre contrainte que les automatismes acquis dès la prime enfance ? Pourquoi aller traquer dans les clairières les clandestins de l'amour quand poussent dans nos villes comme champignons après l'ondée ces lieux impeccablement orwelliens que sont les fast-food, les centres commerciaux façon Forum des Halles où viennent s'agglutiner d'un mouvement parfaitement volontaire, sous les caméras et les vidéo-clips, les adolescents de 1984 ?

Oui, sur ce plan, la fable d'Orwell demeure irrémédiablement courte, trop tributaire encore de l'observation des univers stalinien et nazi dans lesquels le gourdin de la police politique demeure le régulateur social le plus puissant. György Dalos a du mal à con-

cevoir une société orwellienne fonctionnant sans *police de la pensée*. Il a bien tort.

Terreur et consentement

Dans les sociétés orwelliennes développées, la police de la pensée devient un accessoire démodé. Au-delà de la pénurie, bien loin des lames de rasoir qui ne coupent pas et de l'horrible *gin de la Victoire*, la police de la pensée cède la place au *bonheur sur ordonnance* — comme l'annonce Adorno dès les années où Orwell écrit *1984*. Fondamentalement, l'univers décrit par Orwell dans son anti-utopie fonctionne à la terreur sur fond de pénurie et de dénuement. Le paradoxe est que chacun sente aujourd'hui que les univers le plus orwelliens ne sont pas les dictatures sanglantes du tiers monde, mais bien les pays développés d'Ouest et d'Est. Tucholsky (7) disait que Hitler est en deçà de la satire, que la satire ne peut pas descendre aussi bas ; de la même façon, Amin Dada, Pinochet et Pol Pot sont en deçà de *1984*. L'horreur pure ne se prête pas à la satire, elle se dénonce et se stigmatise. Or, *1984* est une satire et cette coloration spéciale de l'*Entfremdung*, ou devenir-étranger-à-soi-même qui accompagne les tribulations de Winston Smith, c'est bien dans la jungle de nos villes et non pas dans la forêt cambodgienne que nous la retrouvons. Mais, bizarrement, si l'orwellisme perdure, s'ancre sans cesse plus profond dans notre réalité, c'est, le plus souvent, au prix d'un dédoublement ou de renversements dialectiques des plus spectaculaires. Nous l'avons dit, les formules « La guerre, c'est la paix », « La liberté, c'est l'esclavage », « L'ignorance, c'est la force » ou leurs multiples équivalents de la vie courante ne choquent vraiment personne sous nos cieux. Mais qui songe encore, chez nous, à recourir à des accessoires aussi détestables que la *cage aux rats* pour leur donner force de loi ? Le sujet des univers orwelliens contemporains n'a pas peur — comme Winston Smith a peur. Le système de la double pensée ne lui a pas été enfoncé dans le crâne à coups de marteau, il l'a assimilé avec le lait du biberon. Il ne se plie pas, ne se soumet pas, il *se conforme*, il ne plie pas le genou devant la double pensée, il vit dans la double pensée et ne s'étonne même plus de ce que l'Etat moderne puisse à la fois promouvoir la vente du tabac et impulser force campagnes contre le tabagisme. En Allemagne, cette contradiction explose sur tous les murs : de somptueuses affiches multicolores associent telle marque de cigarettes à l'aventure, telle autre à la convivialité ou à l'amour et toutes comportent, imprimé, certes, en caractères plus modestes que le slogan publicitaire, mais néanmoins lisible, l'avertissement sacramentel : « Le ministère fédéral de la Santé : fumer met votre santé en danger. » Que les citoyens du monde moderne ac-

ceptent de vivre avec des contradictions comme celle-ci, qu'ils s'en accommodent au point de ne plus percevoir qu'il ne s'agit pas là de détails au sens de l'inessentiel, mais de l'indice sûr que ce monde marche sur la tête constitue un remarquable dédoublement de l'orwellisme.

1984 débouche sur une réflexion sur la servitude volontaire. Mais il est bien clair que c'est brisé par la terreur, la détention, le chantage et la torture que Winston Smith finit par entrer dans la servitude volontaire. A la même époque, Adorno nous indique que ce traumatisme, ce passage par l'enfer est des plus facultatifs pour que s'établisse l'empire de la servitude volontaire ; il l'observe chaque jour dans son exil américain : « Dans le secret s'est développée une humanité affamée de contraintes et de restrictions que lui impose d'ailleurs l'absurde pérennité de la domination... De même qu'actuellement on coule

des jours et des nuits, c'est l'angoisse. Dans ses gestes, ses comportements, ses audaces comme ses lâchetés, Smith suinte littéralement l'angoisse ; une angoisse dont la texture n'est pas faite que de pessimisme ou de désespoir historique, mais aussi de maladie, du sentiment de vieillir, de peur de la mort — n'oublions pas que si 1984 est le « testament » d'Orwell, c'est tout simplement qu'il est son dernier grand livre, l'ouvrage d'un grand malade qui sent l'approche de la mort et chez qui le pessimisme historique s'entrecroise sans relâche avec le pressentiment de sa fin propre. Depuis lors, l'angoisse a pris une remarquable extension dans le champ social, elle est devenue la version standard et institutionnelle (elle est l'affaire des médecins) de sentiments ou de sensations jadis différenciés tels que la tristesse, le désespoir, la peur, etc. C'est à ce prix qu'elle est devenue un si florissant marché où les penchants à la double pensée des réducteurs de tête diplômés peuvent s'exercer tout à



Pieter Bruegel. *L'Artiste et le Charmeur*. Vienne.

d'un seul bloc les murs des maisons, de même il n'y a plus d'autre ciment entre les hommes que la pression qui les fait tenir ensemble... Aujourd'hui, c'est celui qui tient à sa vie privée, sans y laisser paraître de visée utilitaire qui n'est pas dans la note et semble faire preuve d'arrogance... Faire comme tout le monde, participer à la bousculade, faire la queue, voilà qui vient remplacer tant bien que mal les besoins rationnels... Il ne peut y avoir de vraie vie dans un monde qui ne l'est pas (8). »

Tranquille et euphorique

Mais si l'orwellisme contemporain peut, pour l'essentiel, faire l'économie de la cage aux rats, il demeure parfaitement conforme à son brevet d'origine sur un point : il carbure à l'angoisse. Dans 1984, la terreur dessine le cadre politique, historique de l'anti-utopie. Mais la musique d'accompagnement

loisir dans la subtile dialectique du tranquillisant et de l'euphorisant.

Finalement, tout notre rapport à l'anti-utopie d'Orwell se joue dans le registre de la fiction non pas dépassée par la réalité, mais transcendée, prolongée, redoublée par cette réalité. Dans son acception la plus courante, le terme « orwellien » renvoie à tout ce qu'a d'insolite, d'inquiétant et d'aliénant un univers prétendument dominé par la technique et dont l'emblème serait le computer — souvent surnommé, précisément, Big Brother. Dans 1984, le gadget ou le dernier cri technologique est totalitaire en ce sens étroit qu'il remplit une fonction policière — le télécran, bien sûr. Et il coexiste dans cette fonction avec la charrue, voire l'araire, c'est-à-dire la cage aux rats. L'image du progrès technologique qui est ici suggérée est entièrement négative. Sans vraiment sortir de l'univers orwellien, nous sommes mis en demeure d'affronter des dialectiques autrement subtiles et déroutantes : celle de l'ordinateur au service de

la police et celle de l'ordinateur au service de l'éducation, par exemple ; celle de la bombe à neutrons et de la médecine nucléaire ; celle de la fusée et de la boule de cristal, etc. Comme dit Adorno : « Plus on s'approche de la sphère immédiate de l'existence physique, plus le progrès paraît contestable, victoire à la Pyrrhus de la production matérielle fétichisée. »

La catégorie du néant

Nous l'avons vu, en 1984, *1984* a perdu son caractère de fiction pour devenir signe des temps et cela même est signe des temps : une des caractéristiques de l'aliénation contemporaine dans les sociétés développées est l'estompage dans la conscience collective des frontières entre le réel et l'imaginaire ; cela n'a rien de très surprenant puisque aussi bien notre entendement historique échoue à penser nombre de caractéristiques essentielles de notre histoire et de l'état de la culture humaine, de la même façon exactement que nous ne saurions appréhender jusqu'au bout la réalité physique d'un monde infini. Nous ne pouvons penser Auschwitz, le goulag et la troisième guerre mondiale jusqu'au bout puisque aussi bien l'ambition nécessaire d'intégrer la catégorie du *néant* (Adorno) à notre perception de l'histoire et de la culture débouche sur un vacillement insurmontable de la pensée. En ce sens, la Bombe, Auschwitz et la Kolyma deviennent des mythes autant que des réalités. On le voit tous les jours à l'emploi qui en est fait dans la sphère de l'« utilité ». Cette superposition de l'imaginaire et du réel se déchiffre dans toutes les circonstances de notre vie, l'effacement des frontières entre état « normal » et maladie mentale ou folie, l'irruption du vocabulaire de la maladie mentale dans l'existence courante (« schizo », « parano »...) en sont d'autres indices sûrs. Dans un des billets quotidiens du *Monde* (31 mars 1984), Claude Sarraute évoque l'expérience tentée par un criminologue canadien sur

des délinquants condamnés pour viol et autres sévices sexuels. Il s'agit, en bref, de les « rééduquer » en leur projetant des films pornographiques accompagnés de sensations désagréables obtenues au moyen de lâchers de boules puantes, de voix off « associant aux images les plus plaisantes des idées déplaisantes ». Claude Sarraute met, bien sûr, les rieurs de son côté en raillant ce Pavlov de banlieue, mais elle omet l'essentiel : l'« invention » de ce docteur légèrement débile n'est qu'un remake sans imagination d'une scène d'*Orange mécanique* de Stanley Kubrick. Ce n'est donc pas, bien souvent, en ce monde, la réalité qui dépasse la fiction, mais la « science » qui copie le cinéma, la réalité qui plagie la fiction. En ce sens, l'affaire des avions renifleurs n'est qu'un mauvais polar, et Ceaucescu un Big Brother d'occasion.

Irréconcilié

Rendons cet ultime hommage à Orwell : habituellement, le retour d'utopie sur fond de désespoir, de pessimisme ou de septicisme historique penche à droite. Voyez le Koestler du *Zéro et l'Infini*, voyez Gluksmann et toute l'interminable cohorte des « déçus du socialisme ». Orwell, lui, comme Adorno s'essaie à fonder un pessimisme historique qui garde la mesure et surtout ne se réconcilie pas avec notre monde orwellien, ne conclut pas de paix séparée avec ce monde rebaptisé libre, ne cherche pas d'issue du côté d'utopies au rabais et d'idéaux régressifs, ne s'invente pas de Behemoth totalitaire à combattre en toute priorité, etc. Comme le dit Breton, il demeure, radicalement, en état d'irréconciliation avec ce monde. Il ne croit plus aux lendemains qui chantent, mais tout de même, il place dans la bouche de Winston Smith cette réflexion pour laquelle l'immense majorité des laudateurs contemporains de *1984* n'ont ni yeux ni oreilles : « S'il y a un espoir, il réside chez les prolétaires. »

1. Cité par Bernard Crick, *George Orwell* (Balland, 1982), p. 484.

2. *Ibidem*, p. 483.

3. Voir notamment *le Monde* du 30 décembre 1983, *le Magazine littéraire* n° 202, décembre 1983.

4. Aux éditions Champ libre.

5. La meilleure preuve n'est-elle pas la désinvolture scandaleuse avec laquelle les éditeurs français reproduisent importunement depuis trente-quatre ans l'inféconde traduction originale de *1984* d'Amélie Audiberti ?

6. Theodor W. Adorno, *Minima Moralia*, réflexions sur la vie mutilée, Payot, 1983.

7. Kurt Tucholsky : *Bonsoir révolution allemande !* (Presses universitaires de Grenoble, 1981) et *Chroniques allemandes* (Balland, 1981).

8. *Minima Moralia*, *passim*.

Maxime DURAND

L'avenir radieux de la technique



ARIE-FRANCE

se remet devant son écran, pour finir sa journée vers 14 h 30. Quel progrès,

cette durée du travail à la carte ! Mais même lorsqu'elle travaille à temps complet, les trente heures de travail par semaine passent vite : c'est que les collègues aiment bien plaisanter et papoter, par écran interposé.

Voici justement Annette qui appelle tout le monde.

— Je fais une réunion syndicale demain à dix heures, c'est pour demander plus de matériel bureautique. J'espère que vous viendrez nombreux !

— Ça ne m'arrange pas beaucoup, je préfère rester chez moi. Mais je te promets que je participerai ; le cas échéant, je télé-voterai à bulletin secret (1). »

Est-ce là un aperçu réaliste de l'avenir qui nous attend ? Pourquoi se multiplient aujourd'hui livres et articles à la gloire des mutations technologiques ? Quel rapport avec la crise ? Existe-t-il une approche marxiste de la prospective ?

Voilà autant de questions que cet article abordera pour essayer de savoir si nous vivrons demain 1984.

Révolution technologique et crise

Ce serait une grave erreur que de sous-estimer la portée réelle de la révolution technologique contemporaine et plus particulièrement de la micro-électronique.

Sur le plan purement technique, il s'agit bien d'une transformation qualitative. Un exemple parmi cent : les techniques de microfilms ont permis de reproduire sur une surface grande comme un timbre poste le contenu de la bibliothèque du Congrès américain. Parallèlement, les coûts de production des composants varient dans des proportions tout aussi considérables. Cette condensation dans le temps et dans l'espace des circuits électroniques est la condition permettant d'aborder des domaines qui n'auraient pas été accessibles auparavant : la montre électronique n'existe pas si elle a la taille d'une valise.

Transformations techniques qualitatives, réduction massive des coûts et possibilités d'utilisation dans la production de marchandises (soit comme produit, soit comme moyen de production), voici réunis les ingrédients d'une révolution technologique majeure. Ce point peut être pris ici comme acquis : « Ce n'est que sur la base d'une compréhension du potentiel libérateur des nouvelles technologies que les effets négatifs de leur introduction dans les conditions du système capitaliste peuvent être évalués et combattus de façon adéquate (2) ».

La micro-électronique permet au moins potentiellement de dépasser certaines des rigidités liées à la standardisation nécessaire à l'informatisation. Du côté de la production, l'atelier flexible permet de rendre compatibles les exigences d'une production de masse avec la souplesse d'adaptation à la demande qui constitue l'un des déterminants essentiels de la

compétitivité (3). Au niveau des rapports sociaux, les applications de la micro-électronique sont compatibles avec une mise en œuvre conviviale, autogestionnaire, décentralisée, ce qui n'est évidemment pas le cas avec les « grands chaudrons » de la génération précédente (4).

La réalité de la révolution micro-électronique et de ses potentialités ne saurait être mise en doute. La question intéressante est alors la suivante : d'où vient-il que le roman d'Orwell corresponde si bien aux interrogations portées par l'air du temps ? Comment se fait-il, par ailleurs, que le capitalisme ne chevauche pas cette révolution technologique pour sortir de la crise et repartir sur un nouveau pied ?

D'un certain point de vue, en effet, l'automatisation représente bien une source nouvelle de productivité, donc de profit et de bonne santé capitaliste. Et tous les projets de sortie de crise font la place belle aux nouvelles technologies ; mais cela ne suffit pas à les faire passer dans la réalité. C'est que les contradictions capitalistes ne sont pas toutes levées par l'informatisation. L'une des plus fondamentales, et qui nous intéresse plus particulièrement ici, est la nécessité pour le capitalisme de disposer de débouchés rentables.

Le grand renversement capitaliste

Donnons ici la parole à un jeune énarque qui va nous expliquer tout cela. Il s'agit d'une annexe au rapport Nora-Minc sur l'informatisation de la société. Ce texte examine les liens entre informatisation et demande des ménages et conclut sur la « nécessité d'orienter » celle-ci (5).

La consommation, nous explique-t-on, doit être maintenue à un niveau suffisant mais pas trop fort ; mais surtout : il faut chercher à modifier sa structure en faveur de ces « nouveaux biens et services individuels dont l'informatisation facilite l'apparition et le développement ». « Indispensable à l'augmentation des effectifs employés, le développement de cette nouvelle offre devra être favorisée par l'existence et le maintien à un niveau élevé d'une demande des ménages de ces produits. »

Ce résultat « peut être obtenu de façon "spontanée" par les procédés classiques du marketing et de la publicité. Mais il est possible d'envisager, et c'est ce que semblent sous-entendre les projets de certains pays (voir annexe sur le Jacudi), une orientation plus volontariste d'origine administrative ».

Avant de savourer tout le piment technocratique de cette déclaration, il faut, comme on nous le recommande, nous reporter à l'annexe sur le Jacudi.

Le Jacudi, c'est le « Japon computer usage development institute » qui avait mis au point en 1972 un « Plan for information society ». Ce plan stratégique prévoyait sur dix ans un budget public de

67 milliards de dollars, ce qui est tout à fait considérable.

Ce plan n'a pas vu le jour en tant que tel : l'arrivée de la crise a conduit à édulcorer et étirer dans le temps son application. Cependant, il faut noter ici une caractéristique significative de ce plan : il ne visait pas directement au soutien de l'industrie japonaise. Plus de la moitié de son budget, soit 36,9 milliards de dollars, était consacré à un gigantesque programme d'EAO (enseignement assisté par ordinateur) centré sur l'apprentissage informatisé de l'informatique. Comme l'explique Lemoine, le rédacteur de l'annexe : « Les hommes ne sont pris en compte dans ce plan que pour mieux les adapter à la technique (et non l'inverse). Une gigantesque opération d'enseignement concernant chaque année quinze millions d'écoliers est ainsi prévue afin de rendre la population "branchés-ordinateur" ("computer-minded"). »

acquise : « La vague actuelle d'innovations se manifeste davantage — mais pas exclusivement — par un renouvellement des produits et des techniques que par le développement d'une demande supplémentaire : si la montre à quartz remplace la montre mécanique, la demande de montres n'augmente guère (6) ».

C'est dans l'incapacité du capitalisme à générer une nouvelle « norme de consommation » compatible avec les impératifs de la production industrielle, prenant pour simplifier le relais de l'automobile, que se trouve la racine matérielle de l'actualité de 1984 : la tentation surgit immédiatement de recourir à des méthodes de persuasion, classiques ou non.

Mensonges et Cie ?

Le succès de livres comme ceux de Toffler (7) ou de Servan-Schreiber (8) n'est pas a-temporel : il ren-



Pieter Bruegel. *Repas de mariage*. Vienne.

Le grand renversement capitaliste est donc là : non seulement le capitalisme doit pour fonctionner extorquer une quantité suffisante de plus-value sur le dos des travailleurs, mais il faut, en plus, que ces derniers consentent à acheter les marchandises qu'ils ont produites. En langage technocratique, cela donne : « les chances d'une évolution favorable de l'économie française, dans l'hypothèse d'une informatisation poussée de cette économie, passent non seulement par l'orientation des investissements mais également par l'orientation de la consommation des ménages ».

C'est un aveu : en régime capitaliste, la « souveraineté du consommateur » n'est qu'un leurre. Dans la pratique, c'est la logique privée de l'accumulation qui imprime sa marque au développement, et les consommateurs doivent suivre : l'adaptation de leur demande à l'offre sera obtenue par les « procédés classiques du marketing et de publicité ».

L'un des aspects de la crise actuelle est précisément que cette nécessaire adéquation n'est pas

voie à une conjoncture particulière qui se caractérise de manière contradictoire par une extension considérable des potentialités techniques et par un rétrécissement simultané des formules socio-politiques.

La lecture de ces livres dégage un sentiment confus d'aliénation : ils nous racontent à quel point notre insertion sociale, tout autant que notre vie quotidienne, vont être bouleversées par les mutations technologiques sans qu'à aucun moment on puisse se sentir partie prenante de ce processus. On nous promet des avenir radieux mais comme nous (les lecteurs) n'en sommes pas les acteurs, une sourde réticence empêche d'adhérer complètement à ces projections.

Entre ces lendemains qui chantent et, par exemple, la réalité du chômage aujourd'hui, on ne voit pas bien les passerelles. Cette configuration idéologique est bien rendue par Barel : « On sent comme un frémissement de projet en l'air se proposant d'aborder

le problème du chômage par le biais de la décentralisation, d'une économie communale revitalisée, d'une mobilisation de l'"économie sociale" (mutuelles, coopératives...) du "partage du travail", de l'exploitation des "gisements d'emploi" à partir d'initiatives locales...

« On sent aussi, à côté de ce "projet" qui a du mal à se formuler et à se structurer, un courant puissant, assez sceptique sur les vertus du premier et qui penche plutôt vers la solution classique d'une sorte de fuite en avant fondée sur la mise en place d'industries nouvelles, sur la productivité et la baisse du coût salarial, sur les miracles de la science technologisée, sur la compétitivité extérieure, etc. (9) »

Cette ambivalence fondamentale de la prospective peut être rapprochée d'un thème cher à Dick, celui des planètes colonisées où l'on vit dans un environnement de simulacres. Ainsi, dans *Mensonges et Cie*, un roman récemment traduit de Dick, la neuvième planète de Fomalhaut offre aux candidats au départ une vie paradisiaque : « C'était une terre idyllique, un pays de liberté, d'expériences, un kibboutz délivré du désert : une vie coopérative là où les oranges poussaient naturellement et devenaient aussi grosses que des pamplemousses... »

La téléportation permet d'accéder à la terre promise en une quinzaine de minutes, mais ce moyen de transport ne fonctionne que dans un seul sens. Et si cette colonie n'était qu'un gigantesque camp de travail ; et si les reportages télévisés en vantant les délices étaient fabriqués de toutes pièces ?

Et si l'avenir radieux de la technique, décrit avec lyrisme par JJSS, n'était lui aussi qu'un simulacre ?

« Le monde cherche et trouvera le support philosophique des mutations annoncées. La finitude de toujours, qui nous opprimait et imposait sa loi, éclate. A la portée des hommes se trouve enfin la ressource infinie, la seule : « l'information, la connaissance, l'esprit » (8).

A cette envolée quasiment hégélienne, on peut en effet opposer point par point un avenir plus terne, sinon catastrophique. Les auteurs de la *Société digitale* (1) ont mené avec pas mal de rigueur méthodologique l'exercice consistant à décrire deux cas polaires des interactions entre changement social et progrès technique :

« La maison rose, c'est une interaction harmonieuse : le progrès technique vient s'intégrer dans la société qui l'a appelé. Comme il répond à un véritable besoin social, il reçoit des applications de plus en plus nombreuses autant qu'utiles. Comme l'individu maîtrise de mieux en mieux ces nouveaux biens et services, il les utilise pour transformer son mode de vie dans le sens qu'il souhaite.

« La maison grise, ce sera une sujétion accrue de l'homme à la technique. La demande sociale sera absente, mais les nouveaux services s'avèrent très efficaces pour imposer un mode de vie que l'individu

n'aura pas désiré, et dans lequel il perd son autonomie. »

Ce flottement dans la perception de l'avenir est accentué par la distance qui sépare les problèmes effectivement perçus dans la vie quotidienne d'aujourd'hui et les réponses esquissées par les nouvelles technologies. Dans un supplément publicitaire de *l'Expansion* du 17 juin 1983 on peut lire cet étonnant texte de présentation : « Alors que tout le monde vous parle d'ordinateur personnel, que l'on prédit sa diffusion dans tous nos foyers, il est encore bien difficile de dire aujourd'hui tous les services qu'il pourra rendre dans la vie domestique. »

Il est quand même stupéfiant de pouvoir prédire la diffusion d'un produit sans même pouvoir en indiquer l'utilité ! Et un trouble spécifique naît de la confrontation avec les difficultés réelles de la vie de tous les jours ; pour prendre un exemple entre mille : ces femmes que l'on voit, tôt le matin et tard le soir, trimballer leurs enfants entre crèche, école et voisine d'immeuble, en quoi la micro-électronique va-t-elle changer leur vie ?

Question grossière sans doute, en face du rouleau compresseur de l'idéologie techniciste qui a tôt fait d'éliminer comme « archaïque » toute remise en cause de la direction prise par le progrès.

Anciens et modernes

On voit bien ce que l'usage immodéré de la prospective a de simplificateur en réduisant le débat à deux attitudes possibles : pour ou contre la « modernité ».

Dans les deux cas, la formulation des projets sociaux est renvoyée à un élément extérieur et insaisissable.

Du côté des tenants d'une issue technologique à la crise, on assiste à une étonnante récupération de thèmes véhiculés par le marxisme le plus vulgaire : la révolution scientifique et technique, tel un *deus ex machina* auquel les hommes sont trop petits pour vouloir s'opposer est par essence porteuse d'un Progrès auquel il n'est d'autre destin social que de s'adapter.

Du côté des adeptes d'une utilisation douce des nouvelles technologies, le maillon manquant est donné par génération spontanée ; c'est celui qui fait passer (tel le « Téléport » de Dick) de la société dure à l'économie détendue de demain. Toffler est très caractéristique de cet optimisme fondamental pour lequel aucun élément objectif n'est avancé. Cette phrase tirée de la troisième page de *la Troisième Vague* (7) est particulièrement significative :

« C'est donc nous qui, en définitive, sommes comptables du changement. Et nous devons commencer par changer nous-mêmes, par apprendre à ne pas fermer prématurément notre esprit à ce qui est nouveau, surprenant et apparemment révolution-

naire. » Ce que l'on nous exhorte à faire, c'est de croire aux vertus inhérentes du progrès dans la version scientifique, à la plasticité sans limite des rapports sociaux dans l'autre cas.

« Quelque chose aspire l'Histoire comme telle vers une altérité aussi étrange et imprévisible que l'Histoire elle-même l'a été par rapport à la bio-évolution préhistorique qui l'a engendrée (10). » Et comment, dans ces conditions, renouer avec une approche matérialiste, là où la tentation de la morale abstraite se fait sentir pour remplir ce « vide » ?

Un détour semble ici nécessaire, qui permette d'illustrer de manière plus concrète la problématique esquissée ici.

Les réseaux câblés

« Encore un exemple, la décision prise de développer les réseaux câblés : 1,5 million de foyers

« L'intervention des collectivités publiques présenterait un avantage supplémentaire. Elle rendrait moins aigus les problèmes de rentabilité. »

Depuis, le plan câble a été un peu étalé dans le temps en raison de l'alternative que représente la transmission par satellites et de la controverse qui s'est déroulée entre les tenants de l'un ou de l'autre système. Mais l'article des *Nouvelles* du 11 janvier 1984 note à juste titre que « l'apparente rationalité de ces discours contradictoires masque un réseau inextricable de conflits d'intérêts et d'oppositions idéologiques, dont la toile de fond est l'ignorance à peu près complète de la demande ».

C'est bien ce dernier point qui fait problème et réintroduit l'incertitude fondamentale quant au futur. C'est avec raison que *Libération* pose la question ainsi : « Le futur, du moins celui qu'on nous prépare, sera câblé, strié, maillé par de véritables autoroutes de la communication (...) Des milliers de moyens de



Pieter Bruegel. *Repas de mariage* (détail). Vienne.

raccordés d'ici 1986, un million de plus par an d'ici la fin du siècle ; 45 milliard de francs d'investissements en quinze ans, autant de commandes pour des travaux de génie civil et l'industrie électronique. Ce programme justifiera la création, en France, d'une industrie de la fibre optique, technologie appelée, dans un proche avenir, aux développements les plus importants. »

On retrouve dans cette annonce de Mitterrand aux journées de politique industrielle de novembre 1982 tous les éléments identifiés jusqu'ici. Une décision a été prise, mais par qui ? La technologie de la fibre optique est « appelée » aux plus grands développements, mais par qui ? Et qui donc a exprimé une demande de réseau câblé ? On retrouve ici la tendance à « l'autodéveloppement » de la technique mise en lumière par Ellul (11). On retrouve également le rôle spécifique joué par les consommations collectives. Notre jeune technocrate déjà cité plus haut (5) mange le morceau une fois encore :

communication seront demain à portée de fibre, là, tout près, au village ou dans le quartier. Auront-ils quelque chose à communiquer ? (4 mai 1984) »

Cela peut donner Big Brother, mais aussi une extension de la communication sociale et l'on ne peut qu'être d'accord avec Lipietz qui s'exclame dans *l'Audace ou l'enlisement* : « J'aimerais que la télématique et la télévision par câble soient interactives plutôt que hiérarchiques. » Moi aussi ! Cependant le problème est de savoir qui va décider ; « C'est l'affaire des municipalités, des entreprises, des associations de consommateurs et d'usagers », nous explique Lipietz. C'est un peu court : qui décide dans une économie capitaliste ? De qui ou de quoi dépend en dernière instance le contenu social futur de ce réseau câblé, Big Brother ou démocratie directe ? Voilà la seule vraie question, dont on peut aisément anticiper la réponse.

Les passages du livre de Šervan-Schreiber consacrés au tiers monde parlent d'eux-mêmes. Le

chapitre intitulé « *Sans lire, sans écrire* » esquisse des solutions originales à la surpopulation et à l'analphabétisme. Que l'on en juge :

« Au fur et à mesure que l'effort physique de l'homme aura de moins en moins de rôle dans les cycles de production, les naissances seront moins nombreuses, car les enfants n'auront plus cette valeur physique d'échange au nom de laquelle on les multiplie.

« Un être humain, capable seulement de parler et d'entendre pourra communiquer avec un micro-ordinateur et par conséquent participer à l'activité générale par le seul recours à la pensée dont il a en lui le potentiel comme chaque être humain. »

Enfin, dans un autre chapitre intitulé « *Le bouche à bouche* », JJSS fait reculer le sous-développement. C'est facile : l'issue se trouve dans « l'enracinement progressif du système informatique qui sera présent tout entier, par une simple antenne locale — en langage technique : *le terminal* — dont le coût aura cessé de compter et dont l'utilisation, par le "dialogue" avec les équipes locales réclamera (...) un entraînement de quelques semaines, au plus de quelques mois. Là, enfin, se précise la voie conduisant au développement ».

L'informatique et le tiers monde

Ces citations, effarantes de cynisme et de naïveté mêlées, ont le mérite de faire apparaître le procédé idéologique permettant de renvoyer à l'avenir radieux de la technique la dissolution du problème du développement lui-même ; la façon dont l'analphabétisme est contourné par les améliorations techniques apportées aux machines est à cet égard exemplaire.

Ces pirouettes obscènes de celui à qui l'on a cru bon de confier la direction du Centre mondial informatique réussissent dans une certaine mesure à détourner l'attention des difficultés actuelles — par exemple les plans d'austérité imposés par le FMI — comme d'autant de points de vue à court terme que le Progrès rendra bientôt caducs.

Les enfants et l'ordinateur

De même qu'il fait reculer le sous-développement, le micro-ordinateur est censé résoudre la crise du système scolaire. Ses caractéristiques en sont bien connues, et voici comment les résume une brochure de la LCR de 1983 : « Les difficultés commencent dès les classes de maternelle qui ne peuvent accueillir tous les jeunes enfants ; elles augmentent au cours préparatoire qu'un enfant sur cinq redouble ; à la sortie de l'école primaire, un élève sur trois ne maîtrise pas les apprentissages de base (...) 200 000 jeunes quittent

chaque année le système de formation sans diplôme. »

En quoi l'objectif des 100 000 micros d'ici fin 1988 est-il une réponse à ces difficultés de fond ? Lorsque l'on connaît les difficultés concrètes des enseignants, l'insuffisance dramatique des équipements scolaires de toutes sortes, on ne peut qu'être frappé du *déplacement* que représente ici aussi le « paquet » mis sur l'introduction de l'informatique à l'école.

Ainsi à Machement, dans l'Oise, une expérience pilote a permis la mise en place de quatorze micro-ordinateurs et soixante-seize minitels pour un budget de près d'un million de francs pris en charge par le ministère de l'Agriculture, le FIC, la DATAR, le Centre mondial de JJSS, le conseil régional et... Apple. D'où peut venir cette convergence d'intérêts ?

On peut se poser cette question sous une forme qui suggère les bonnes réponses : supposons que tel enseignant adepte des méthodes Freinet fasse la demande d'une petite machine d'imprimerie et que, dans la classe à côté, son collègue sollicite au même moment l'achat d'un micro-ordinateur. Qui a le plus de chances de voir aboutir sa demande ? Le second évidemment. La micro-informatique présente-t-elle des vertus pédagogiques supérieures affirmées ? Ce qui est inquiétant, c'est que, précisément, cette question n'est même pas posée alors que c'est la seule qui permettrait de choisir rationnellement.

Or, il se trouve qu'on est en droit de considérer que l'enseignement assisté par ordinateur (EAO) utilisé pour l'acquisition des apprentissages de base peut conduire à un véritable massacre. Le postulat épistémologique permettant de fonder sa supériorité, c'est ni plus ni moins l'acceptation de la version la plus simpliste du behaviorisme où l'apprentissage procède par progression linéaire.

C'est en effet la seule logique que peut reproduire l'ordinateur ; celui-ci est « fondamentalement non dialectique, il est fondé sur le principe exclusif de non-contradiction. Avec le système binaire, il faut choisir, c'est constamment oui ou non. On ne peut pas engager une pensée évolutive et englobant les contraires », rappelle Ellul (11).

La pénétration de l'ordinateur à l'école représente ainsi une fantastique régression qui efface d'un trait tous les acquis de la psychologie de l'enfant, de Piaget à Wallon. Une somme considérable de travaux théoriques et d'expériences concrètes serait à mobiliser ici pour montrer à quel point cette fascination technicienne passe à côté des vrais problèmes. Qui a enseigné les mathématiques connaît la dimension psycho-affective qui intervient aux différents niveaux d'études et dont le livre de S. Baruk (12) donne de saisissants exemples. L'usage intensif de l'informatique à l'école est porteur de formes nouvelles — modernes — d'échec scolaire : « Un nouveau mal scolaire a été inventé. C'est l'analphabétisme informatique », déclare J. Weizen-

baum, professeur de « computer science » au MIT dans *le Nouvel Observateur* « Spécial-Futur » du 2 décembre 1983.

On peut même aller plus loin et constater que la diffusion de la micro-électronique, qui tend à envahir les différents temps de la vie de l'enfant, est lourde de dangers spécifiques. Voici, à titre de document, un extrait d'une publicité de Texas Instruments pour son jeu « le Livre magique » : « trois à six ans, c'est l'âge décisif, la période d'apprentissage au cours de laquelle l'enfant découvre le monde. Ce jeu sollicite la vue, l'ouïe et le toucher. L'enfant doit reconnaître les objets et les êtres qui l'entourent, mais également les formes, les nombres et les couleurs. La voix du "Livre Magique" l'encourage, le félicite et participe avec lui à ses découvertes (...) L'enfant n'a plus qu'à appuyer, par exemple, sur le singe, pour s'entendre dire "C'est le singe..." suivi d'un houba-houba surprenant (...) Cette trilogie éducative apporte à tous les

cas du Jacudi japonais, de rendre les enfants « computer-minded », autrement dit de réaliser leur initiation aux produits informatiques qu'ils auront l'occasion d'utiliser comme travailleurs et qu'on voudrait les voir consommer sur une échelle de masse.

L'intervention centrale de l'Etat est conforme à son rôle de plus en plus essentiel tendant à créer ou reproduire les conditions générales de la compétitivité industrielle et, en l'occurrence, de l'adaptabilité de la main-d'œuvre aux nouveaux procédés technologiques. Et l'industrie fait d'une pierre deux coups puisqu'elle trouve d'importants débouchés directement, dans l'Education nationale, indirectement auprès des parents à qui l'on explique inlassablement la nécessité pour leurs chères têtes blondes de s'initier aux merveilles de la micro-informatique.

Jusqu'ici, l'impact de l'informatisation a été relativement positif sur l'emploi féminin : les activités



Pieter Bruegel. *Repas de mariage* (détail). Vienne.

âges de l'enfance le goût de la découverte, de la connaissance et, surtout, de la communication moderne » (*le Monde de l'Education* novembre 1982).

Inquiétante modernité qui ignore tout processus de socialisation « à l'ancienne », autrement dit par la communication avec d'autres êtres humains. Et S. Papert, l'inventeur du Logo, logiciel doux, a raison de souligner qu'il est « extrêmement dangereux de jouer avec la relation de dépendance qu'a un bébé avec ses parents. Si nous n'y faisons pas attention, nous pourrions fabriquer une génération de psychotiques (*Science et Vie Micro*, mai 1984). » Cette médiation de toute relation sociale par un vecteur technique évoque irrésistiblement, comme évolution pathologique, l'enfant-machine décrit par B. Bettelheim (13).

Certes, il ne s'agit là que de tendances, ne serait-ce que parce que le projet d'informatisation de l'école vient se heurter aux restrictions budgétaires. Il n'en reste pas moins que l'objectif est ici, comme dans le

tertiaires féminisées ont été peu concernées tandis que les industries électriques et électroniques connaissent un accroissement sensible du taux de féminisation de leur main-d'œuvre.

Télé-travail : le nouvel ouvrage de dames

Cependant, tout un ensemble de déterminations pèse actuellement dans le sens inverse : l'introduction de la bureautique touche maintenant le tertiaire, la persistance d'un chômage massif fait apparaître le travail à temps partiel comme une possible solution, et le télé-travail fournit, à terme, le support technique d'un retour des femmes au foyer. Si bien que l'on peut partager l'inquiétude exprimée par E. Monod (14).

« Ainsi brossée la toile de fond de la trilogie : nouvelles technologies-emploi-femmes, il nous semble que le développement latent du télé travail peut être interprété non seulement comme la conséquence

directe du processus d'informatisation mais aussi comme la convergence de facteurs économiques et idéologiques, qui, par effet de boomerang, viendraient accentuer la nécessité de promouvoir le télétravail à domicile. En effet, ne doit-on anticiper de cette forme d'organisation du travail qu'elle ne draine les exclues de la société technicienne sous couvert de souplesse d'horaires et de raccourcissement de temps de transport, de temps partiel et d'éducation des enfants, de qualité de la vie et de respect du rythme individuel ? Ne doit-on craindre de voir canaliser vers le domicile une main-d'œuvre adaptable et bon marché, qui viendrait alimenter la face cachée d'une économie duale par ses travaux subalternes et déqualifiés ? Main-d'œuvre docile car inféodée à une technologie proclamée "transparente" pour mieux masquer sa propension à resserrer les rapports de sujétion antérieurs. »

Pour une approche matérialiste

Le bref survol de domaines concrets d'application montre clairement que le discours sur les grandes-mutations-que-nous-sommes-en-train-de-vivre n'est pas seulement idéologique. Certes, la prospective tend constamment à sous-estimer les délais nécessaires pour que passent dans la vie quotidienne les extrapolations des futurologues.

A cet égard la comparaison entre les projections datant d'une quinzaine d'années et la réalité actuelle fait apparaître de considérables erreurs de perspectives. Ainsi la liste de cent innovations probables pour le dernier tiers du siècle, établie par H. Kahn et A. Wiener en 1967, reste en grande partie de l'ordre de la prévision : les appareils individuels à décollage vertical, la télévision en relief, le contrôle du climat relèvent encore de la science-fiction ou de l'expérimentation. Par contre, comme le note R. Clark dans *le Matin* du 29 décembre 1983, « rien ou presque n'annonçait l'immense révolution des micro-ordinateurs, de la télématique, des transmissions à distance d'informations par fibres optiques... ».

Malgré cette précision toute relative, la futurologie remplit une fonction bien précise qui consiste à habituer l'opinion à l'immanence du changement, à contribuer à la « plasticité » des individus, nécessaires pour opérer les mutations capitalistes. La notion de « modernité » (15) fonde cette idéologie du changement pour le changement en cataloguant comme archaïque toute approche

Ces problèmes ne relèvent pas seulement de débats abstraits : travailleurs et enseignants sont concernés directement par les mutations technologiques dans tous les aspects de leurs activités, profession-

nelles et syndicales. Peut-on esquisser une approche matérialiste de ces questions ?

On doit partir ici d'un refus du mythe de la neutralité de la technique : toute innovation ne conduit pas à un progrès indépendamment des conditions sociales de sa mise en place. Mais on ne peut non plus en rester à une distinction un peu courte entre la technique bonne en soi et les mauvais capitalistes qui en dévoient l'utilisation.

De manière symétrique, une attitude tendant à déplacer le problème au niveau de l'éthique (11) ou même... de l'amour (16) est tout aussi peu opératoire pour fonder une critique objective.

De la même façon, la dénonciation du capitalisme comme producteur de « faux » besoins verse assez rapidement dans des travers moralisateurs fondés sur une anthropologie idéaliste (les besoins « authentiques ») voire totalitaires.

Le capitalisme ne peut créer de toutes pièces des besoins ; par contre, il pèse de toutes ses déterminations sur la façon de les satisfaire. Dans une société socialiste telle que nous la concevons, la production est organisée en fonction de la satisfaction optimale des besoins ; autrement dit la planification permet de déterminer collectivement quels sont les besoins les plus urgents, les plus essentiels, qu'il faut donc satisfaire en premier.

Il existe au contraire un mode de satisfaction capitaliste des besoins en ce sens que la production ne faisant pas l'objet d'une planification, celle-ci s'oriente, non pas en fonction de l'intensité relative des besoins, mais en direction de ceux qui peuvent donner lieu à la production la plus rentable. Et plus les forces productives se développent, plus le capitalisme a du mal à maîtriser cette distorsion qu'il opère en faveur des besoins recevables au critère de la rentabilité privée.

L'un des traits distinctifs de la longue dépression que traverse actuellement le capitalisme, c'est bien cette distance qui se creuse entre les besoins criants de la majorité de l'humanité et la prédilection que le capitalisme affiche pour les « besoins à haute technologie » (et à haut profit).

Ellul a généralisé cette tendance :

« L'innovation paraît limitée par une étrange constatation de Jouvenel : "Les arts qui ont le moins progressé ont été ceux qui eussent pu améliorer le sort matériel du grand nombre." Teissier du Cos : "Plus une industrie répond à un besoin fondamental, moins elle innove." Autrement dit, la croissance technique a lieu d'abord dans les domaines du superflu, de l'inutile, du gratuit, du secondaire (...) Il n'y a donc pas innovation en fonction de l'intérêt vrai de l'homme. Ce que nous constatons avec évidence aujourd'hui (on innove davantage pour aller sur la lune que pour nourrir les hommes) a *toujours* été un caractère du progrès technique (11). » Bien sûr, on ne peut suivre la généralisation qu'Ellul pousse sans

doute trop loin. Mais il reste que le constat s'applique bien au capitalisme contemporain.

C'est dans cette incapacité d'orienter la production et l'innovation vers les besoins essentiels et donc de trouver des débouchés de masse que se trouve l'une des raisons essentielles de la crise : le capitalisme ne sait plus que satisfaire des besoins de compensation (jeu électronique) créés, si l'on veut, par la non-satisfaction de besoins essentiels (de

l'espace) et cela ne suffit pas à amorcer une nouvelle phase de croissance.

Devant cette contradiction, la pente naturelle du capitalisme — que la dimension internationale de la crise vient renforcer — est de chercher à réaliser par la force l'adéquation nécessaire entre production et débouchés. C'est pour cette raison que l'on retrouve au cœur de la crise la vieille alternative : socialisme ou barbarie, et que cette dernière pourrait ressembler à 1984.

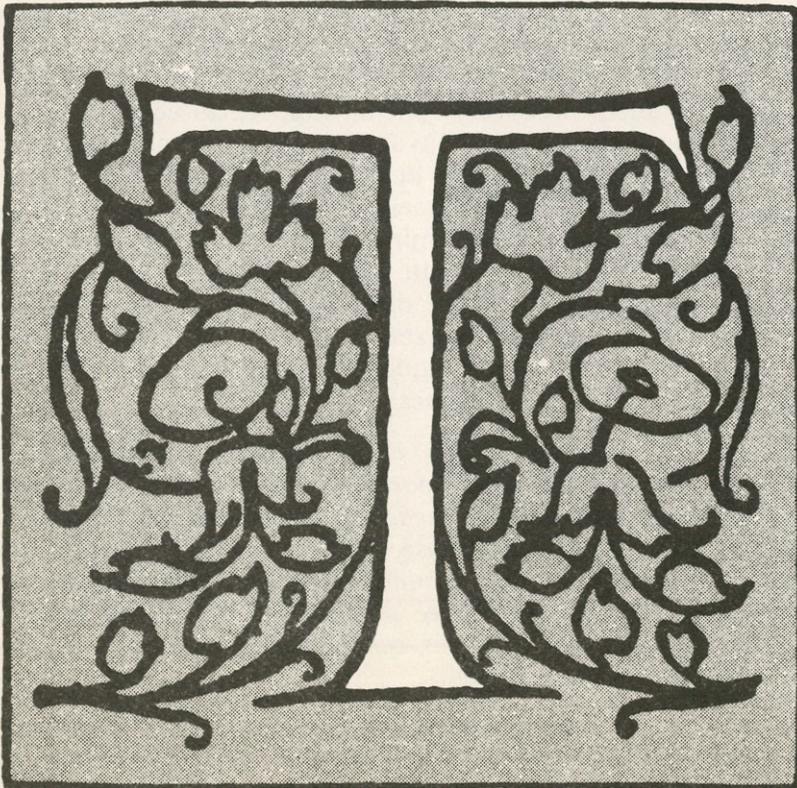
1. P.-A. Mercier, F. Plassard, V. Scardigli. *La Société digitale. Les nouvelles technologies au futur quotidien*. Le Seuil. 1984.
2. V. Wolf. « Les robots à la chaîne chez Volkswagen ». *Inprecor* n° 166 du 6.02.84.
3. B. Coriat. *La Robotique*. La Découverte-Maspero. 1983.
4. B. Lussato. *Le Défi informatique*. Livre de poche. Coll. Pluriel. 1981.
5. F. Saint-Geours. *Informatique et macro-économie. Une première approche. Annexe au rapport Nora-Minc*. La Documentation française. 1978.
6. E. Verdier. *La Bureautique*. La Découverte-Maspero. 1983.
7. A. Toffler. *La Troisième Vague*. Denoël. 1980.
8. J.-J. Servan-Schreiber. *Le Défi mondial*. Livre de poche. 1980.
9. Y. Barel. *La Société du vide*. Le Seuil. 1984.
10. G. Hottois. *Le Signe et la technique*. Aubier. 1984.
11. J. Ellul. *Le Système technicien*. Calmann-Lévy. 1977.
12. S. Baruk. *Echec et maths*. Le Seuil. 1973.
13. B. Bettelheim. *La Forteresse vide*. Gallimard. 1969.
14. E. Monod. *Le Télé-travail ou L'arbre qui cache la forêt*. Les Temps modernes. Octobre 1983.
15. Jean Chesneaux. *De la modernité*. La Découverte-Maspero. 1983.



Pieter Bruegel. *La Luxure.*

Entretien avec
Daniel BENSÄID

Utopies, rejet de l'utopie et projet révolutionnaire



ROP

cursive sans doute, cette interview de Daniel Bensaïd, livré aux questions

d'Alain Brossat. Elle laissera le lecteur sur sa faim, souvent. Mais elle présente l'intérêt, à travers des éclairages qui balayent un large champ historique, géographique et social, qui mettent en évidence fractures et basculements dans le temps et l'espace, d'inviter à réapprécier certaines distances.

Bien qu'il demeure inachevé, ébauché même, nous avons pris le parti de présenter, sous cette forme, cet entretien.

● *Nous vivons dans une phase de rejet de l'utopie. Bien plus, tout se passe comme si nous étions entrés dans la phase de la pensée « anti ». On ne se définit plus tant, dans de larges couches intellectuelles, par ce dont on est partisan, mais par ce contre quoi l'on est. Le thème de l'antitotalitarisme autour duquel se réalise chez nous un aussi large consensus en est l'exemple le plus notoire. Ce qui est frappant aussi, c'est que ces attitudes « anti » sont amplement déterminées par le lieu d'où parlent les intellectuels : si l'antitotalitarisme peut, ici, tenir de vision du monde à certains d'entre eux, l'antireaganisme peut permettre à d'autres, dans d'autres parties du monde, d'éviter de se poser quelques questions délicates. La pensée « anti » est une pensée régionale. Elle débouche souvent sur de formidables malentendus : de respectables gourous libéraux de chez nous peuvent parfaitement servir d'inspirateurs à des radicaux de l'opposition hongroise. En quoi ce climat intellectuel réagit-il sur la pratique révolutionnaire ?*

Dans cette réaction que tu dis « anti », il y a plusieurs éléments. D'abord, il faut revenir à l'Histoire, à cette grande fracture que constitue le stalinisme et après laquelle on ne peut plus penser comme avant. Après le stalinisme, on ne peut plus placer dans le vocabulaire, les thèmes qu'aborde le marxisme la même charge d'utopie, au sens positif du terme, que l'on pouvait trouver dans le socialisme du XIX^e et du début du XX^e siècle. Au fil du temps, la déception a fait son œuvre, elle s'est creusée, a rebondi, essentiellement parmi les intellectuels. Si bien que se trouve remise en cause cette sorte d'alliage qui existait entre le « socialisme scientifique », entre guillemets, et l'héritage utopique, utopiste que Marx et Engels y avaient à juste titre incorporé, comme cela apparaît clairement à la lecture, au moins de leurs textes de jeunesse — à commencer par le *Manifeste communiste*, ou le discours d'Eberfeld de Engels.

Aujourd'hui, ce qui semble prédominer chez nombre d'intellectuels, c'est une crainte de tout projet, tout projet semblant impliquer une norme, une contrainte, apparaissant comme tendanciellement ou potentiellement totalitaire. En fait, il s'agit d'une réaction qui va bien au-delà de l'anti-utopisme, d'une réaction au fond anti-idéologique, antisystématique qui débouche sur une sorte de culte de l'individualité,

de l'immédiat, du multiple. Cette réaction dépasse les frontières de l'Europe. On le découvre à la lecture d'un roman comme *la Guerre de la fin du monde* du Péruvien Vargas Llosa où s'exprime à la fois une sympathie à l'endroit de la révolte populaire, mais aussi la défiance à l'égard de tout ce qui est construction, système social qui pourraient devenir porteurs d'un ordre aliénant ou oppresseur. Du coup, ce n'est pas tout à fait par hasard que Vargas Llosa se retrouve dans le rôle d'une sorte de témoin libéral contre la guérilla du Sentier lumineux au Pérou...

Par quel bout pourrions-nous donc reprendre le problème ? A mon avis, il faut exclure l'idée que l'on puisse réinventer une utopie par une activité de relance, de recherche, de dynamisation du marxisme sur ce terrain. Il est vrai que l'on a assisté à une petite flambée de pensée utopique après 1968, mais, à mon avis, dans un contexte déjà fortement marqué par le déclin des grands systèmes utopiques. Je dirai plutôt que cette flambée se situe dans le cadre de ce que le philosophe Ernst Bloch appelait les utopies fragmentaires qui, selon lui, prennent à notre époque la relève des grandes utopies sociales. Je crois qu'est révolue l'ère des grandes constructions utopiques.

● Pourquoi ?

Parce qu'on ne peut pas faire machine arrière. Partons d'une définition provisoire de l'utopie : la projection d'un système social différent, dans l'espace généralement. Cette projection débouche sur un ailleurs. Mais à partir du moment où l'on entre dans le cadre d'une pensée historique, on ne réfléchit plus tant en termes d'ailleurs utopiques que d'au-delà historique du moment présent. Et cet au-delà entretient nécessairement un rapport de négation, mais aussi de continuité avec le lieu et le moment d'où l'on part. Dans une telle démarche, le rapport à l'utopie se modifie fondamentalement. L'utopie est alors ce qui demeure d'indéterminé dans un projet social et historique, la part du rêve, la part du possible. C'est ainsi que l'on entre dans l'ère des utopies partielles, qui peuvent, par exemple, dit Bloch, s'ancrer dans l'oppression spécifique des femmes, des juifs (le sionisme des origines), etc.

● *Il y a des phases, des conjonctures idéologiques où les utopies sont « porteuses » du point de vue intellectuel, où l'air du temps porte à l'utopie. Il y en a d'autres où la pensée anti-utopique, ou encore les utopies négatives dominent nettement. Qu'implique pour nous cette alternance de l'utopie et de l'anti-utopie ? Quelle est, dans ces conditions, la mémoire, la continuité de l'utopie ?*

Si l'on considère l'utopie comme « le sentiment non pratique du possible », on peut dire que dans toute phase de transition marquée par le déclin d'une classe et l'ascension d'une autre, il y a un moment

utopique, un moment où l'anticipation a son rôle à jouer. C'est le cas à la fin du XV^e, au début du XVI^e siècle où l'utopie apparaît dans ses deux variantes, l'une centralisatrice, autoritaire, préfigurant l'Etat moderne, et l'autre qui se développe sur un versant libéral, autogestionnaire. Ce courant utopique se développe tout au long du XVI^e siècle, mais en revanche, dès le début du XVII^e, l'utopie reflue au profit d'un débat sur le droit, sur la théorie du droit naturel qui est déjà un instrument de lutte politique pour la bourgeoisie. L'utopie recule alors parce qu'on entre dans la dimension pratique et politique du possible.

Dans une autre phase, consécutive à la Révolution française, on assiste à un regain d'utopie qui correspond à la fois à de nouvelles possibilités, en termes de forces productives, et à la recherche d'une autre expression sociale de ces possibilités. C'est à ce moment que se développent les utopies prémarxistes,

utopique de 1968 et ses lendemains était beaucoup plus courte que nous le pensions à l'époque. Elle découlait d'une période de prospérité qui s'achevait. Elle s'inscrivait dans une conjoncture où tout semblait possible, où les couches sociales qui la portaient avaient une grande confiance en elles-mêmes, où prévalait le sentiment que les ressources de cette société étaient inépuisables, que l'on pourrait les utiliser dans le sens que l'on voulait. C'était là, remarquons-le, une pensée très régionale, appuyée sur l'apogée de l'accumulation du capital dans les pays capitalistes développés d'Europe occidentale, un optimisme plutôt local.

Ce qui me frappe, dans la période de crise et de tensions que nous connaissons maintenant, plus que la quête d'une nouvelle utopie, c'est le retour de la pensée morale. Ce n'est sans doute pas pour rien que l'on a récemment publié les *Cahiers pour une morale*



Pieter Bruegel. *Le Misanthrope* (détail). Naples.

Saint-Simon, Owen, Fourier, chacun avec ses particularités. Plus on s'approche de la possibilité pratique de la révolution prolétarienne, et plus cette forme d'utopie s'estompe au profit d'une stratégie politique et finit, en un sens, par s'y dissoudre. La Révolution russe transcrit dans la réalité toute une charge de l'utopie antérieure : tout ce qui, par exemple, concerne l'expérimentation sociale, la refonte du mode de vie...

Peut-on dire que le statut de l'utopie soit régi par un sorte de loi de l'éternel retour, au fil du développement des classes sociales et de leur épuisement ? Le problème est surtout qu'on peut difficilement imaginer aujourd'hui quelle classe peut réactiver l'utopie. Bloch le dit bien : il n'y a plus de grande classe qui puisse unifier un projet utopique au-delà du projet socialiste auquel demeure attachée la grande charge utopique du dépérissement de l'Etat, de son extinction.

De ce point de vue, je crois que la flambée

de Sartre. Il faut y voir un symptôme. Même pour ceux qui se situent sur le terrain du marxisme, l'intégration d'une préoccupation morale se présente souvent comme un passage obligé. La morale apparaît souvent comme un horizon indépassable ; par un retour à une approche morale des problèmes, on essaie d'aménager le traumatisme lié à l'expérience de la dégénérescence bureaucratique du socialisme, à l'expérience du totalitarisme. Il y a quelque chose d'insolite dans ce retour de la morale ; il n'y a pas si longtemps, la démarche morale des dissidents des pays de l'Est (Plioutch par exemple) nous apparaissait comme quelque chose d'exotique. Aujourd'hui, on a le sentiment que les problèmes sont souvent posés en termes de moralisation interne au mouvement ouvrier. Je ne suis pas sûr que la solution aux problèmes que nous connaissons soit de ce côté-là. Mais en tout cas, la préoccupation morale me paraît l'emporter largement, aujourd'hui, sur la préoccupation utopique.

● *L'idée que l'utopie est le ferment du totalitarisme est aujourd'hui très communément admise. Marx et Lénine sont présentés, de droit, comme les pères fondateurs du totalitarisme. Comment te situes-tu par rapport à ces « évidences » de notre époque ?*

C'est une question tellement vaste ! On ne peut qu'en aborder des aspects spécifiques. Prenons la question de Lénine et du léninisme. J'ai l'impression que s'opère dans sa pensée, après 1914, un changement beaucoup plus systématique que ce que l'on a dit : au plan méthodologique (voir ses réflexions sur la *Logique* de Hegel), au plan de sa perception du monde impérialiste comme totalité, au plan de sa perception de l'Etat. De ce point de vue, je ne crois pas que *l'Etat et la révolution* constitue une improvisation brillante dans un contexte révolutionnaire ; il s'agit plutôt d'une rupture avec une certaine problématique héritée d'avant 1914, rupture qui se prolonge chez le Trotsky de la lutte antibureaucratique, et constitue un nouveau maillon dans le marxisme.

Une autre tarte à la crème de l'antiléninisme, qui prévaut actuellement, c'est l'idée que la théorie du parti révolutionnaire développée dans *Que faire ?* recèle tous les germes du totalitarisme. Il s'agit là d'une question mal posée. Le vrai problème est inhérent aux données de la révolution prolétarienne : c'est celui de la métamorphose d'une classe déposée, dépouillée, en classe dominante. Le pouvoir politique devient un moyen d'émancipation et de transformation sociale, mais sur quoi repose le pouvoir politique, si ce n'est sur l'héritage social et culturel de cette société capitaliste ? C'est en ce sens que le danger de la bureaucratisation est inhérent à la révolution prolétarienne, quelle que soit la théorie du parti ouvrier à laquelle on se réfère.

J'irais jusqu'à dire que le léninisme, avec son idée du parti d'avant-garde, crée des conditions plus favorables que tout autre pour faire face à cette difficulté. Elle est moins dangereuse, de ce point de vue, que l'idée antérieure au léninisme selon laquelle le parti représente le prolétariat dans son ensemble, constitue la société politique de la classe ouvrière, avec tous ses prolongements, ses organisations de masse... Car la théorie léniniste permet d'établir un rapport beaucoup plus clair entre exercice de la souveraineté du pouvoir et organisation politique, de penser de manière plus rigoureuse la séparation du parti et de l'Etat, la subordination du parti à la souveraineté des soviets. Toutes ces idées deviennent plus claires à partir du moment où l'on est confronté à un parti d'avant-garde qui propose, essaie de convaincre, mais ne peut pas s'imposer comme représentant immédiat des intérêts d'ensemble de la classe ouvrière.

Il est vrai qu'une telle distinction qui, potentiellement, découle des travaux majeurs de Lénine après 1914, n'a pas prévalu dans les années vingt. Dans les

premiers congrès de l'Internationale communiste, l'accent est mis sur les soviets comme instruments de prise du pouvoir, mais les rapports parti-soviets-syndicats ne sont pas clairement définis. Il y a en tout cas une ambiguïté concernant les rapports de subordination des soviets au parti : est-ce une subordination politique, historique, institutionnelle ? A mon avis, au contraire, le corollaire logique de la problématique du parti d'avant-garde devrait être le respect du pluripartisme dans la société de transition. Ce n'est pas pour des raisons de circonstances que Trotsky s'oriente vers cette idée dans les années trente. Il ne s'agit pas là, chez lui, d'un retour à une idée démocratique banale, mais bien de la prise de conscience, à la lumière de l'expérience de la dégénérescence bureaucratique de l'URSS, de l'impossibilité d'unifier artificiellement les intérêts de la classe ouvrière et de supprimer par décret son hétérogénéité, de la nécessité de mettre en place des canaux de représentation sociale et politique différenciés de la classe ouvrière dans la phase de transition. Je pense que les implications de cette réorientation théorique vont très loin.

Envisageons un dernier aspect du problème concernant Lénine et le léninisme. Une des « preures » de la tournure totalitaire de sa pensée et de son action que l'on administre souvent, c'est la dissolution de la Constituante. Il y a là deux aspects. Le premier, c'est un problème politique concret à l'occasion duquel se pose la question : Qui domine qui ? Qui exerce le pouvoir politique ? En l'occurrence, deux pouvoirs coexistent, celui des Soviets et celui de la Constituante qui se fondent sur des représentations différentes de la réalité politique, de sa transformation... De ce point de vue, l'affrontement est inévitable et la dissolution de la Constituante est une question d'opportunité politique, pas de principe. Le second aspect, et là il convient d'observer une distance critique, c'est la façon dont, par la suite, Lénine et Trotsky ont pu faire de nécessité vertu. Ils ont pu le faire parce qu'il n'y avait ni projet conscient, ni projet de définition institutionnelle des problèmes de la transition à leur époque. Aujourd'hui, l'expérience a apporté quelque lumière sur ces questions.

Prenons deux exemples. On a vu surgir en Pologne, avant le coup d'Etat de Jaruzelski, la revendication d'élections libres à la Diète, revendication allant donc dans le sens de la remise en place d'institutions de type parlementaire. Mais je crois qu'à partir du moment où une telle revendication surgit dans un contexte où les rapports sociaux ne sont pas, fondamentalement, déterminés par une économie de marché, le contenu de cette revendication « démocratique » est d'emblée différent de ce qu'il serait dans un contexte où domine la libre entreprise. Cette revendication prend un sens dans la perspective d'un système de double représentation où la Diète coexisterait avec une Chambre économique des con-

seils d'autogestion d'entreprise. Une fois la propriété privée des moyens de production abolie, une forme de représentation de type parlementaire peut remplir une fonction positive.

Au Nicaragua se tiendront prochainement, si l'intervention impérialiste n'y fait pas obstacle, des élections pour la mise en place d'une assemblée constituante. On voit donc que, dans un processus de transition, même s'il se trouve fortement entravé par la possibilité d'une intervention militaire contre la révolution, le passage par le parti unique n'est pas un passage obligé. On voit qu'il existe au Nicaragua une certaine pluralité de partis et de débats. C'est une démonstration de la force de cette révolution. Il faudra voir, par la suite, comment cette assemblée se combinera avec d'autres mécanismes de représentation d'ordre plus directement social. Il semble qu'il y ait, chez les sandinistes, un débat sur le maintien

aujourd'hui : cela fait cinq ans qu'ils ont pris le pouvoir, entre-temps les choses se sont considérablement décantées. Une partie de la bourgeoisie a quitté le pays, le processus auquel on assiste actuellement est aussi un processus de constitution de la nation, d'une nation encore inachevée.

Pour revenir à la Révolution russe, le débat sur tel ou tel aspect particulier, comme celui que nous avons soulevé, est au fond toujours le même : soit on pense, comme les mencheviks, que cette révolution était prématurée, du point de vue du niveau des forces productives, soit on pense qu'elle pouvait constituer le point de départ d'une transformation globale du rapport de forces entre l'impérialisme et la révolution, et à partir de ce moment-là, il n'y a pas de critère général qui permette de poser le problème en termes de légitimité ou d'illégitimité. Le problème est celui du contexte dans lequel les révolutionnaires prennent telle ou telle décision, des lacunes éven-



Pieter Bruegel. *Le Misanthrope*. Naples.

d'une double représentation après les élections pour la Constituante.

● *Tu penses qu'à propos d'une question comme la dissolution de la Constituante, la question de la légitimité ne se posait pas ?*

Il faut aller au-delà. La Révolution russe victorieuse se pensait comme partie prenante d'une révolution plus vaste. Dans une question comme celle-ci, les dirigeants bolcheviks faisaient référence à une totalité en mouvement, représentant un critère plus important que la photographie électorale de la Russie à un moment donné. Il ne s'agit donc pas, en l'occurrence, d'un problème de morale, mais d'un problème de stratégie, avec toute la marge d'incertitude, d'erreur possible que cela implique. On ne peut pas faire de comparaisons abstraites entre la situation qu'ont connue les bolcheviks à cette époque et celle que connaissent les dirigeants nicaraguayens

tuelles de la pensée révolutionnaire, du rapport entre la théorie et l'expérience, etc. La Constituante de janvier 1918 pouvait fort bien devenir le centre institutionnel de « légitimation » de la contre-révolution à la veille de la guerre civile !

● *Y a-t-il une coloration particulière de l'utopie dans les pays dépendants, en Amérique latine, par exemple ?*

C'est une question trop vaste. Ce dont il faudrait parler, à un premier niveau, c'est d'une pensée qui n'est pas utopique du tout, mais qui est, tout simplement, une pensée de libération. Une pensée qui se fonde sur la misère, le délabrement, voire le désespoir ; dans de nombreux pays, le simple fait de se débarrasser du fardeau de la dette extérieure, de la dictature de la faim, apparaît comme une formidable ambition morale et humaine. Il faudrait également mentionner un phénomène spécifique et intéressant qui est la « théologie de la libération » qui a, dans la

reformulation qu'elle pratique, de l'héritage chrétien, sa charge utopique.

Au-delà, les intellectuels de ces pays ont du mal à se situer dans une utopie vraiment universalisante, il y a un décalage énorme entre leur vision du monde et celle qui prévaut chez les intellectuels des pays développés. On sait, par exemple, que la sympathie, pour ne pas parler d'adhésion, à la lutte des Polonais a rencontré d'autres obstacles en Amérique latine qu'en Europe. En Amérique latine, par la médiation de Cuba, le camp socialiste demeure une référence. On n'y voit pas l'Histoire du même côté que chez nous, où un Arrabal peut impunément raconter à la télévision qu'il y a trois cent mille prisonniers politiques à Cuba, que Cuba est la capitale du racisme avec l'Afrique du Sud, etc. ! J'ai l'impression, en discutant avec certains intellectuels latino-américains exilés, que prédomine dans leur démarche une sorte de « réalisme » qui se fonde sur le raisonnement suivant : la révolution est une nécessité vitale, Cuba — et l'URSS en arrière-plan — est une référence incontournable, mais il faut ne pas être dupe de la réalité du camp socialiste. Ils en font parfois une sorte de théorie qui pourrait se formuler ainsi : la révolution, c'est la justice, au sens de la justice sociale, mais ce n'est pas la liberté. Il ne faut pas trop demander à la révolution, faute de quoi l'on encourt le risque de graves déceptions. On voit donc se reproduire ici une dissociation entre une morale subjective de la liberté d'une part et une *realpolitik* d'autre part. Il me semble au contraire indispensable de redonner au marxisme toute sa dimension libératrice, notamment en faisant apparaître la nécessité de la démocratie comme une nécessité fonctionnelle et non pas formelle. Les événements de Pologne, ou ceux de Grenade qui ont fourni au gouvernement américain le prétexte d'aller « rétablir l'ordre » le montrent suffisamment.

● *Peut-on dire qu'il y ait une composante utopique importante dans la pensée de Che Guevara ?*

Plutôt que d'une pensée utopique, je parlerais d'une pensée révolutionnaire à chaud, en situation, une pensée qui unifie un problème d'action révolutionnaire, un projet historique et une dimension éthique. A ce propos, je trouve regrettable que personne n'ait jamais dressé un bilan approfondi de la place du Che dans la révolution cubaine. Il y a sans doute des raisons un peu suspectes à cela : il est avéré, par exemple, que face à l'échec de la *zafra* des « dix millions » de 1970, Castro a dû constater l'échec d'une politique économique, remettre en place une comptabilité, réintroduire les stimulants matériels, réviser le système des salaires, le tout conjugué avec l'entrée dans le Comecon et le renforcement des liens avec l'URSS. On a souvent l'im-

pression que dans l'autocritique de la politique menée dans les années soixante qui a conduit à ces difficultés, on opère souvent à Cuba, consciemment ou inconsciemment, un raccourci trop rapide qui permettrait de rapporter ces difficultés aux positions que défendait le Che dans les années 1963-1965. Or, ce n'est en rien évident.

La position du Che ne reposait pas seulement sur une idée morale, mais aussi sur la conviction qu'une société de transition qui ne reposerait que sur des stimulants matériels n'irait pas nécessairement là où elle prétend aller. Il insistait beaucoup sur la dimension de l'éducation, et la valeur de l'exemple, sur le terrain militaire comme économique. Mais il lui manquait une médiation pour approfondir ces idées : un cadre institutionnel propice à leur réalisation. La figure du Che s'est estompée parce qu'elle était symboliquement liée au gauchisme, à un volontarisme révolutionnaire. Mais sa pensée constitue néanmoins un acquis qui peut se réactiver, une flamme qui peut se ranimer dans n'importe quelle conjoncture où l'histoire se remet en marche. En Amérique latine, cette pensée de l'actualité de la révolution s'est repliée avant tout pour la raison bien simple que l'avant-garde révolutionnaire a connu une décennie de défaites et de dictature. La politique se remet donc en route à un niveau beaucoup plus terre à terre : au Brésil, un million de personnes descendent dans la rue pour des élections au suffrage direct, au Chili, on manifeste pour la démocratie, en Argentine, on a le vote en faveur d'Alfonsín, vote « réaliste ».

Il est vrai aussi qu'il y a toute une charge utopique qui s'était inscrite dans certains secteurs de la société à la fin des années soixante en Europe, qui s'est estompée. Ce sont en partie ainsi des illusions qui se sont dissipées. On a pu croire en effet qu'il y avait une correspondance directe entre cet effet culturel de 1968 et la réalité politique et sociale. On croyait à une actualité immédiate de la révolution. Dans certains cas on évoquait même l'actualité immédiate du communisme (*le Manifesto*, sous l'impact de la révolution culturelle). Il s'est avéré que tout cela relevait, pour une bonne part, de la fantaisie, qu'il y avait un énorme décalage entre la réalité et ces projections utopiques. Ces illusions constituaient le terrain d'un certain climat utopique dans les organisations d'avant-garde, aussi bien chez nous qu'en Amérique latine, par exemple. Aujourd'hui, ce phénomène a régressé et l'on se préoccupe de choses beaucoup plus prosaïques, la résistance aux effets de la crise ici, la réapparition des disparus là-bas. D'un côté, cette situation a pour conséquence qu'on est plus près de la réalité politique, d'un autre se profile le danger d'un certain enlisement dans cette réalité. Je ne parle même pas ici de manque d'utopie, mais, tout simplement, de projet, du danger d'une routine.

C'est précisément parce que nous sommes con-

frontés à ce repoussoir que sont les pays de l'Est que le projet révolutionnaire ne peut pas se réduire à un enchaînement d'actes d'autodéfense, de protestations ou de grèves. Il faut, en sus, que la classe ouvrière et ses alliés parviennent, à un moment donné, à se charger d'un projet de société. C'est ce

que ne comprennent pas tous ceux qui, pour s'être brûlé les doigts avec du lait trop chaud, au lendemain de 1968, ne veulent plus entendre parler ni de veau ni de vache et pour qui tout ce qui est utopie, anticipation, n'est que petite brise culturelle, voire erreur de jeunesse.



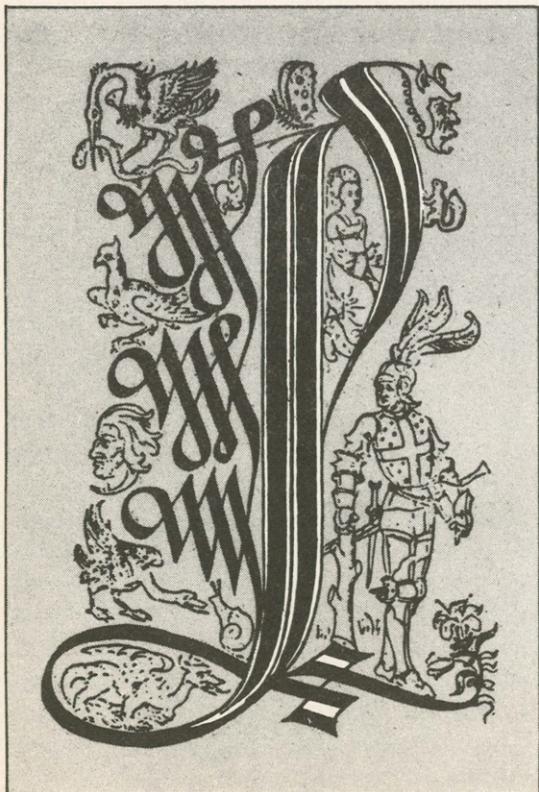
Pieter Bruegel. *Les Apiculteurs*. Berlin.



Pieter Bruegel. *Danse des paysans*. Vienne.

Carlos ROSSI

Marxisme et utopie révolutionnaire chez Ernst Bloch



'OEUVRE

de Marx contient non seulement l'analyse scientifique la plus rigoureuse

du capital, du fétichisme de la marchandise et de la lutte de classes, mais aussi une visée utopique profondément révolutionnaire. Science et utopie ne sont pas contradictoires mais dialectiquement unifiées dans la pensée marxiste, à condition que le concept d'*utopie* soit compris dans son sens véritable, d'origine grecque (*ou-topos* : « en aucun lieu ») qui désigne *ce qui n'existe pas encore*. Le but suprême de la lutte prolétarienne moderne — la société sans classes ni Etat, sans exploitation ni oppression, le royaume de la Liberté — est l'aboutissement des aspirations millénaires des opprimés et vaincus de l'Histoire, depuis les esclaves de Spartacus et les paysans de Thomas Müntzer jusqu'aux canuts de Lyon et aux communards de 1871. Or, ce but suprême, le socialisme, *n'existe pas encore* : face aux misérables réformes de la social-médiocratie et face à la sinistre caricature intitulée « socialisme réellement existant », il est urgent et indispensable de rétablir la dimension utopique/révolutionnaire du marxisme, en cherchant les voies vers un avenir radicalement *autre*, vers une *alternative* socialiste radicalement opposée à l'état de choses établi.

D'où l'actualité de la pensée d'Ernst Bloch (1885-1977), le représentant le plus éminent de l'esprit de l'utopie au sein du marxisme moderne. Juif et Allemand, Bloch puise aux sources les plus variées et les plus inattendues dans l'élaboration de son œuvre : la Kabbale, le mysticisme juif et chrétien, les hérésies religieuses, les romantiques allemands, les socialistes utopiques, Hegel et Schelling, Goethe et Marx, Brecht et Lénine. Son style de pensée est résolument romantique révolutionnaire : comme les romantiques, il puise dans les cultures du passé la munition spirituelle, la poudre pour faire exploser la rationalité froide et inhumaine du capitalisme. Mais son but n'est pas de reconstituer les neiges d'antan : ce qu'il vise, c'est plutôt à révolutionner le présent et à ouvrir le chemin qui conduit vers l'utopie communiste, en utilisant cette arme acérée, cette clé des portes de l'avenir que l'on appelle marxisme.

Dès son premier ouvrage, *l'Esprit de l'utopie*, écrit en 1917, il saluait dans les conseils d'ouvriers et soldats de Russie (c'était avant Octobre), la seule force capable d'abattre « l'économie monétaire et la morale de commerçant, le couronnement de tout ce qui est scélérat dans l'homme ». Et dans son livre sur Thomas Müntzer (1921) écrit pendant la dernière vague de la révolution allemande, il évoquait ainsi l'unité entre la *praxis* marxiste et l'espoir utopique : « Haut dressé sur les décombres d'une civilisation ruinée, voici que s'élève l'esprit de l'indéracinable utopie... Ainsi s'unissent finalement le marxisme et le rêve de l'inconditionné, allant du même pas, incorporés dans le même plan de campagne — puissance de progrès et fin de tout cet univers ambiant où l'homme ne fût qu'un être accablé, méprisé, anéanti — reconstruction de la planète Terre,

vocation, création, saisie violente du Royaume. » (Ernst Bloch, *Thomas Müntzer*, 10/18, 1975, p. 306.) Bien entendu, ce langage apocalyptique exprime l'atmosphère d'une époque où la révolution mondiale semblait possible et imminente ; mais il manifeste aussi le fond même de la philosophie politique de Bloch et de son interprétation du marxisme. Pour lui, le combat révolutionnaire socialiste doit être l'héritier de toutes les aspirations, rêves, désirs, utopies et fantasmes de transformation du monde qui se sont manifestés jusqu'ici de façon illusoire dans la religion et la culture, dans les hérésies et les millénarismes, et dont la mémoire est restée profondément ancrée dans de larges couches de la population.

Exilé aux USA après l'avènement du nazisme, Bloch choisira la RDA dans l'après-guerre. Compagnon de route du communisme stalinien pendant longtemps, il réussira néanmoins à préserver son œuvre théorique des ravages de la *diamat* officielle. Si l'on compare l'itinéraire de Bloch avec celui de Lukacs — les deux étaient liés pendant leur jeunesse par une amitié profonde — l'on ne peut qu'être frappé par la façon dont le regard de Méduse de l'URSS stalinienne a pu fasciner et paralyser quelques-uns des esprits les plus remarquables du marxisme au XX^e siècle. Dénoncé comme « révisionniste » par la bureaucratie est-allemande (voir le recueil de textes officiels *la Révision du marxisme par Ernst Bloch*, Berlin, 1957), il finira par s'exiler en Allemagne occidentale (1958) sans pour autant renoncer à ses idées marxistes ni à sa critique irréconciliable du capitalisme. Pendant ses dernières années, il suivait avec sympathie le mouvement étudiant contestataire — Rudi Dutschke se réclamait de sa conception de l'« utopie concrète » — et développait une critique de l'URSS et des pays de l'Est assez proche des thèses trotskystes. Jugeant l'ensemble de l'œuvre de Bloch, le jeune marxiste allemand Oskar Negt (tout en critiquant sans concessions son attitude passée envers le stalinisme) voyait en lui « le philosophe allemand de la révolution d'Octobre », de façon analogue à la célèbre remarque de Marx désignant Kant comme « le philosophe allemand de la Révolution française ».

L'œuvre de Bloch est exceptionnellement riche et diverse. Elle inclut des écrits politico-culturels (*Héritage de notre époque*, 1935), des travaux de philosophie classique (*Avicenne et la gauche aristotélicienne*, 1952 ; *Sujet et objet chez Hegel*, 1951 ; *Droit naturel et dignité humaine*, 1961 ; *Philosophie de la Renaissance*, 1972), des études sur l'histoire de la religion (*l'Athéisme dans le christianisme*, 1968), etc. Mais ses grands chefs-d'œuvre comme *Esprit de l'utopie* (1918), *Thomas Müntzer* (1921) et *le Principe d'Espérance* (1954-1959) sont à la fois philosophiques, religieux, politiques et culturels...

La catégorie centrale de toute la pensée de Bloch est celle de *l'espérance*. La *docta spes* (espoir éclairé)

de la théologie médiévale devient chez lui un concept marxiste et révolutionnaire. L'espérance pour Bloch est la tension vers l'avenir, le nouveau, l'utopie, le non-encore-existant, la tendance vers une possibilité non encore consciente ou non encore vérifiée. Pour lui, seul l'horizon de l'avenir, comme le comprend le marxisme, fournit à la réalité sa vraie dimension. La science de Marx est éclairée par cet horizon, elle ne se veut pas neutre mais chargée de ce que Bloch intitule dans son dernier ouvrage (*Experimentum Mundi*, 1975) la *partialité rouge*, la partialité pour l'intérêt de l'émancipation, la partialité d'une classe, le prolétariat révolutionnaire, qui n'a pas besoin du mensonge idéologique.

Dans le *Principe Espérance*, œuvre monumentale en trois volumes, Bloch analyse (et réhabilite) non seulement les utopies sociales depuis Solon l'ancien et Platon jusqu'à Fourier et William Morris, mais aussi les utopies techniques, géographiques, architecturales, médicales et artistiques. Il montre le développement, au cours des siècles et des cultures, des paysages-de-désir, des images-de-désir, des figures d'espoir, des fantaisies d'un monde meilleur et des formes concrètes de la *conscience anticipatrice*. Avec une sensibilité extraordinaire, il décèle les signes de cette conscience dans les contes de fée, dans l'alchimie, dans l'Exode de Moïse, dans la musique de Beethoven, dans la peinture de Gauguin, dans le *Don Quichotte* et dans *Faust*, dans la lutte pour la journée de huit heures, dans le mouvement de libération des femmes et dans la révolution d'Octobre. Dans la préface du livre, Bloch explique le sens de sa démarche : « Depuis Marx, il est devenu impossible à toute recherche de la vérité et à toute décision réaliste de se passer des contenus subjectifs et objectifs de l'espérance dans le monde ; si ce n'est sous peine de sombrer dans la platitude ou d'aboutir à une impasse. *La philosophie aura la conscience du lendemain, le parti pris du futur, le savoir de l'espérance, ou elle n'aura plus aucun savoir du tout.* » (*Principe Espérance*, Gallimard, 1976, I, p. 14.) Et il cite, avec un plaisir malin, ce passage trop oublié sur le rêve, d'un auteur marxiste peu suspect de manquements à la rigueur matérialiste : « Si l'homme était dépourvu de toute aptitude à rêver, s'il ne pouvait de temps à autre anticiper comme il le fait pour entrevoir l'image de

l'œuvre achevée, une et complète, de cette œuvre qui est encore en train de naître sous ses doigts, alors je ne vois pas quel mobile pourrait contraindre l'homme à s'atteler à des tâches harassantes et de longue haleine et à les mener à bien, que ce soit en art, en science ou dans la vie pratique. » (Lénine, *Que Faire ?*)

Le marxisme est dans cette perspective l'aboutissement d'un rêve ancien qui trouve enfin les conditions pour son accomplissement. Le dernier chapitre du *Principe Espérance* (pas encore traduit en français) s'intitule précisément « Marx et l'humanité : l'étoffe de l'espérance ». Son idée fondamentale est la suivante : « La raison ne peut pas fleurir sans espérance, ni l'espérance parler sans raison ; les deux trouvent leur unité dans le marxisme — une autre science n'a pas d'avenir, un autre avenir pas de science. » (E. Bloch, *Das Prinzip Hoffnung*, Dritter Band, Shurkamp, 1973, p. 1618.)

Pour Bloch, le capitalisme représente la forme suprême de la *dé-humanisation*, de l'aliénation et de la réification, dans la mesure où il réduit tout — aussi bien les hommes que les objets — à la condition de marchandise. Par l'arme de la lutte de classes, le marxisme veut abolir le capital et accomplir ainsi l'humanisation de la société. Il s'adresse tout d'abord aux exploités, mais son but est susceptible d'attirer tous ceux qui souffrent sous le capitalisme, tous ceux qui peuvent se reconnaître dans le cri de guerre du démocrate allemand révolutionnaire Georg Büchner : « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières ». Le combat socialiste exige à la fois le rêve, l'enthousiasme et la sobriété ; le marxisme a la vocation d'unifier dans sa démarche théorique et pratique aussi bien l'analyse la plus froide que le rêve le plus fantastique. Il montre le chemin pour que l'Age d'or antique devienne l'utopie *concrète* du futur : la révolution prolétarienne.

En redonnant au marxisme cette dimension indispensable, cette composante essentielle qui est le rêve, l'imaginaire, l'espérance, l'utopie, l'œuvre d'Ernst Bloch est non seulement un antidote salutaire à l'horizon mesquin, étroit et borné des idéologies réformistes (stalinienne ou social-démocrate) mais aussi une contribution capitale pour le rétablissement de sa puissance *critique* et *révolutionnaire*.

Critique Communiste

revue de la Ligue Communiste Révolutionnaire

Numéro 32 spécial 1984 30 F

1984

